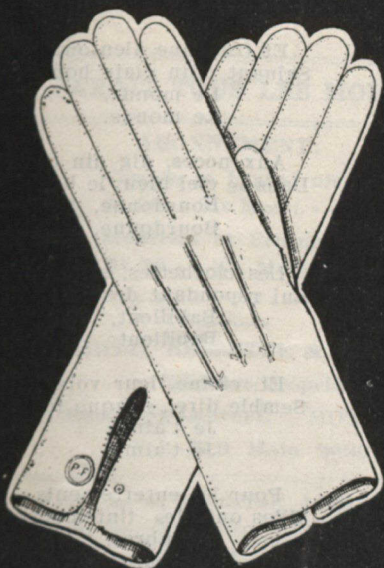


**PAGES
MANQUANTES**



GANTS PERRIN



FIL . SOIE . CHEVREAU
GLACÉ ou SUÈDE

QUALITÉ ET COUPE GARANTIES

EN VENTE
PARTOUT

LE SAMEDI

La popularité permanente du "Samedi" mieux que tous les arguments vous indique que c'est un vrai journal de famille intéressant à la fois les vieux et les jeunes.

Si vous ne le lisez pas, nous vous conseillons de profiter du fait qu'il vient de commencer un nouveau feuilleton dramatique du romancier favori, PAUL BERTNAY.

La fille de la Mexicaine, et un nouveau grand concours avec 252 prix de haute valeur pour en retenir un exemplaire, chaque semaine

En vente dans tous les dépôts 5cts. Numéro spécimen 5cts en s'adressant aux propriétaires.

POIRIER, BESSETTE & CIE, 200, blvd St-Laurent, Montréal



Actualité

Les Cloches

Aux baptêmes, leur son
Est gai comme une chanson
A boire,
A boire.

Leur carillon perlé
Loin du clocher dentelé
S'envole,
S'envole,



Et fredonne alentour,
Saluant d'un clair bonjour
Le monde,
Le monde.

Aux noces, dig din don,
Dans le ciel bleu, le bourdon
Bourdonne,
Bourdonne.

Les clochettes, ses soeurs,
Lui répondant des douceurs,
Babillent,
Babillent;

Et, câline, leur voix
Semble dire, chaque fois :
Je t'aime,
Je t'aime!

Pour les enterrements,
Elles ont des tintements
Lugubres,
Lugubres;

Et quand, par moments, las
De gémir, se fait leur glas,
Funèbre,
Funèbre,

Dans l'écho qui bruit,
On doit percevoir un bruit
De râles,
De râles,

Vous, dont Dieu fut parrain,
Chanteuses à voix d'airain,
O cloches,
O cloches!

Comment faites-vous pour
Carillonner, tour à tour,
Les larmes,
Les larmes,

La joie et les amours,
Puisque vous êtes toujours
Les mêmes,
Les mêmes! ...

Rosemonde Rostand.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Éditeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 4, Montréal, Avril 1910

Les Cloches

NOS graves et sonores cloches d'airain sont arrivées de Rome, selon la touchante croyance des petits enfants. C'est un jour joyeux pour elles; et elles rient. Elles rient comme lorsqu'elles carillonnent sur un berceau ou qu'elles soulignent de leurs ondes mélodieuses les serments échangés aux pieds des autels par de nouveaux époux.

Car nos bonnes amies les cloches ont leur manière de rire dans leurs grosses tours comme elles ont leur façon de pleurer.

Elles pleurent en effet et font pleurer.

Qui saurait dire ce qu'éveille au fond de l'homme la cloche des morts jetant par intervalle dans le silence des nuits ses notes douloureuses!...

Mais les cloches rient heureusement plus souvent qu'elles ne pleurent. Elles rient surtout de toutes les notes perlées de leurs "Angelus."

Le matin, au crépuscule, lorsque n'étant plus nuit il n'est pas encore jour, on entend dans la campagne ajourée un chuchotement de notes. C'est le bronze qui se réveille. Les sons se détachent un à un

d'abord, comme martelés par le lourd battant, puis ils s'envolent en troupes joyeuses et vont trembler sur les feuilles, se poser sur les toits qu'ils ébranlent. Leurs légions matinales pénètrent dans les demeures pour inviter l'âme chrétienne à la reconnaissance et à l'amour.

Le midi encore, la cloche nous arrache à l'oeuvre quotidienne et nous permet de respirer et de regarder le ciel. Les notes qui tombent sous l'ardent soleil jettent dans notre vie la pensée de l'Eternité. Nous sommes si vite repris par les choses de la terre!.. La cloche est la voix qui marque la halte au milieu du jour et retrempe nos courages pour le travail qui va suivre. Le laboureur entend venir sur la plaine ses harmonies, l'ouvrier les perçoit dans le tumulte des usines et tous deux se découvrent pour saluer la messagère d'en haut. Les ondulations sonores semblent rafraîchir la nature ardente.

Le soir, enfin—oh! qui dira le charme berceur de l'angelus du soir.—Ave Maria sur la terre et les flots! Du clocher que dorent les rayons mourants, s'épand une rumeur confuse. Il y a dans les vibrations de la cloche un peu du calme infini des choses. Pour nous convier à la dernière prière son âme de bronze a des sonorités de rêve. Dans l'espace tranquille, apaisé, ses notes se prolongent et ce prolongement ajoute à leur primitive poésie. La mélodie est souveraine et trouve plus vite le chemin des coeurs. Au milieu du silence qui suit la fin du jour, rien pour l'atténuer, ni pour la faire oublier peut-être. Les montagnes, les vallées qui s'endorment en répètent les échos. Les nuages, là-haut, l'accueillent dans leur robe de pourpre... J'aime les carillons dans les cités antiques; j'aime surtout l'humble cloche du village tintant l'angelus du soir...

Et j'aime toutes les cloches carillonnant éperdument, aux heures matinales de Pâques, l'"Alleluia" de la Résurrection.

Jean Yves.

Dedales et Labyrinthes

Par Henry Dudeney

LE mot Labyrinthe est dérivé d'un mot grec qui servait à l'origine à désigner une galerie de mine, un étroit et sinueux passage taillé dans le roc, dans une caverne. Les mines, aussi bien que les excavations souterraines, étaient considérés par les Anciens comme des lieux qui inspiraient la terreur, aussi bien à cause de l'impressionnante obscurité qui y régnait que par le danger qu'on y courait de s'égarer dans la complication de leurs galeries. De là, sans nul doute, l'origine de nombreuses légendes qui représentaient ces antres mystérieux comme habités par des monstres redoutables qui engloutissaient les hommes assez téméraires pour tenter de pénétrer jusqu'à eux : les infortunés ouvriers, perdus dans la mine ou écrasés par un éboulement, étaient considérés comme les victimes offertes en sacrifice au dieu gardien des trésors souterrains.

Ces labyrinthes acquirent ainsi un caractère sacré. On en vint à les reproduire artificiellement. Des passages compliqués, aux détours inextricables pour les profanes non initiés aux mystères, furent construits aux abords des temples, des palais. Le plus célèbre de ces antres sacrés est le Labyrinthe édifié pour le palais du roi Minos par l'architecte Dédale. Au centre était placé le Minotaure, qui dévorait tous ceux qui, engagés dans l'inextricable enchevêtrement des sombres passages, arrivaient fatalement jusqu'à lui. Selon l'antique légende, les Athéniens étaient tenus d'envoyer, chaque année, sept jeunes gens et sept jeunes filles qui étaient offerts en sacrifice au Minotaure, jusqu'au jour où le héros Thésée ayant pénétré dans le Labyrinthe tua le monstre à face

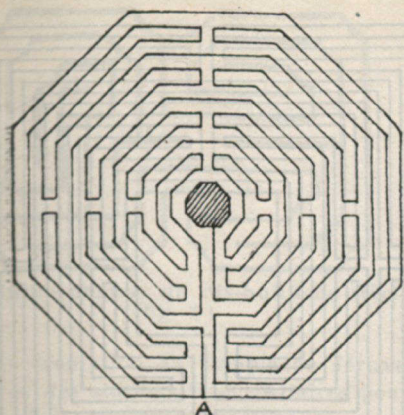
de taureau et réussit à regagner la sortie de l'ancre redoutable grâce au fil conducteur dont l'avait muni l'ingénieuse Ariane.

Labyrinthe, dédale, fil d'Ariane sont devenus de notre langue des termes si expressifs qu'il est assez difficile de les remplacer par des équivalents.

Ce qu'était réellement le fameux Labyrinthe de Minos, nous ne l'avons su que récemment par les fouilles entreprises par des savants anglais, à Cnossos, dans les ruines du palais de l'antique roi de Crète, et il a été constaté que l'oeuvre fameuse de Dédale ne possédait aucune des complications architecturales dont parlait la légende. "Le plan en est très simple et très net. Un chemin dallé conduisait à de larges escaliers qui aboutissent à un corridor orné de fresques nombreuses. Sur le corridor s'ouvrent une série de chambres qui étaient des magasins. Le corridor aboutit à une cour qui communique avec une esplanade d'où l'on dominait les appartements particuliers du palais. L'étage inférieur de ce dernier bâtiment reposait sur la pente d'une colline qui dévale de ce côté vers un ravin. L'ensemble de ces corps de bâtiments, vaste cour quadrangulaire servant de trait d'union à tous les locaux, formait un vaste rectangle de deux hectares." L'édifice de Dédale devait être fort imposant, mais combien il reste éloigné des exagérations de la légende!

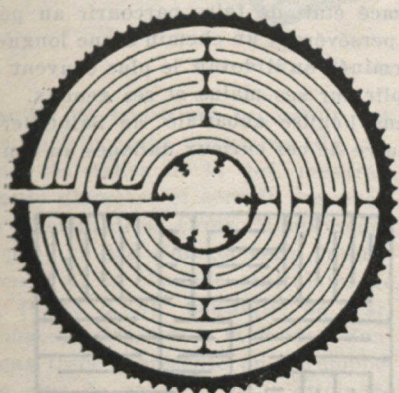
Dans le cours des siècles jusqu'à notre époque l'art des labyrinthes a revêtu des formes bien diverses, depuis les antres sacrés, les galeries des catacombes, les dessins symboliques et compliqués des dallages des églises chrétiennes jusqu'aux bosquets taillés des parcs et des guinguettes. Sous les pyramides et dans leurs hy-

Dédales et Labyrinthes



Labyrinthe de Saint-Quentin (fig. 1)

dogées, ce fut à de véritables dédales de couloirs coupés de puits et d'impasses que les Egyptiens confièrent la garde de leurs momies. Et les premiers chrétiens transformèrent aussi en labyrinthes, d'un accès difficile aux non initiés, les catacombes romaines où ils abritaient leurs sépultures. Enfin, de nos jours, nos anciennes carrières parisiennes, transformées en nécropole et où reposent les millions d'os-

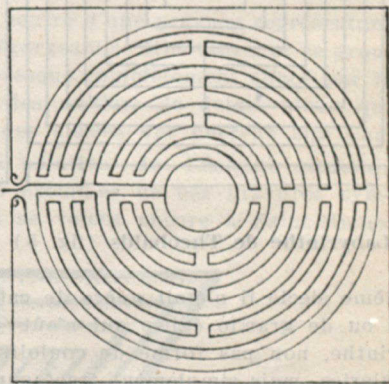


Labyrinthe de la cathédrale de Chartres (fig. 2)

sements des anciens habitants de Paris, sont des labyrinthes où il serait téméraire de s'aventurer sans guide.

La reproduction graphique des plans symétriques et compliqués des antiques Labyrinthes semble avoir revêtu dès le

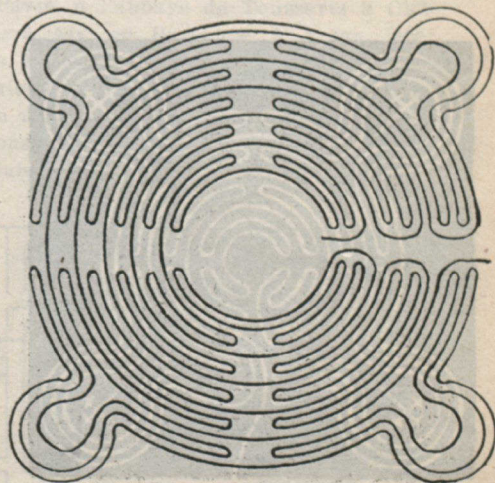
commencement de notre ère un caractère mystique. On voit ces dessins énigmatiques apparaître sur les ornements sacerdotaux et les robes des premiers empereurs chrétiens, et enfin à partir du neuvième siècle dans la décoration des églises. Ici, on paraît avoir considéré ces dessins, gravés sur les murs ou au sol des nefs, comme des représentations symboliques de la Vertu: l'homme qui n'observe pas ses



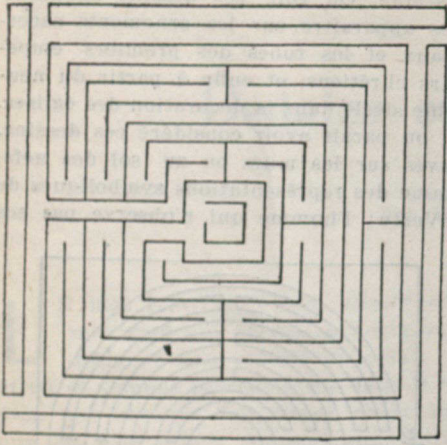
Labyrinthe de Lucques (fig. 3)

actes et s'engage dans la mauvaise voie n'échappe qu'avec peine aux embûches du Pêché.

En tout cas, l'usage de ces tracés mystiques se répand de plus en plus et vers le



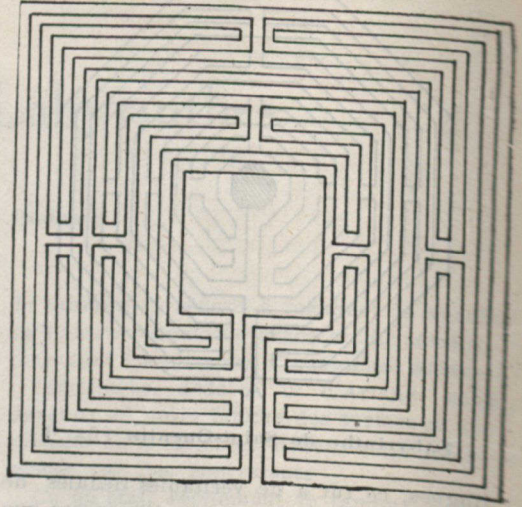
Labyrinthe de Saffron Walden (fig. 4)



Labyrinthe de Theobalds (fig. 5)

douzième siècle Il n'était guère de cathédrale ou de grande église qui n'eût son labyrinthe, non pas formé de couloirs et de galeries, mais simplement tracé sur le pavement de la nef. Le caractère symbolique est un peu modifié et ces tracés compliqués servaient surtout à l'accomplissement d'actes de foi ou de pénitence.

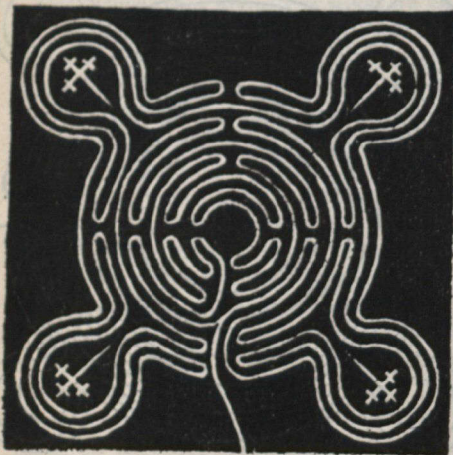
Un des plus anciens, celui de la cathédrale de Saint-Quentin (fig. 1) est gravé sur le dallage de la nef et mesure 39 pieds de diamètre. Le tracé est indiqué



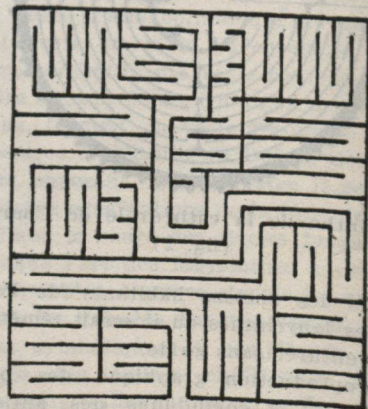
Labyrinthe italien du seizième siècle (fig. 7)

sur notre dessin par le trait en noir partant de A, sans tenir compte de l'encadrement octogone. Il suffit de le suivre avec la pointe d'un crayon pour voir qu'il aboutit, sans hésitation, possible, à l'espace réservé au centre; ce n'est donc point, à proprement parler, un dédale. Le but de ce tracé était de faire parcourir au pénitent persévérant un chemin d'une longueur déterminée qu'il devait le plus souvent accomplir sur ses mains et ses genoux.

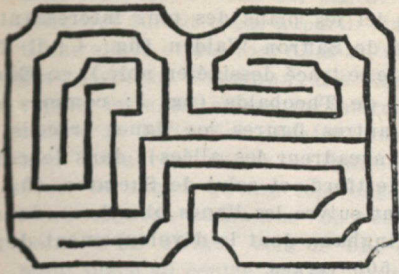
Dans l'église abbatiale de Saint-Bertin un autre de ces curieux dallages au centre



Labyrinthe de Sneinton (fig. 6)



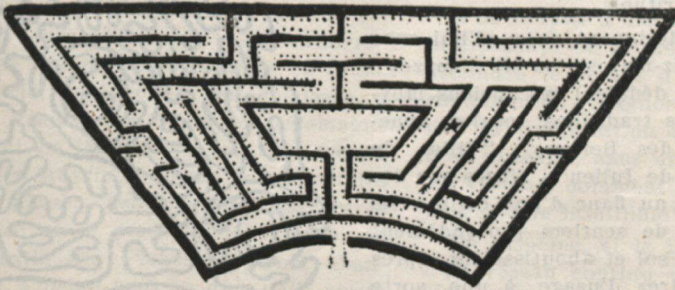
Labyrinthe hollandais (fig. 8)



Labyrinthe anglais du dix-huitième siècle (fig. 9)

une représentation du Temple de Jérusalem avec des stations intermédiaires pour les pèlerins; d'après la tradition on y venait de fort loin et le parcours du tracé était, aux yeux des fidèles, une sorte de compromis pour le pèlerinage des Lieux

comme emblèmes de difficultés du pèlerinage au Saint-Sépulchre que de celles qu'éprouve le chrétien à gagner la Jérusalem céleste, car le centre du dessin était appelé généralement le "Ciel". Un des plus célèbres de ces dédales consacrés est celui accroché au mur de la cathédrale de Lucques (fig. 3), en Italie, et ne mesurant que 49 pouces de diamètre; fait bizarre, pour un monument chrétien, il était décoré au centre d'une gravure représentant Thésée égorgeant le Minotaure, et ce groupe est presque complètement effacé par le contact des milliers de doigts pieux qui durant des siècles ont cherché sur l'ardoise la solution de l'énigme rituelle. D'autres exemples de ces gravures symboliques se voient encore à Saint-Michel



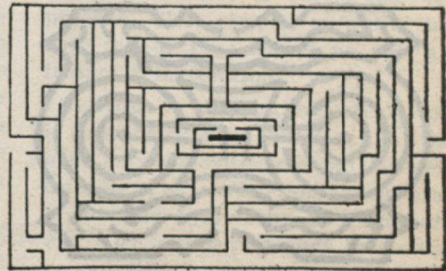
Labyrinthe de Hampton Court (fig. 10)

saints qu'ils ne pouvaient accomplir. A Chartres, le labyrinthe circulaire (fig. 2), gravé sur les dalles de la nef, mesurait 40 pieds de diamètre et servait aux exercices du Chemin de la Croix. Mentionnons encore, pour ne pas allonger cette énumération, celui de la chapelle capitulaire de Bayeux, formé d'une mosaïque de carreaux rouges, noirs, bruns et jaunes, dont l'ingénieux tracé représente un développement de plus de un mille pour atteindre le centre.

Dans de nombreuses églises, le dédale symbolique, au lieu d'être dessiné sur le sol de la nef, était simplement gravé dans une large plaque de marbre ou d'ardoise fixée au mur d'un des bas-côtés et les fidèles en suivaient le tracé avec leur doigt. On désignait ces dessins mystiques sous le nom de "Chemin de Jérusalem", moins

de Pavie, à l'abbaye de Toussarts à Châlons, à Aix en Provence, à Arras, etc., mais ils n'ont conservé aucun caractère religieux.

On ne trouve de ces curieuses représentations symboliques dans aucune église anglaise du Moyen âge, en revanche on



Labyrinthe de Hatfield House (fig. 11)



Labyrinthe de South Kensington (fig. 12)

peut faire remonter à cette époque les véritables labyrinthes que l'on rencontre en grand nombre sur divers points de l'Angleterre, et comme ils sont généralement placés près d'anciens monastères et d'édifices religieux ils ont dû probablement être employés, comme ceux de nos églises, à des exercices rituels.

Les Anglais désignent aujourd'hui sous le nom de "miz-mazes" ou de "mazes" (embrouillages, dédales) ces anciens labyrinthes que les traditions locales appelaient "Allées des Bergers", "Villes de Troie", "Mails de Julien". Situés sur des lieux élevés ou au flanc d'une colline ils étaient formés de sentiers profondément creusés dans le sol et aboutissaient, après tous les méandres d'usage, à une sorte d'arène centrale. Shakespeare en parle dans plusieurs de ses pièces, particulièrement dans "le Songe d'une Nuit d'été" et "la Tempête", comme de lieux d'antiques superstitions.

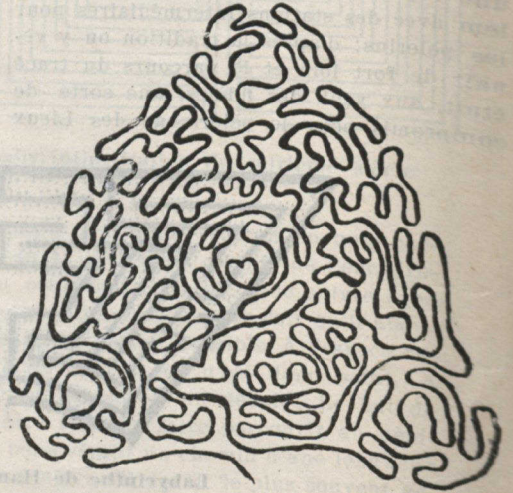
La plupart de ces labyrinthes champêtres ont disparu à une époque assez récente, mais il en subsiste un certain nombre qui permettent de se rendre compte de



Labyrinthe allemand (fig. 13)

leurs dispositions générales. Nous reproduisons ici les plans des plus intéressants : celui de Saffron Walden (fig. 4 ; il faut suivre le tracé dessiné en noir.), en Essex ; celui de Theobalds (fig. 5 : comme dans nos autres figures les lignes tracées en noir encadrent les allées), dans le comté de Hertford, et celui de Sneinton (fig. 6 : il faut suivre les lignes blanches), dans le Nottingham, dont le développement dépassait 500 verges.

On trouve dans plusieurs ouvrages du seizième siècle des reproductions graphi-



Labyrinthe de Pimperne (fig. 14)

ques de labyrinthes, mais on n'a aucun renseignement sur leur emplacement et peut-être ne faut-il y voir que des projets n'ayant jamais été exécutés. Nous en reproduisons quelques-uns à titre de curiosité : un dessiné par l'Italien Serlio, en 1537 (fig. 7) ; un autre de la même époque, oeuvre d'un artiste hollandais (fig. 8) et un troisième (fig. 9) d'origine anglaise.

Il faut remarquer que, sauf pour les labyrinthes de l'antiquité dont nous ignorons les plans, tous ceux que nous venons de citer, d'un caractère symbolique ou historique, sont en réalité d'une assez grande simplicité et qu'il devait être d'autant plus facile d'en trouver la solution qu'ils étaient complètement à découvert et que l'on en avait ainsi le plan tout entier

Dédales et Labyrinthes

sous les yeux. Il n'en est pas de même de ceux qui furent créés à partir du dix-septième siècle et dès lors dans un simple but d'amusement. S'inspirant des légendes antiques, les architectes s'ingénierent à construire de véritables dédales, formés d'allées, encadrées de haies épaisses et élevées, de façon qu'une fois engagé dans leurs sinueux méandres on eût grand-peine à se diriger vers le but généralement placé au centre; ils se plurent à multiplier les contours et détours, les impasses ou fausses allées sans issue, rendant à tel point leur réseau presque inextricable que le visiteur, sans même avoir atteint le but, risquait de ne pouvoir sans guide regagner la sortie.

Le jeu des labyrinthes fit rapidement fureur et, au dix-huitième siècle il n'y eut guère dans toute l'Europe de parcs princiers, ni même de jardins publics qui n'eussent leurs dédales de haies verdoyantes où les visiteurs se pressaient en foule. Cette mode, quoique un peu délaissée, a persisté jusqu'à nos jours en Allemagne et surtout en Angleterre, où l'on trouve encore des labyrinthes dans la plupart des lieux de plaisir; mais ils sont assez rares en France et le modeste labyrinthe de notre Jardin des Plantes est fort abandonné et à peine peut-on dire qu'il existe encore.

Parmi les meilleurs spécimens de ce genre d'architecture datant du dix-huitième siècle et existant encore, il faut citer ceux de Hampton Court, près de Londres; de Hatfield House, résidence des marquis de Salisbury.

Le labyrinthe de Hampton Court (fig. 10), un des plus célèbres, fut exécuté, en 1706, pour le roi Guillaume III, par les architectes London et Wise. De forme élégante, il paraît au premier abord d'une combinaison assez simple; mais il suffit de l'examiner attentivement pour se rendre compte que, comme pour les autres types de ce genre, son parcours entier doit être assez malaisé lorsqu'on n'en a pas le plan sous les yeux.

Le labyrinthe de Hatfield House (fig. 11), comme celui de Hampton Court, paraît assez facile à démêler sur le plan,

mais son parcours est en réalité fort compliqué à cause du grand nombre d'allées sans issue.

Celui de South Kensington (fig. 12), présente une combinaison toute particulière en ce sens qu'il a quatre entrées, dont une seule (celle marquée A) aboutit au centre, ce qui ne répond pas à la donnée générale des labyrinthes.

A titre de curiosité, nous donnons encore le plan d'un labyrinthe allemand du parc royal de Potsdam (fig. 13); enfin un, de dessin fort bizarre (fig. 14), qui existait au dix-huitième siècle à Pimperne, dans le Dorsetshire, mais qui a aujourd'hui disparu: ce dernier est plutôt un méandre qu'un dédale, car son unique allée (tracée en noir) malgré tous ses multiples détours conduit fatalement au centre, sans erreur possible.

Il nous reste à examiner la question fort intéressante de la méthode à suivre pour atteindre le centre d'un labyrinthe quelconque et en regagner la sortie, quelle que soit la complication de ses méandres et, bien entendu, sans en connaître le plan. En résumé, comment arriver à établir un fil d'Ariane infallible?

En principe, si le labyrinthe est formé d'un réseau continu d'allées, quels qu'en soient les détours et le nombre d'impasses, mais à condition qu'il ne renferme pas d'îlots, c'est-à-dire de parties de haies détachées, il est très facile de s'y diriger. Pour cela, il suffit de frôler, à partir de l'entrée, une des faces de la haie avec la main droite (ou la gauche), contourner ainsi le fond des impasses, sans jamais changer de côté ni traverser une allée, et l'on atteindra infalliblement le but, pour regagner ensuite la sortie par le même procédé. C'est simple, enfantin, mais encore faut-il y penser et ne pas avoir un instant d'inattention.

Lorsque le labyrinthe renferme des îlots, le procédé ne peut servir que si l'on prend bien garde d'éviter ces parties détachées. On peut s'en rendre compte en examinant le plan du labyrinthe de Hampton Court (fig. 10), sur lequel nous avons tracé par un pointillé la marche à suivre. Suivons, à partir de l'entrée, la face de la haie que

nous frôlons de la main droite; nous contournerons ainsi la première impasse qui s'étend le long de la façade et que nous aurions pu éviter si nous avions connu le plan ou si nous avions aperçu l'extrémité dissimulée par la courbure de l'allée; nous repassons ainsi devant l'entrée, déjà un peu dépités du long chemin inutile parcouru et, tenant toujours de la main droite notre fil d'Ariane invisible, nous nous enfonçons définitivement dans les méandres du dédale. Nous parvenons ainsi, après de fastidieux détours, au point marqué sur notre plan par une flèche, et c'est ici que l'ingénieux constructeur nous a tendu un piège perfide; du point où nous sommes, il nous semble, en effet, que l'allée dans laquelle nous allons nous engager est une impasse, et comme nous sommes déjà las ou impatientés par tous les pièges semblables que nous avons rencontrés, nous renonçons à contourner la muraille du fond que nous apercevons nettement et, traversant vers la paroi opposée, nous nous engageons dans l'allée marquée d'une étoile. Cette fois, nous sommes perdus : que nous longions la paroi de droite ou celle de gauche, nous contournerons l'un des deux flots détachés encadrant l'étoile sans pouvoir réussir à retrouver notre route. Il suffit, pour s'en convaincre, de quitter notre pointillé et de suivre du crayon l'un des deux flots.

Semblable étourderie m'advint un jour que je visitais un petit labyrinthe dans l'île de Caldey (Pays de Galles). Je savais que ce dédale était de dimensions restreintes, aussi après une très longue marche fus-je fort surpris de constater que je n'avais pu atteindre le centre ni retrouver la sortie. Je plaçai donc sur le sol, bien en évidence, un morceau de papier, et après avoir repris ma marche je me retrouvai

bientôt au point que j'avais ainsi marqué; je pus ainsi me rendre compte que j'avais laissé par mégarde mon invisible fil conducteur et que je tournais depuis longtemps sans m'en rendre compte autour d'un filot détaché. Je traversai délibérément l'allée, repris ma droite et eus bientôt atteint le centre et de là la sortie. Maintenant je dois reconnaître que si j'avais agi ainsi à Hampton Court et traversé l'allée marquée au point d'une étoile sur notre plan, je serais simplement passé d'un filot à l'autre; et constatant de nouveau mon erreur, je serais revenu à l'filot précédent sans jamais pouvoir sortir du labyrinthe.

Donc, comme nous l'avons indiqué, il ne faut dans aucune circonstance abandonner la paroi du labyrinthe qu'on a adopté de longer, en suivre tous les détours et ne jamais traverser une allée. Cependant, si le labyrinthe renferme plusieurs flots, son parcours total peut offrir d'assez grandes difficultés.

Pour terminer cette étude sur les labyrinthes, il nous faut encore mentionner les innombrables dessins plus ou moins compliqués qui se rapportent à cette question et qui rentrent dans la série des jeux de patience, ce que les Anglais appellent des "puzzles". Il n'est guère de journal qui ne donne de temps à autre à ses lecteurs la recherche de la solution d'un de ces problèmes compliqués et les explications que nous avons données pour les labyrinthes architecturaux peuvent également servir dans ce cas. Mais on comprend que sur un dessin, il est aisé de multiplier les difficultés jusqu'à faire de ces labyrinthes fictifs de véritables "casse-tête".

Les Américains affectionnent tout particulièrement ces "puzzles" et s'adonnent avec passion à la recherche de complications presque inextricables.

Le Poisson d'Avril

Par J. H. Turpin

IL Y avait anciennement en arrière des montagnes situées au nord de Labelle, P. Q., un beau lac d'une profondeur inconnue. Ce lac d'eau bleu pâle était rempli de très jolis poissons mignons et blancs, ayant des petits yeux d'un rouge vif qui brillaient à la noirceur comme les étoiles dans la nuit. Chaque soir, de très bonne heure, les petits poissons venaient à la surface de l'eau pour respirer l'air frais et pour gober les petits insectes qui s'y trouvaient. On voyait alors à différents endroits sur le lac paraître et disparaître des milliers de petits points lumineux qui semblaient regarder le firmament étoilé et dire: Salut! mesdemoiselles mes soeurs, salut!

Les gens habitant les alentours du lac ne tardèrent pas à accourir en très grand nombre pour contempler ce spectacle remarquable; et tous les soirs quand il faisait beau, il y avait foule de jeunes demoiselles et messieurs sur le rivage. Bientôt, les gens des villages environnants apprirent la nouvelle et vinrent en excursion tous les beaux dimanches après vêpres, voir cette curiosité extraordinaire.

L'hiver vint.

Le Lac Bleu, contrairement aux autres lacs, d'habitude ne gèle pas. Cependant, les petits poissons aux yeux rouges ont grand peur du froid. Dès la première neige ils viennent tous à la surface de l'eau, respirent longuement l'air frais, puis descendent au fond du lac pour y passer l'hiver. A moins d'événement extraordinaire, ce n'est qu'après la fête de St-Patrice, soit le 17 mars, qu'ils reprennent graduellement leurs anciennes habitudes.

Naturellement, les jeunes gens de la campagne ont bien hâte de revoir les jolis petits poissons aux yeux rouges; cependant, comme il y a généralement beaucoup de neige dans cette localité, ce n'est que vers le premier jour d'avril que les jeunes demoiselles et messieurs peuvent se rendre au bord du lac sans trop de difficultés.

Donc, en l'an 1805, dit-on, l'hiver fut tellement froid que le lac gela. Cette chose extraordinaire ne manqua pas d'attirer l'attention des petits poissons blancs, et, surtout à cause du manque d'air pur, ce fut avec grande impatience et anxiété que ceux-ci attendirent le premier dégel. Chaque jour ils envoyaient un des leurs voir s'il y avait encore de la glace en haut, et toujours celui-ci revenait avec une réponse décourageante.

Comme l'hiver dut paraître long et pénible à ces pauvres petits prisonniers!

Enfin, le premier d'avril au matin, celui qui avait été chargé d'aller voir à la surface, leur annonça que le lac était libre de glace et qu'on pourrait maintenant se chauffer au soleil et respirer l'air frais. Figurez-vous toute la joie et le bonheur des petits poissons blancs en apprenant cette bonne nouvelle; ce fut à qui arriverait le premier à la surface du lac et tous, à la hâte, pêle-mêle, partirent sans plus retarder. Naturellement, les poissons malades restèrent en arrière; et les vieux poissons ainsi que les infirmes, étant moins enthousiastes et moins alertes, restèrent à domicile pour avoir soin des invalides.

Un chasseur qui à ce moment était à se

reposer sur le rivage, vit tout à coup surgir à la surface de l'eau une toute petite tête blanche, et puis deux têtes, et puis trois têtes, et puis des têtes en nombre si considérable que le dessus du lac en fut tout agité.

Oh! mais c'était un spectacle superbe que de voir cette pluie de mignons points blancs dans l'eau bleue, danser, sauter et glisser par-ci, par-là, au hasard, dans les rayons ardents d'un brillant soleil d'avril. On ne peut pas concevoir, sans avoir vu, la grandeur infinie et l'immense beauté du spectacle qui apparut aux yeux du chasseur. Celui-ci, ébloui et fasciné, contempla longuement le spectacle incomparable qui s'offrait à sa vue, et puis, l'étonnement passé, et voulant avoir des témoins de ce phénomène extraordinaire qui semblait vouloir se prolonger, il partit à pas de course pour en aviser ses amis.

Chose assez naturelle, ceux-ci en chassant s'étaient éloignés de lui et ils étaient maintenant trop loin du Lac Bleu pour y revenir le soir même; cependant, de bonne heure le lendemain matin, ils se rendirent tous au lac, espérant, sinon voir les petits poissons au moins y faire bonne pêche.

Une grande surprise les attendait.

Voici ce qui était arrivé la veille. Tous les petits poissons, après leur course affolée vers la surface du lac, avaient apparemment été éblouis et enivrés par leur trop soudaine apparition à la clarté du soleil et à l'air pur; et puis, ayant quitté leur domicile au fond du lac sans chaperons, ils avaient abusé de leur trop grande liberté en prolongeant leur première promenade sur la surface de l'eau jusqu'après le coucher du jour. Alors, en l'absence de la chaleur du soleil, le froid devient tout à coup si grand que les plus petits poissons demandèrent à descendre à leur domicile sous-marin,—mais n'ayant pas de chaperons pour veiller sur chacun d'eux, et se trouvant tous très alourdis par leurs longs ébats au beau et chaud soleil de l'après-midi, ils furent trop languoureux et paresseux pour partir immédiatement ;

conséquemment, tous les pauvres petits poissons, à part un, furent petit à petit enveloppés, étouffés et gelés par le mince feuillet de glace meurtrière qui s'était formé autour d'eux.

Ah! le retour à domicile de ce pauvre petit poisson blanc fut bien triste et pitoyable, hélas!

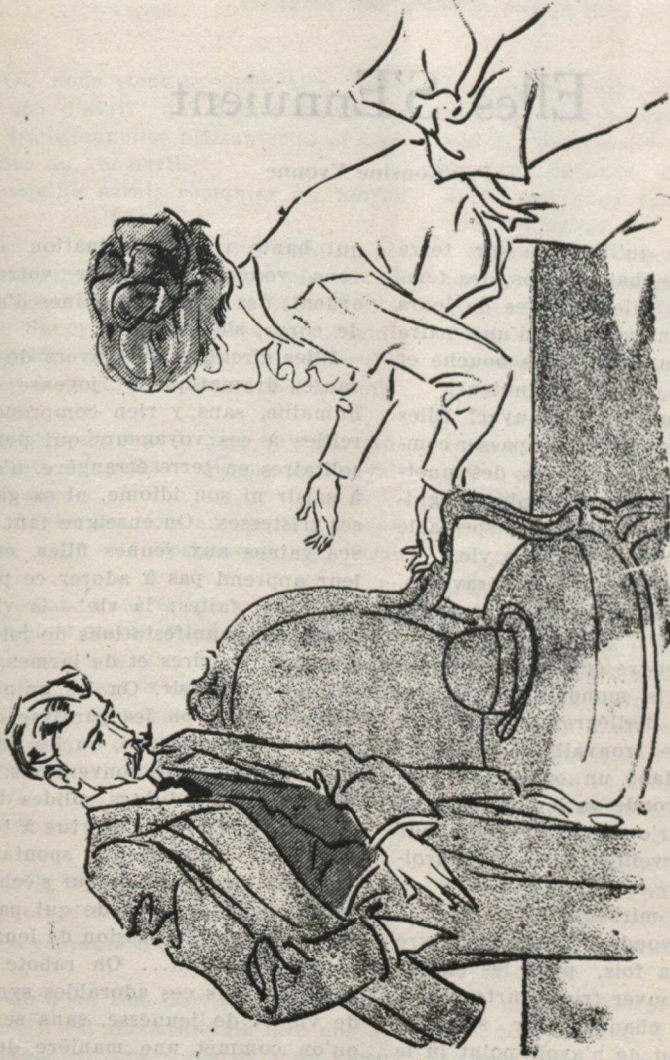
Lorsque les malades, les infirmes et les vieux poissons apprirent l'effroyable calamité qui avait frappé les leurs, ils ne purent croire à une catastrophe aussi grande. Ils partirent donc immédiatement, mais bien tristement et péniblement, pour porter secours et pour vérifier d'eux-mêmes l'étendue du malheur qui venait de frapper la haute et aristocrate famille des petits poissons du Lac Bleu.

L'histoire n'en dit pas plus long. Néanmoins, on est porté à croire que le petit poisson blanc qui avait échappé à la terrible catastrophe de l'an 1805, est aujourd'hui le seul survivant de sa race; les vieux et les invalides n'ayant pu survivre au chagrin d'avoir perdu d'un seul coup tous leurs parents et amis.

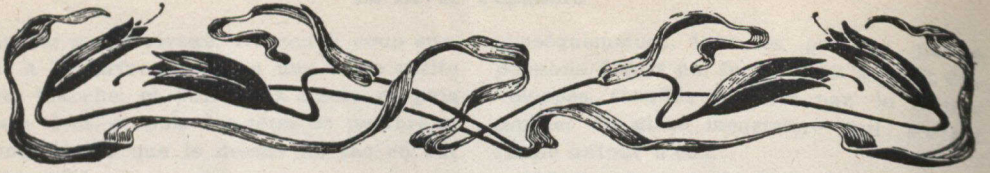
Il s'en suit que chaque année, vers la même date, ce petit poisson vient à la surface du Lac Bleu pour rendre hommage, dit-on, à la mémoire de ses parents et anciens compagnons. Du moins, c'est ce qu'on peut supposer, car, d'après le récit des gens de la place, on peut voir dans la brume dès le lever du soleil, le premier jour d'avril, des milliers de jolis petits poissons fantastiques nager dans l'air juste au-dessus du Lac Bleu; le parcourant de long en large sans bruit et sans effort en regardant tristement, hélas! bien tristement, le BEAU PETIT POISSON D'AVRIL prendre ses ébats dans la belle eau bleue du domicile qu'ils ont perdu par leur propre faute.

C'est sur cette myriade de poissons fantastiques qu'on compte aujourd'hui de même qu'ils ont fait nos ancêtres, pour se procurer les différentes sortes de vrais Poissons d'Avril.

LA PETITE SCENE ANNUELLE



Lui.—Ca devient sciant à la fin toujours de l'argent, puis encore de l'argent, et toujours de l'argent pour des nialeries... A peine comme ce-t-on à se remettre de la saignée du Jour de l'An, Pâques m'arrive sur le dos...
Elle.—Aussi vrai que tu es là, vieux, je ne t'en demanderai pas avant la Quasimodo...



Notes Féminines

Elles S'Ennuient

Par Cousine Yvonne

Concevez-vous qu'il existe sur terre des créatures de chair et d'os, des femmes, des jeunes filles, munies de leurs deux yeux, d'un cercelet, d'une paire de bras et de jambes, d'une bouche et de deux oreilles, et qui s'ennuient!

Elles parviennent à s'ennuyer! Elles accomplissent ce prodige de passer comme des aveugles, des sourdes, des muettes, des infirmes, devant le plus magnifique et le plus divertissant spectacle qui soit au monde: celui de la vie.

Autour d'elles, on aime, on travaille, on souffre, on est heureux, et elles s'ennuient!

Les chefs-d'oeuvre éclosent, les fleurs s'épanouissent, le monde s'anime, la nature s'emplit d'allégresse, la science s'enorgueillit de trouvailles, les hommes s'agitent dans un océan de passions, l'orage gronde ou le ciel s'apaise, des enfants entr'ouvrent au soleil leur petite âme émerveillée, et ces maladrottes s'ennuient!

N'est-ce point miraculeux?

Alors qu'on voudrait pouvoir vivre quatre vies à la fois, pour les emplir toutes et les trouver trop courtes encore; alors que chaque jour s'écoule, laissant le regret de n'avoir point lu le livre qu'on aime, de n'avoir pas serré dans ses bras les amis qui vous sont chers, de n'avoir pas vu le tableau, l'exposition, le pays, la merveille, enfin,

qui hante votre imagination et dont vous voudriez rassasier votre coeur ardent, des créatures, saines d'esprit et de corps, s'ennuient!

Elles circulent au travers de l'émouvante, dramatique et joyeuse comédie humaine, sans y rien comprendre, pareilles à ces voyageurs qui demeurent solitaires en terre étrangère, n'arrivant à saisir ni son idiome, ni sa gaieté, ni ses tristesses. On enseigne tant de choses vaines aux jeunes filles, et on ne leur apprend pas à adorer ce pourquoi elles sont faites: la vie!—la vie dans toutes ses manifestations de joies et de douleurs, de rires et de larmes, de travail et de plaisir. On les guide dans des attitudes, on les paralyse dans un monde de bienséance, on les emprisonne dans de stériles conventions, on leur applique des oeillères solides tout autour de la tête, on s'évertue à tuer chez elles les mouvements spontanés de leur âme, le rire frais qui s'échappe de leur bouche, la boutade qui part comme une fusée, la passion de leurs intrépides jugements... On rabote à l'alignement tous ces adorables symptômes de vie et de jeunesse, sans se douter qu'on commet une manière de crime, qu'on mûrit et dessèche pour l'Ennui des coeurs sans doute pleins de sève et de flamme!



L'Origine du Poisson d'Avril ?

(D'après une légende française)

D'OU nous vient le légendaire "poisson d'avril" qui donne lieu aux traditionnelles plaisanteries et mystifications du 1er avril.

Son origine paraît remonter au moyen âge.

Si l'on en croit une vieille histoire, cet usage remonterait à l'époque où certain duc de Lorraine, gardé à vue dans la citadelle de Nancy, par les ordres du roi Louis XII, parvint—le jour même du 1er avril—à sauter dans la Meurthe et à s'échapper à la nage.

Cet exploit du duc fit dire aux Lorrains que c'était un poisson qu'on leur avait donné à garder.

C'est là une anecdote amusante qui peut, en effet, avoir été l'origine du "poisson d'avril".

Mais selon d'autres personnes, les pêches du mois d'avril étant le plus souvent stériles, maints gourmets à cette époque de l'année, voient manquer à leur menu, le friand mets de poisson qu'ils attendaient. C'est de là que serait venue l'expression: "Manger du poisson d'avril."

Le dire de ces personnes semble justifié, d'ailleurs, par un vieux dicton:

Se faire en avril poissonnier,

Ou hors d'âge apprendre un métier,

On n'y profite d'un denier.

Quoi qu'il en soit de l'origine de cette coutume, il est incontestable que nos ancêtres prenaient grand plaisir à de joyeux passe-temps, auprès desquels les innocentes plaisanteries d'aujourd'hui ne sauraient être comparées.

Le 1er avril était alors redouté des gens crédules, des simples d'esprit et des visiteurs nouvellement venus, que les ma-

lins ou les rusés s'amusaient à "faire aller" en riant ensuite à leurs dépens. Pièges de toutes sortes, du reste, étaient tendus aux badauds, et nul n'oubliait le 1er avril, soit pour faire des attrapes, soit pour les éviter.

Il existe une anecdote historique rapportée dans un opuscule très rare à trouver aujourd'hui, la "Mandarinade," publié à Caen, en 1686. On peut même dire que ce "poisson d'avril" est le plus fameux et le plus complet du genre.

Le héros en fut un vénérable prêtre de cette ville, l'abbé de St-Martin.

Cet ecclésiastique était réputé pour l'extraordinaire originalité de son existence, l'excentricité de ses ouvrages, mais plus encore par son extrême bonhomie.

Quelques plaisants trouvèrent amusant de persuader à ce digne homme, dont la bonté égalait la crédulité, qu'un livre très singulier, récemment publié par lui, et dont le titre était exactement: "Le moyen de vivre en santé au-delà de cent ans," était parvenu jusqu'au roi de Siam.

La lecture en avait tellement charmé ce prince, que ce dernier, émerveillé de cette précieuse découverte, lui avait aussitôt député une ambassade extraordinaire, dont la mission était d'offrir à l'abbé de St-Martin, le titre de premier médecin du roi de Siam, et de le recevoir mandarin de première classe.

Le brave abbé fut d'autant plus crédule que, précisément, à la même époque, des ambassadeurs siamois venaient d'arriver à la Cour de France, ce qui rendait donc le fait vraisemblable.

Les plaisants eurent donc recours à une mascarade, à des pièces revêtues d'un caractère pouvant sembler authentique, et même à une autorisation apocryphe du

roi de France, qu'on feignit de solliciter en faveur du nouveau récipiendaire.

La farce fut si bien jouée, que l'abbé, tout fier des honneurs qu'on lui conférait, se soumit à toutes les épreuves et au cérémonial burlesque qu'on lui fit subir.

Ce fut une réception du plus haut comique, probablement inspirée par le "Bourgeois gentilhomme", élevé à la dignité de Mamamouchi. Toute la ville de Caen fut témoin de cette mystification, qui dura plusieurs jours. Certaines des notabilités et des magistrats même y prirent une part active, de sorte que la plaisanterie fut complète.

On assure que deux ans après le pauvre abbé de St-Martin n'était pas encore revenu de son erreur, et qu'il se croyait toujours premier médecin du roi de Siam, et mandarin de première classe.

On eut toutes les peines du monde à le désabuser.

L'abbé de St-Martin ne fut, d'ailleurs, pas le seul à être ainsi déçu par une ambassade exotique, et l'on se souvient que Louis XIV lui-même avait également été

mystifié en recevant d'apocryphes ambassadeurs orientaux.

Les anciennes traditions tendent à disparaître de plus en plus tous les jours, et les plaisanteries que la franche gaité du bon vieux temps permettait, bien qu'elles fussent parfois d'un goût douteux, seraient difficilement tolérées aujourd'hui.

Disons, cependant, qu'elles sont très en honneur encore en Angleterre.

C'est ainsi qu'il nous faut citer ce "poisson d'avril" qu'un journal d'Outre-Manche fit avaler à ses lecteurs, il y a quelques années.

La feuille en question annonça très gravement dans ses colonnes, à la date du 31 mars que, le lendemain, une grande exhibition d'ânes devait avoir lieu dans l'Agricultural Hall, situé dans un des faubourgs de la ville.

Une foule de badauds, attirée par cette attraction, se rendit au lieu dit, où n'existait aucune exposition de ce genre.

Ils comprirent alors que le journal les avait mystifiés, et que les véritables ânes de l'Agricultural Hall n'étaient autres qu'eux-mêmes!

COMMUNION PASCALE

Douceur, douceur mystique! ô la douceur qui pleut!
Est-ce que dans nos coeurs est tombé le ciel bleu?

Tout le ciel, ce dimanche, à la messe de Pâques,
Dispersant le brouillard des tristesses opaques;

Pleins d'archanges, porteurs triomphaux d'encensoirs
Porteurs d'urnes de paix, porteurs d'urnes d'espoirs?

Aux sons du récital de Cécile la sainte,
Que l'orgue répercute en la pieuse enceinte,

Serait-ce qu'un nouvel Eden s'opère en nous,
Pendant que le Sanctus nous prosterne à genoux.

Et pendant que nos yeux, sous les lueurs rosées,
Deviennent des miroirs d'âmes séraphisées.

Sous le matin joyeux, parmi les vitraux peints
Dont la gloire s'allie au nimbe d'or des saints?

Douceur d'où nous viens-tu, religieux mystère,
Extase qui nous fais étrangers à la terre?

O foi! N'est-ce pas l'heure adorable où le Christ
Étant ressuscité, selon qu'il est écrit,

Ressuscite pour Lui nos âmes amorties
Sous les petits soleils des pascales Hosties?

Emile Nelligan.

Madame Florent

— par —

Camille Bruno

C'ÉTAIT en janvier 1848 — j'avais vingt ans et nous sommes en 1906... le compte est facile à faire et désagréable à entendre, n'insistons pas. — L'envie me prit, un beau matin, d'aller voir ma grand'mère, que j'avais fort négligée depuis quelque temps. De Blois, où j'étais en garnison, au château du Vall, qu'elle habitait alors, la distance est bientôt franchie. Je sautai en selle, et, deux heures plus tard, je sonnais chez mon aïeule.

Introduit au salon, je n'y trouvai qu'une de ses voisines souvent aperçue au Val, et dont le grand âge et le grand air m'avaient frappé à plusieurs reprises.

— Mon jeune ami, me dit-elle d'une voix étouffée et limpide à la fois, votre chère aïeule est absente. Un de ses clients miséreux l'a mandée au sortir de table. L'attendrez-vous? Je crois que votre cheval se fâchera si vous remontez trop vite en selle, et je suis sûre que mon amie me grondera si je ne réussis pas à vous retenir.

Les deux arguments avaient leur poids. Je me résignai de bonne grâce, me déclarant fort heureux d'attendre en si aimable compagnie, et nous nous mîmes à causer.

Il se trouva que mon interlocutrice s'exprimait avec une parfaite aisance, en un langage correct et primesautier, sur toute espèce de sujets, les effleurant ou les épuisant selon l'intérêt qu'ils pouvaient offrir. Il se trouva même qu'elle était fort bonne à voir, en sa douillette de satin puce qu'éclairait une dentelle de prix. A la mode du

temps, elle cachait ses cheveux gris sous deux coques de soie noire qu'entourait l'auréole d'un bonnet très vaste mais parfaitement respectable. Sur un cou mince et long comme celui de Marie-Antoinette, elle portait la tête haute, mais légèrement penchée à droite, ce qui corrigeait la fierté par la grâce. C'était ce port de tête, dont le secret s'est perdu, avec l'ancien régime, qui, à lui seul, la rendait imposante, car elle était grassouillette et point grande. Pour jolie, elle avait dû l'être, et même avec excès, si la chose est possible. Dans ses yeux fins et tendres passaient encore de chauds rayons, vestiges de leur gloire éteinte. Elle avait la bouche de son siècle, dessinée en arc, hautaine en sa courbure, et provocante, avec la malice nichée aux coins. L'une de ses mains finement gantées s'allongeait indolente sur ses genoux. L'autre tenait un lorgnon d'or au travers duquel, très souvent, elle me jetait un rapide et perçant regard.

Je ne sais quelle allusion à une récente anecdote l'ayant prise au dépourvu, je lui demandai si quelque numéro de la gazette avait échappée à son attention.

— Je ne lis point les journaux, me répondit-elle. Mes yeux ont besoin qu'on les ménage, et le ronron d'un lecteur me porte à la somnolence. Vous me ferez donc plaisir en me mettant au fait de la politique actuelle. Voilà huit jours que je n'ai vu mon vieil ami d'Aiguefort, ma gazette vivante. Remplacez-le si vous en êtes di-gne.

—Eh bien, dis-je, Paris s'agite, et l'horizon paraît fort sombre à bien des gens. Garnier-Pagès a soulevé la question des banquets, laquelle, vous le savez, est grosse de complications. Un coup de fusil tiré mal à propos a failli amener une émeute. Enfin, mardi soir, chez Mme de Boigne M. Thiers a dit au chancelier Pasquier: "Convenez-en, mon cher duc, tout cela sent la révolution."

La vieille dame tressaillit.

—La révolution! murmura-t-elle avec une émotion singulière.

—Vous ne vous attendiez pas, repris-je, à ce mot terrible!

—Oui, terrible, dit mon interlocutrice dont une légère rougeur tachait les pommettes et dont le regard s'allumait d'une exaltation imprévue, terrible comme la guerre, comme la foudre, et grand aussi, incontestablement grand comme elles. En de telles crises, le cœur bat fort, le cerveau bouillonne, et la froide raison perd ses droits. Alors on voit surgir au grand soleil les natures d'élite qui végétaient à l'ombre. Pendant que l'épopée va son chemin tragique, l'épique déroule sa page exquise. La mort, toujours présente, met un sceau grandiose, même aux actions banales. L'âme humaine surexcitée donne en une fois sa mesure d'héroïsme. Par milliers s'opèrent des actes sublimes dont un seul défrayerait aujourd'hui la totalité de vos annales, et qui, perdus dans le nombre, demeurent ignorés et sans gloire.

Je souris, légèrement sceptique.

—Oh! chère madame! croyez-vous qu'on ait été si admirable que ça en 1830?

—Qui parle de 1830? fit-elle avec mépris. C'est une révolution pour rire. Non, non! je parle de la grande, de la vraie, de la première.

—Ah! la boucherie, murmurai-je.

—Eh! sans doute, la boucherie, répéta la vieille femme avec force, et je le sais bien, puisque je faillis en être victime. La boucherie, mais aussi la révélation brusque d'une classe méconnue dont il fallut admirer la grandeur. Les dévouements obscurs rachetant les défections éclatantes. L'infamie de l'ouvrier envieux et sangui-

naire, mais la noblesse du paysan fidèle et loyal.

—C'est vrai, dis-je, les Chouans!

—Ce n'est pas à eux que je pensais. Non, je parle de ceux qui, tout en saluant l'aurore nouvelle, gardaient au passé le culte pieux du souvenir, de ceux qui sauvèrent des têtes, et ne voulurent pas de salaire... Tenez, voilà qu'il pleut, et vous n'allez sûrement pas exposer votre alezan à l'averse. Voulez-vous que j'essaie de vous faire oublier l'heure? Je sais que vous êtes encore un véritable enfant, malgré votre belle moustache, et que vous adorez les histoires du bon vieux temps. Ecoutez-en une vraie, dont j'ai connu l'héroïne, et vous me direz ensuite si la Révolution ne mérite pas de sa part un souvenir attendri.

Je témoignai d'une curiosité qui n'était point feinte, et Mme Florent commença en ces termes.

* * *

En 1778, il ne restait plus de l'antique et glorieuse race des Malpuy qu'un vieux gentilhomme demeuré garçon, le chevalier Elzéar de Malpuy, et une petite orpheline, sa nièce. Aurore—c'était son nom—avait perdu sa mère au berceau, et son père venait de se laisser mourir d'un mal subit, le jour où elle atteignait sa cinquième année.

De grands biens se trouvaient réunis sur cette jeune tête. D'ordinaire, en pareil cas, il surgit de toutes parts des parents prêts à réclamer la tutelle. Les deux tantes qui restaient à Aurore du côté maternel firent exception à la règle. L'une avait suivi en Amérique son fils, volontaire de La Fayette, qui se maria à Philadelphie et ne revint en France que sous le Directoire. L'autre, malade et triste veuve, vivait au fond du Dauphiné dans une solitude absolue. Par respect pour la mémoire de sa soeur, elle manda au chevalier qu'elle se chargerait d'Aurore s'il ne l'adoptait lui-même. Le brave homme n'avait pas attendu cette invite pour accepter la mission

qui lui incombait. Esprit conciliant, cerveau chimérique et faible, coeur bon mais inerte, âme primitivement tendre que la vie avait instruite au silence, ce cadet sans fortune avait toujours été l'ombre de quelqu'un. En se voyant passé au rang d'arbitre, il eut d'abord plus d'effroi que de plaisir. Se jugeant, peut-être à bon droit, dépourvu de toute faculté éducatrice, il prit conseil de ses amis quant à la manière de diriger une jeune personne. Tous l'engagèrent à suivre la coutume la plus commode et la plus répandue. En conséquence, Aurore fut mise dans un des meilleurs couvents de Paris.

Elle n'y vécut pas heureuse. De très bonne heure, la hardiesse de ses aperçus scandalisa les nonnes et inquiéta la supérieure. Trop indépendante pour se joindre à aucune coterie, elle n'occupa point parmi ses égales la place due à son rang. Trop fière pour se mêler aux filles de petite noblesse, elle vécut isolée sans vouloir s'avouer qu'elle en souffrait. On la jaloua pour ses brillantes études, pour son talent sur la harpe, pour beaucoup d'avantages dont on la crut vaine parcequ'elle jugea inutile de se les faire pardonner. Bref, pendant les dix années qu'elle vécut au cloître, elle n'eut de bon temps que celui des vacances, passées régulièrement à sa bonne terre de Malpuy.

C'était un vaste domaine situé aux environs de Blois. Se défiant de ses lumières agricoles comme il s'était défié de ses capacités enseignantes, l'oncle d'Aurore avait établi des fermiers sur la totalité de ses terres, et vivait au château une bonne partie de l'année, chassant la perdrix et touchant les fermages qu'il employait à acquérir des prés et des bois environnants. Le manoir, de pur style Henri II, dressait sur un mamelon gazonné son élégante silhouette de pierre grise. On y accédait par une avenue de vieux tilleuls dont la voûte impénétrable eût fait envie aux cathédrales gothiques. Les appartements étaient vastes, meublés en un style sévère et cossu qui convenait bien à une race ancienne. De la terrasse, située au couchant, l'oeil embrassait un vaste panorama. A travers

les champs et les forêts pointait à cinq endroits différents la toiture d'une maison de ferme. Au loin, la ville de Blois se groupait, coquette, autour de son beau fleuve.

La vie que menait Aurore à Malpuy durant les années d'enfance n'est pas bien présente à ma mémoire, mais je la revois à quatorze ans, pendant ces journées que beaucoup d'autres auraient appelées fastidieuses. Levée fort tard, elle se faisait habiller de la tête aux pieds par sa femme de chambre, puis, après avoir entendu la messe de son chapelain, elle partait à cheval avec son oncle pour faire un tour sur ses domaines. Chaque jour on variait le but et les chemins. Le chevalier n'étant spécialement attiré vers aucune promenade, Aurore était le guide, et sa fantaisie faisait loi. Sur son passage, ses paysans respectueux se découvraient, exposant au soleil, tant qu'elle était encore en vue, leur chef inondé de sueur. Elle jetait une aumône aux mendiants, un coup d'oeil aux journaliers, un coup de badine à sa bête, et se disait qu'une fille noble et riche est quelque chose de vraiment complet en ce monde. Chemin faisant, son oncle la renseignait sur le gibier de ses taillis, sur le poisson de ses viviers, sur les droits seigneuriaux et les redevances coutumières. Elle ne l'écoutait pas, respirait à pleines bouffées les senteurs agrestes, puis, s'apercevant tout à coup qu'elle avait faim, tournait bride, rentrait au galop, et s'atablait gaillardement, avant même de retirer son amazone. Après le repas, le chevalier commençait sa sieste qui durait environ deux heures. Aurore les passait au grenier où les rats avaient réduit à un millier de volumes à peu près intacts la bibliothèque d'un défunt oncle chanoine, seul savant clerc et bel esprit qu'eût produit cette famille de chasseurs et de capitans. La fillette puisait au hasard dans cet amas poudreux d'ouvrages dépareillés, abandonnant Fénélon pour Ronsard, "Gil Blas" pour l'"Emile," et "Phèdre" pour l'"Esprit des Loix." Tout cela faisait dans cette cervelle neuve une étrange mixture, et il eût beaucoup mieux valu qu'elle s'en tint à son catéchisme mais la tentation était

bien forte, des distractions peu nombreuses, et, somme toute, personne ne lui défendait rien. Vers trois heures le chevalier, regaillard par son somme, recevait bénévolement quelques voisins. C'étaient, soit le curé, soit le tabellion, soit tel ou tel hôte du pays. Peu soucieuse de ces hôtes médiocres, Aurore allait voir ses bêtes et ses plantes, puis elle attendait l'heure du souper en brochant au tambour des ornements d'église. Le soir, elle jouait à l'homme avec son oncle, ou bien, le voyant enclin au sommeil, elle se mettait au piffage jusqu'à ce que dix coups d'horloge sonnassent l'heure d'aller au lit.

Par comparaison avec la vie du couvent, cette monotone expérience contentait pleinement Aurore. Elle eût pensé d'autre sorte que les arrangements de son oncle n'en eussent pas été modifiés. A cette époque, on ne se préoccupait point de ce qu'aimait ou n'aimait pas une jeune personne. Ses goûts étaient toujours censés conformes à ceux de ses parents. Accepter une tutelle était faire preuve d'abnégation. On l'avait tant dit au chevalier qu'il avait fini par le croire, et, s'étant dévoué en principe, il ne cherchait pas à se dévouer en fait, avant l'heure où sa pupille réclamerait une éducation plus compliquée. Pour le moment, ses sacrifices se bornaient à habiter quatre mois durant, rue du Bac, l'hôtel des Malpuy, et à visiter l'orpheline au parloir les jours fériés. Mais enfin, le pauvre homme avait certainement au fond du cœur un coin attendri pour sa nièce. Quant à elle, soit reconnaissance pour cette ombre d'affection, soit regret de rentrer au couvent, elle ne quittait jamais son oncle sans verser au moins quelques larmes. Il faut dire qu'en ce temps-là, les larmes étaient fort à la mode.

Quand notre héroïne eut seize ans, le chevalier prit trois grands partis. Il la retira du couvent, lui donna une gouvernante, et la présenta à la cour.

La gouvernante était la meilleure pâte du monde. Chanoinesse et gourmande, elle avait quarante ans, cachait sous des ajustements sévères une laideur plus sévère encore, et répondait au nom de Pa-

méla. Elle apprit à son élève la danse, le blason et l'italien. Pour le reste, Aurore était de force à lui en remontrer, et le lui prouva sans peine. La jeune fille prit tout de suite un ascendant absolu sur la vieille fille, qui devint son ombre obéissante, et n'opposa jamais aux capricieuses fantaisies de son élève qu'un murmure désapprobateur, vite amorti par le sentiment de sa complète inutilité.

La présentation eut lieu dans toutes les règles. Née pour les cours, Aurore n'y manifesta ni timidité, ni forfanterie. Le roi l'admit à son quadrille. La reine la complimenta sur sa taille. Les hommes de regardèrent avec une admiration marquée. Elle s'en rendit parfaitement compte et en conçut beaucoup de satisfaction. Plusieurs fêtes succédèrent au bal de la cour, et la jeune fille y trouva les mêmes succès. Fraîche et svelte, elle portait à merveille la poudre et les grands paniers. Elle avait aisément pris l'air d'impertinence à la mode, et trouvait fort récréatif d'intimider, du haut de ses seize ans, des personnages vénérables par leurs talents ou leur grand âge.

C'était une bizarre personne que cette Aurore. Pieuse au fond de l'âme, mais écoeurée par les mômeries de certains dévots, elle leur préférait un franc libertinage. Très fière de sa haute naissance, elle n'en professait pas moins certaines théories égalitaires dont la nouveauté séduisait son esprit. Vertueuse jusqu'au scrupule, elle fréquentait sans rougir des traitants véreux et des abbés sans conduite. Intraitable avec ses inférieurs, elle passait tout à ses égaux. Le manque d'égards d'un valet l'eût suffoquée, et elle souffrait sans peine les propos hardis, les allures suspectes, dont les raffinés d'alors ne s'abstenaient pas en sa présence. A tout prendre, Aurore valait sans doute mieux que son entourage, mais son cerveau serait demeuré faussé par un orgueil sans frein, par des lectures sans discernement, par des jugements sans contrôle, si la formidable secousse qui renouvela la face des choses ne me les avait soudain montrées sous leur vrai jour.

—Ah! ah! m'écria-je, vous vous êtes trahie, chère madame! Votre anecdote est une autobiographie.

—J'en conviens, reprit-elle. Aussi bien, je m'embrouillais en cherchant à vous dérouler, et mon récit va désormais marcher tout seul.

Je crois vous avoir dit que mon oncle gagnait Malpuy chaque année au mois d'avril. Du jour où je pus le suivre, il ne partit pas seul. Je m'installai gaiement chez moi, me promettant d'y goûter mille délices. Mais bientôt, par contraste avec mon existence parisienne, la campagne me parut maussade. Saturée de lecture, je n'ouvrais plus que la gazette ou l'almanach. Les broderies et le parfilage avaient cessé de me plaire. L'esprit borné de ma gouvernante offrait pour la causerie de bien minimes ressources, et nos rares voisins étaient de trop petites gens pour frayer avec une demoiselle telle que moi. Je trompais mon ennui par de longues chevauchées. Tout imbue des "Promenades d'un Solitaire," je croyais aimer la nature, mais c'était un peu à la façon de notre pauvre reine qui s'était fait un Trianon pour s'y ébattre en mules de satin.

J'avais aussi des idées sur mes devoirs envers mes vassaux. Je jugeais qu'il faut parfois descendre de son nuage, et, divinité bénigne, accorder un sourire aux humbles mortels. En conséquence, je dirigeais souvent mon cheval vers la plus proche de mes fermes. C'était une blanche maison précédée d'une prairie bien verte et d'un clair ruisseau digne de réfléchir les traits d'une Estelle, ou ceux, moins naïfs, d'une Mme de Warens. Je trouvais au seuil une vieille femme fort propre, s'activant à une éternelle quenouille. Elle m'accueillait d'un salut peu profond, mais très digne, ce qui, somme toute, me plaisait davantage. Un magister de Blois l'avait épousée étant paysanne. Devenue veuve, la modicité de ses ressources l'avait ramenée à son ancien état. Elle avait retiré de l'école son fils, déjà grand garçon, et l'avait mis à la charrue, se louant avec lui jusqu'au jour où un petit héritage leur avait permis de prendre la ferme à leur compte.

Je ne sus tous ces détails que beaucoup plus tard. Peu m'importait, alors, que mes fermiers sortissent d'ici ou de là. Mon oncle les choisissait, les gardait ou les renvoyait à son gré sans que j'eusse à intervenir. Cette brave femme payait régulièrement son dû. La terre s'améliorait en ses mains. C'était donc une personne digne de mes bontés, et je pouvais, sans déchoir, traire sa chèvre et boire son lait quand je me sentais en humeur pastorale.

La première fois que cette fantaisie me poussa, j'eus peine à supporter la rudesse de l'escabeau, la grossièreté du bol, et surtout l'odeur de l'étable. J'y revins néanmoins, et, chose singulière, tous ces inconvéniens me parurent atténués. J'en reportai l'honneur à mon caractère bénévole, et j'entamais un discours sur les miracles de l'accoutumance, quand mon oncle me fit observer que l'étable était jonchée d'odorans feuillages, que je buvais dans une tasse de légère faïence, et m'asseyais dans un fauteuil de cuir.

—Eh quoi! m'écriai-je, tout est donc changé par ici?

La fermière étant un peu sourde ne me répondit pas, mais son fils, gars solide et silencieux, qui se tenait debout tout le temps de ma collation, prit la parole, non sans rougir jusqu'à la racine des cheveux.

—Mademoiselle, me dit-il, dans le très pur français qu'ont toujours parlé, dans ces régions, les moins lettrés des paysans, vous nous faites si grand honneur en vous arrêtant à la Coudraie, que nous ne saurions prendre trop de soins pour vous laisser de nous un bon souvenir.

Je répondis par un gracieux signe de tête, et me félicitai d'avoir des vassaux qui connussent aussi bien les égards dus à ma personne.

Pendant que je m'essayais ainsi au rôle de châtelaine, une grande agitation se manifestait de toutes parts. On assemblait les états généraux. La chose n'alla pas sans trouble, et l'Assemblée nationale s'ouvrit sous les plus inquiétants auspices. Quoique les péripéties politiques eussent ordinairement peu d'écho dans notre solitude, il

vint jusqu'à nous des rumeurs dont s'émut mon entourage. Pour moi, l'idée d'une tempête prochaine n'avait rien qui me déplût. Comme tous ceux de ma race, j'avais un peu le goût du péril, et puis je ne voyais pas l'avenir aussi noir qu'on s'obstinait à nous le peindre. Je me disais que l'ordre social avait subi de bien autres attaques, et que, cette fois encore, il résisterait victorieusement à ses ennemis.

Le 6 août au matin, j'entendis dans le parc un tapage inusité. Je courus à ma fenêtre: un spectacle inouï s'offrit à moi. De toutes parts surgissaient des gens débraillés, l'oeil au guet, le fusil au poing. De toutes parts aussi, perdreaux, faisans, lapins se sauvaient éperdus à travers les bosquets et les parterres. J'aperçus mon garde hors de lui, protestant contre ce massacre, et j'entendis le meneur de la bande lui en expliquer la cause.

L'assemblée avait, l'avant-veille, décrété d'un commun accord l'abolition de tous les droits féodaux, y compris le droit de chasse. La nouvelle venait d'être connue à Blois, et l'on se ruait aussitôt sur Malpuy, connu pour l'abondance de son gibier. Bien que je crusse pas à la durée d'une loi si barbare, je m'en sentis comme atteinte dans mon orgueil. J'en pleurai presque, de cette vexation infime. Je venais de subir la première application des théories dont, comme tant d'autres, j'avais été séduite en principe, mais dont la brutale réalisation me terrassait. Les autres réformes votées le 4 août, ne m'atteignant pas directement, me parurent plus acceptables, et je me laissai peu à peu entraîner dans ce beau courant d'enthousiasme qui saisit alors toute la noblesse.

Je ne vous ferai pas l'historique de la Révolution. Vous le savez aussi bien que moi, mieux peut-être, car ma mémoire commence à confondre les dates. Il ne m'est resté à ma vie intime, et les couleurs dont je les vois revêtus sont forcément modifiées par les dispositions où je me trouvais alors. Toutes mes contemporaines vous le diront: vues par les yeux d'une jeune fille, les scènes les plus horribles

gardent un reflet de son âge et de sa gaieté.

La cour donna encore quelques fêtes dans l'hiver qui suivit. On m'assura qu'elles étaient mornes. Je m'y plus néanmoins tout autant que l'année précédente. J'eus des parures, j'eus un carrosse, j'eus tout ce que je désirai. J'eus même des prétendants, et plus qu'il ne m'en fallait, puisque je les décourageai tous. La vie m'était riante et la liberté m'était chère, je ne voyais nulle raison de me presser pour faire un choix.

Cependant, vers la fin du carême, un parti trop brillant pour le refuser sans motif se présenta par l'entremise de la duchesse de Polignac. C'était le comte Adhémar de Formont, gentilhomme de bonne mine, pourvu d'un régiment superbe et des alliances les plus flatteuses. Il avait vingt-deux ans, j'en avais dix-sept. Nos fortunes s'égalèrent. C'était l'union rêvée par mon oncle. Pour moi, n'ayant rien rêvé, je n'éprouvais relativement à cette alliance ni enthousiasme ni déception. Je vis M. de Formont à un carrousel, ses manières me parurent correctes, son extérieur irréprochable. Je lui plus également; on nous fiança le 20 avril. Le lendemain je partais pour Malpuy, et lui pour Vienne où l'appelait une importante affaire de succession.

* * *

Peu de temps après, le "Mercury" nous donna une étrange nouvelle. On venait d'abolir les titres nobiliaires. Mon oncle, si doux à son habitude, accueillit cette réforme avec une exaspération comique, et, depuis ce jour, ne décoléra plus. Je fus moins sensible que lui à cette ordonnance. Depuis longtemps, sans que je m'en rendisse compte, un grand travail se faisait dans mon esprit. "Vous vous êtes donné la peine de naître..." Du jour où j'avais entendu cette accablante parole, je n'avais cessé de la retourner dans mon esprit. J'avais un sens trop vif de la justice pour que mes intérêts personnels m'aveuglassent

longtemps sur les iniquités dont j'étais bénéficiaire. Oui, peut-être les honneurs devaient-ils aller aux plus méritants, les richesses aux plus besogneux, les terres aux plus travailleurs. Oui, ceux qui avaient donné le branle aux revendications sociales avaient fait oeuvre pie, et l'abus qu'on faisait de leurs préceptes n'infirmait pas la beauté de leur évangile... Ainsi voyageait ma pensée, se posant d'audacieux problèmes, n'osant les résoudre, ne condamnant ni n'absolvant personne, cherchant la vérité dans le recueillement et le silence. Quand mon oncle tonnait contre les lois nouvelles, je restais muette, le laissant dire, et lui préparant un verre d'eau sucrée pour calmer sa bile, pendant que Paméla répondait aux imprécations d'Ezéchiel par les lamentations de Jérémie.

La pauvre fille, étant peureuse comme un lièvre, vivait dans des transes depuis qu'elle avait lu sur nos murailles des inscriptions telles que : "Au puits des Mulpuy !—A la lanterne !—A mort les accapareurs !"—et autres gentillesse de ce genre. Déjà, quand nous sortions, on nous saluait à peine. Quant on nous demandait l'aumône, c'était d'un ton qui n'admettait pas de refus. Il était vraisemblable qu'au premier soulèvement dans la province, nous ne serions pas en sûreté chez nous. Aussi ma gouvernante cherchait-elle à se créer des amis dans la place. Elle qui, jusqu'alors, avait montré tant de dédain pour tout ce qui n'était pas "né", on la voyait, depuis peu, flatter des petits bourgeois, se faire bonne femme avec les paysans, et, par contre, frôler la muraille quand un noble quelconque pouvait l'apercevoir et la compromettre par un salut. Elle se mit à visiter les fermiers et se tint au courant de leurs histoires. Cessant de me conter les faits et gestes des Rohan et des La Trémoille, son bavardage roula sur maître Thomas, sur la Mariette et sur Gros Blaise. Je l'écoutais sans ennui, discernant à travers ses appréciations dédaigneuses, les faits qui méritaient l'éloge, surprise d'apprendre qu'il y eût sous le soleil tant d'existences dignes d'intérêt, tant d'individua-

lités dignes d'estime. Je me reportais à mes souvenirs. J'évoquais tous les jolis oisifs dépravés ou ineptes que j'avais vu papillonner autour de moi, et je me voyais contrainte à constater leur infériorité, en regard des travailleurs probes et forts que Paméla m'apprenait à connaître.

Un jour la vieille fille m'arriva suffoquée :

—Vous ne savez pas, mademoiselle? votre fermière Dorothée? celle dont vous alliez traire la vache à la Coudraie?

—Oui, oui, ensuite?

—Vous vous rappelez bien son fils, le grand Simon?

—Il me semble que oui. Est-ce qu'il est mort?

—Mort? rien moins que cela! Il a failli, l'an dernier, être député du Tiers! Oui, il aurait représenté le pays! Il aurait, dans les délibérations, tenu tête à MM. d'Aiguillon et de Noailles! Voilà où nous en sommes, ma pauvre demoiselle!

—Député du Tiers! répétais-je, un simple fermier! Il faut qu'il ait une vive intelligence, et même quelque culture.

—Assurément il n'est point sot. Il a fait ses classes, et, depuis que sa ferme est en progrès, il s'est, paraît-il, remis à l'étude. Il sait la botanique et connaît un peu la médecine. Oh! c'est une cervelle ambitieuse! Avec cela, bel homme, n'étaient ses abattis canaille.

—Vous ne m'avez pas dit la raison de son échec?

—Un échec? dites un refus! Il ne s'est même pas offert aux suffrages. Une délégation est venue de Blois pour le prier de représenter le district. Seulement, voilà: il paraît qu'il a des principes égalitaires—les principes du grand Simon! c'est à mourir de rire!—qu'il voudrait de nouvelles réformes et se ferait volontiers redresseur de torts. D'un autre côté, il respecte la personne de ses maîtres et ne saurait contribuer à leur ruine. Il s'abstient donc de toute participation officielle à la politique du jour. Mais il fait partie d'un club, à Blois, son influence est grande sur tous les braillards du pays, et, si l'on n'est pas déchiré par ces bêtes fauves, c'est peut-être

à lui qu'on le devra. Voilà ce que m'a dit sa mère en pétrissant leur pain, d'excellent pain, dont j'ai, ma foi, dévoré tout un chanteau.

—C'est vrai, répondis-je, que Simon nous respecte. Il n'a pas tiré un coup de fusil dans nos bois ni jeté son filet dans nos étangs depuis le décret qui l'y autorise.

—Joli décret! grommela ma gouvernante. Il n'y a plus une truite à se mettre sous la dent, les jours de jeûne! Et l'on se résigne! Et l'on tolère de tels abus! Ah! si j'étais un homme!

Paméla formait souvent ce voeu irréalisable, heureuse de s'excuser, sur le sexe de Jeanne Hachette, d'une pusillanimité qui ne rachetaient point ses grâces féminines.

Nous nous résolûmes à passer l'hiver à Malpuy, non seulement à cause des agitations qui rendaient Paris inhabitable, mais encore et surtout à cause de l'état précaire où se trouvait mon oncle. A force d'exaspération, ce cerveau, naguère si paisible, en était arrivé à un affaiblissement dont les progrès ne laissaient pas de m'inquiéter. J'avais encore d'autres raisons de tristesse. Comme il arrive toujours dans les temps de trouble, aucun emploi n'était plus représenté par ses vrais titulaires. Les cultivateurs s'occupaient de politique et les bons à rien restaient seuls pour la culture. Conséquence forcée d'un tel état de choses, la disette était survenue. La misère aigrissait contre nous ceux que n'avaient pas encore égarés les fumées de la Révolution. Nos aumônes étaient restreintes, car, nous non plus, nous n'étions pas dans l'opulence. L'abolition de la dîme et de la corvée nous avait porté un coup sensible. Le jour vint où nos fermiers ne nous payèrent plus, ce qui nous réduisit à une simplicité bien proche de la gêne. La seule redevance de Simon, toujours régulièrement perçue, nous permettait de tenir encore un état convenable. Sans le dire à mon oncle, je vendis à perte une prairie et deux futaies. Par économie autant que par prudence, car on redoutait déjà les délateurs, notre domestique se trouvait réduit à trois personnes. Nos voisins émigraient en masse. A la Saint-Jean notre

chapelain nous quitta, s'expatriant pour ne pas s'assermenter. De peur d'accroître l'irritation de mon oncle, j'avais écarté de nous toutes les gazettes. Je sortais à peine, dans la crainte de rencontrer les déguenillés patibulaires, dont les chemins étaient remplis. Le soir, j'écoutais passer sur la route des bandes de gens avinés qui chantaient des hymnes de haine, et je regardais à l'horizon couleur d'encre les longues déchirures couleur de sang.

Depuis notre séparation, mon fiancé m'avait écrit fort exactement. La succession pour laquelle il avait quitté la France se trouvait plus embarrassée qu'on ne l'avait cru d'abord. Il craignait d'être longtemps encore retenu en Allemagne, et m'en exprimait un regret poli. Je lui répondais dans le même style, et lui narraï les événements, de ce ton léger qu'on employait alors pour se montrer supérieur à la mauvaise fortune.

Un soir, je reçus de lui la lettre suivante:

“ Mademoiselle,

“ Il m'est échu hier une distinction flatteuse, dont néanmoins j'appréhende un peu les conséquences. Monseigneur le comte d'Artois m'a mandé qu'il m'attachait à son service et comptait que mon zèle ne se démentirait pas pendant toute la durée de son exil. Je fais donc dès aujourd'hui partie de sa maison. Un tel poste, purement honorifique, est de ceux que ne refuse pas un homme de coeur. Cependant, Mademoiselle, je vois avec un cruel déplaisir que nos routes se disjoignent, et je me demande si jamais nos destinées pourront se confondre ainsi que je l'avais rêvé. Par bonheur, il existe encore un moyen de donner suite à nos projets. Consentez, de grâce, à y arrêter votre esprit.

“ La comtesse d'Artois, sachant la triste situation de la baronne de Lois, veut lui faciliter les moyens de gagner Vienne, où notre bienveillante princesse a provisoirement établi sa résidence, et réserve auprès d'elle à votre parente un poste digne du nom qu'elle porte. La baronne de Lois se-

rait heureuse, Mademoiselle, de vous amener ici sous son égide, pourvu que M. votre oncle n'y mit pas d'opposition. On espère même qu'il consentirait à vous suivre. Un mariage à l'étranger est chose ordinaire au temps où nous vivons. Je n'ose insister, Mademoiselle, mais je serais le plus heureux des hommes si cet arrangement obtenait votre adhésion.

“ S'il en est autrement, si des fiançailles à longue échéance vous effraient, si l'incertitude où l'on est sur l'avenir qui se prépare vous fait regretter d'avoir fait allié votre indépendance, je suis prêt, Mademoiselle, à vous rendre votre parole.

“ Trop honoré, quoi qu'il arrive, du choix que vous aviez daigné faire en ma personne, je vous baise les mains avec le plus profond respect.

“ Comte de Formont.”

La lecture de cette lettre me plongea dans une perplexité grande. Redevenir libre... quelle tentation délicieuse! On ne se figure pas ce que pèse la chaîne la plus légère quand l'amour n'en a pas rivé les mailles! Ne plus appartenir qu'à moi-même! pouvoir à mon gré, à mon heure, choisir l'époux accompli que mon cerveau, plus mûr, commençait à se représenter, quel rêve! Il m'était bien permis, après tout, d'en savourer la douceur: il ne coûtait de larmes à personne, car je le voyais clairement entre les lignes de cette courtoise épître, l'humeur sereine qui les avait dictées ne se démentirait pas, quelle que pût être ma réponse. D'un autre côté, je ne m'abusais pas sur le sort des nobles qui restaient en France, et l'émigration me semblait le seul moyen sûr d'échapper à un sort misérable. Ce mariage m'offrait une porte de sortie providentielle. Que faire?

Je fus tirée de mon indécision par une tumultueuse entrée de Pamela. Sa figure bouleversée m'annonça tout de suite un malheur.

— Qu'y a-t-il? lui criai-je. Le chevalier?...

— Ah! Mademoiselle! On ne comprend plus ce qu'il dit!

Je cours vers l'appartement de mon oncle. La face exsangue, l'oeil vitreux, il gisait au bras d'un domestique, et ses paroles empâtées essayaient vainement d'arriver jusqu'à nous. Appelé en hâte, le médecin constata une paralysie du cerveau. Pendant huit jours nous appréhendâmes une issue funeste. Enfin nos soins enrayèrent le mal. Mais, depuis lors, mon pauvre oncle ne retrouva jamais la plénitude de ses facultés. Faible comme un enfant, hanté de puérils effrois, pleurant à la moindre résistance, tressautant au moindre bruit, il devint pour tout son entourage l'objet d'une douloureuse pitié. Le médecin répondit de ses jours, mais à condition qu'il vécût dans un calme profond. Le moindre changement dans ses habitudes pouvait amener une crise fatale, tandis qu'en le ménageant on le prolongerait au moins jusqu'à la fin de l'année. Il ne fut naturellement plus question de l'emmener en Allemagne. L'idée de le laisser seul à Malpuy ne me vint même pas. J'écrivis à M. de Formont que je reprenais ma parole et que je lui rendais la sienne, quitte à renouer ultérieurement nos projets dans le cas où l'ancien ordre de choses se rétablirait au gré de nos vœux.

Quelques émigrants des environs se groupaient pour partir dans la semaine. J'offris à Pamela de se joindre à eux. Je mis à sa disposition une somme assez ronde, et lui affirmai que je saurais me passer de ses services. La pauvre fille ne se connaissait aucun parent en ce bas-monde. Toutefois, ayant fait une éducation en Angleterre, elle y avait laissé quelques amis, et je l'engageai à les rejoindre pendant qu'il en était temps encore. Mais son âme, assez vulgaire, n'était point basse. Me laisser en de telles circonstances eût été une petite infamie dont elle n'entretint pas l'idée un seul instant: “ Je mourrai d'effroi, mais ce sera près de vous”, me répondit-elle, tout en larmes. Je l'embrassai et n'insistai plus.

Une nuit, elle me réveilla par de grands cris. S'étant levée pour prendre l'air, elle venait d'apercevoir une fleur pourpre dans la direction opposée à Blois. Evidemment

la distillerie des frères Hauffmann avait pris feu. Chéris de tous pour leur paternelle administration, ces malheureux avaient été victimes d'une poignée d'énergumènes. Chassés de leur logis, ils erraient par les routes avec leur famille, pendant que des forcenés flambaient leur usine et pillaient leur maison. J'envoyai à la recherche des fugitifs auxquels j'offris un temporaire asile, mais ils préférèrent se hâter vers la frontière suisse, et retourner dans le pays de leur origine.

Je ne dissimulais pas que, d'un moment à l'autre, il pouvait nous en arriver autant. Le sexe ni l'âge n'arrêtaient personne. Je le savais, et j'étais prête à toute aventure. Mes bijoux étaient dans un sac, mes papiers dans une cachette, mes reliques à mon cou. N'étant pas une trembleuse, j'arrivais, à force de prévoir un brusque départ, à en envisager surtout le côté romanesque, et cette perspective m'aurait presque amusée sans la compassion que m'inspirait mon pauvre oncle, frappé d'impuissance en de telles péripéties.

Tout doucement, il s'éteignait. Ce semblant d'appui qui me restait encore allait bientôt disparaître. Un matin, en entrant chez lui, nous le trouvâmes souriant et glacé. La mort l'avait pris sans bruit, sans violence, pendant que nous dormions. Je restais seule au monde. L'unique parente sur le soutien de qui j'aurais pu compter était maintenant en Autriche. Je n'étais pas fille à la rappeler de son paisible exil pour l'associer à mes dangers. La rejoindre n'était pas faisable. On ne délivrait plus de passeports. D'ailleurs je ne tenais pas autrement à retrouver le comte de Formont.

* * *

Notre caveau de famille étant à Blois, nous n'y portâmes pas mon pauvre oncle. La ville était alors en grande rumeur, et le passage d'un convoi funèbre ne s'y fût pas effectué décemment. Nous enterrâmes

le chevalier dans le parc, avec les prières d'un prêtre assenémenté que nous imposèrent les fossoyeurs, et que j'acceptai, de peur d'une rixe devant ce cadavre. Moi seule et Pamela suivions le cercueil. Nos gens ne se croyaient déjà plus tenus à aucun respect, et nulle affection pour moi ne survivait chez eux à mon ancien prestige. Comme je n'étais plus ni noble, ni riche, on me savait mauvais gré de ma froideur, et la dignité qu'on avait jadis louée en moi n'était plus qu'une morgue insupportable. Quant au mort, pourquoi l'auraient-ils escorté, eux qui ne croyaient pas à une autre vie? N'étant pas la dépouille d'une âme, ce cadavre ne leur représentait qu'une chose de rebut, bonne seulement à faire germer dans le sol un peu plus de blé pour leur pain.

Pendant que je songeais ainsi agenouillée au bord de la fosse, j'entendis un pas derrière moi. C'était Simon.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, fit-il en m'abordant, les travaux pressent et je n'ai pu arriver à temps pour jeter l'eau bénite sur M. le chevalier, mais je viens lui offrir quelques-unes de ces fleurs qu'il aimait.

Et il déposa sur la tombe une brassée de ces anémones pourpres, dernières fleurs de l'automne, que mon oncle avait souvent cueillies dans ses promenades solitaires.

— Je te remercie, Simon, lui répondis-je. Et, pour ajouter quelque chose :

— Ta mère va bien ?

— Ma mère ! balbutia-t-il, j'ai eu l'honneur de dire à mademoiselle, en lui apportant mes redevances, que je l'avais perdue cet été.

Je rougis violemment. Le cœur seul parla en moi à cette minute. J'oubliai les distances, et, lui tendant la main avec vivacité :

— Je te demande pardon, lui dis-je.

Il prit ma main et s'inclina, au lieu de la baiser selon la coutume de nos anciens vassaux.

— Mademoiselle a oublié. C'est naturel. Elle ne vient plus chez nous depuis quel-ques temps...

Et sa voix trembla un peu, ce qui me fit

regretter davantage ma cruelle étourderie.

—J'irai demain, répondis-je.

Ses yeux brillèrent. Il ouvrit la bouche comme s'il allait parler, et ne dit mot.

—Eh bien, qu'y a-t-il donc? fis-je avec indulgence.

Il jeta autour de lui un regard rapide, comme pour constater que ma gouvernante était notre seul témoin; puis, s'enhardissant:

—Ce n'est pas demain, c'est tout de suite qu'il faut y venir, et y rester jusqu'à la fin du grand orage. Oui, mademoiselle, les choses vont mal, plus mal que vous ne pouvez le savoir. De nouvelles mesures vont être prises contre la noblesse. Je puis, à votre égard, en atténuer les effets. Mais je n'ose agir sans votre licence, et le temps presse. C'est pourquoi j'ai risqué cet entretien, malgré l'heure et le lieu, qui, je le sens, sont mal choisis.

—Que ne m'as-tu parlé plus tôt? répondis-je d'un ton plus hautain que je ne voulais.

—J'ai craint de ne pas avoir votre confiance, ma répondit-il avec une gravité triste.

Je réfléchis un moment. Je rappelai à mon souvenir tout ce que je savais de cet homme, et, le regardant bien en face:

—Je me fie à toi, lui dis-je. Parle.

Un rayon de joie illumina sa face brune:

—Vous ne serez pas trompée, dit-il. Je vous le promets en face du trépassé qui dort là.

Puis, d'une voix où toute contrainte avait disparu:

—La loi nouvelle est celle-ci: Tout émigré non rentré dans ses domaines à la date du 1er janvier 1792, verra ses possessions confisquées, et ses terres livrées au plus offrant.

—En quoi cette loi me regarde-t-elle? Les Malpuy ne sont pas sur la liste des émigrés.

—Si fait, ou du moins... mais laissez-moi raconter à ma manière. Les comités d'organisation comptent malheureusement, parmi beaucoup de gens intègres et convaincus, quelques fripons qui ne voient dans les convulsions actuelles qu'une oc-

casion de s'enrichir, et grossissent indûment les listes pour alimenter le trésor où ils puisent. Profitant de la moindre erreur, ils changent à leur gré l'orthographe des noms, et le tour est joué. Le chevalier, au lieu d'être inscrit au livre des décès, a été porté comme disparu. En même temps, émigrerait un propriétaire des environs nommé Maupuy. Son domaine ne vaut pas le quart du vôtre, aussi n'a-t-on pas hésité entre vous. La substitution s'est faite, et votre château sera vendu sous peu avec ses terres et dépendances.

—Malpuy m'appartient, m'écriai-je, et quand j'aurai fait acte de présence, il faudra bien...

Simon m'interrompit d'une voix ferme:

—Vous ne ferez pas acte de présence. Ce serait une témérité folle, inutile, et qui vous perdrait.

La stupeur m'empêcha de répondre. Il continua:

—Il n'y a plus à se leurrer d'un vain espoir. Arrière les illusions flatteuses, et les atteroiements funestes: vivre ou mourir, la question est là.

—Tu parles net... et sans façon, répondis-je en fronçant le sourcil.

—Sans façon? Ah! ne le croyez pas, s'écria-t-il avec un air de détresse qui me toucha. Je serais le dernier des misérables si je n'avais aujourd'hui pour vous plus de respect que je n'en eus jamais. Seulement je sais, entendez-vous, je sais que le péril est là, terrible, inévitable, et que les temps sont venus où l'on n'est sûr de vivre qu'à la condition de se faire oublier.

Paméla commençait à comprendre, et gémissait tout bas. Je repris:

—Alors je me laisserai dépouiller sans mot dire? C'est un peu dur.

—Non, mademoiselle, car j'ai un moyen de tout arranger. Mais c'est à présent surtout que j'ai besoin de compter sur votre confiance.

—Je n'ai qu'une parole.

—Eh bien, grâce à la dépréciation du papier-monnaie, je pourrai facilement racheter votre domaine, et vous le rendre aussitôt, moyennant votre signature, pour la somme que vous jugerez équitable de

me donner, le jour où vous aurez retrouvé votre fortune.

Je restai un moment sans répondre, très émue et ne le voulant pas paraître.

—Tu es un brave cœur, Simon, lui dis-je enfin, et je te remercie.

Il joignit les mains avec ferveur :

—Ah! mademoiselle! chère et grande demoiselle! Vous avez eu confiance! Vous n'avez pas eu cette affreuse pensée dont j'avais peur! Vous n'avez pas cru que je vous tendais un piège pour devenir le possesseur de vos terres! Ah! c'est bien cela! c'est beau! c'est digne de vous!

—Comment t'aurais-je accusé d'un calcul? lui répondis-je fièrement. Pour supposer le mal chez autrui, ne faut-il pas en être capable?

Puis, d'un ton amical :

—Seulement, mon pauvre garçon, ta proposition est inacceptable. Sans nul doute j'aimerais mieux voir Malpuy dans tes mains qu'en celles de qui que ce soit. Mais, si tu dois l'acheter pour me le rendre, n'en parlons plus, car je ne te le reprendrai jamais, à moins de te le payer ce qu'il vaut.

—Écoutez donc, reprit-il en tortillant son bonnet, si la chose vous arrange, j'y trouve bien aussi mon avantage. Supposons qu'on mette à prix, comme il en est question, cent mille écus les bâtiments et les terres. J'ai chez Maître Griffard une petite réserve qui, jointe au contenu de mon bas de laine, me fait cent bonnes pistoles trébuchantes. Les pièces d'or sont rares sur le marché. J'aurai en échange plus d'assignats qu'il n'en faut pour couvrir l'enchère. Vous me devrez donc cent pistoles, plus les intérêts accumulés au taux légal. Il me semble qu'à ce compte, si quelqu'un y perd, ce n'est certes pas le grand Simon. Me voilà possesseur des fermes. Je mets dehors leurs tenants qui les gèrent à la diable depuis que la politique est dans leur cervelle, et je fais valoir moi-même, avec des gens à mon gré. La terre profite, les gains me reviennent... En bonne justice, mademoiselle, c'est moi qui vous suis redevable, et, comme je vous le disais tout à l'heure, j'y gagne si gros

que, si je ne tremblais pour vos jours, je n'oserais pas insister en faveur de votre renoncement.

—Tout beau, Simon, je sais compter, et sans contredit la dette est mienne. Faute de ton intervention, vois un peu tout ce qui m'arrive: mes démarches sont vaines, et peu troublés par les réclamations d'une jeune fille, ceux qui convoitent mon bien s'arrangent pour tourner la loi. Malpuy devient bien national. Mon château passe de main en main, et finalement m'échappe le jour où je suis en mesure de le ravoïr. On coupe mes arbres, on dessèche mes étangs, on laboure mes routes. Autant de creve-cœurs que tu m'évites. Avec toi je suis bien tranquille. Tu respectes Malpuy comme un dépôt confié, puis tu me le rends, fidèle à ta parole.

—Eh donc! s'écria-t-il d'une voix joyeuse, si j'y ai mon profit et vous le vôtre, n'est-il pas bien raisonnable de faire la chose?

—Amen, dis-je résolument; je te donne pleins pouvoirs, et voilà l'affaire entendue. Qu'en dit Paméla?

—Qu'on est bien malheureux de vivre en des temps semblables! soupira ma gouvernante.

—Mais bien heureux de rencontrer de braves gens, me hâtaï-je d'ajouter. Assez pour aujourd'hui. Le jour tombe, et je veux dire encore un " De profundis " avant d'arriver au château. Demain, Simon, j'irai chez toi. Je n'ai pas très bien compris ce que tu m'as dit à ce sujet tout à l'heure. Tu me l'expliqueras. Bonne nuit, et Dieu te garde!

En m'éveillant, le lendemain, je trouvai la terre couverte de neige. Le temps resté miraculeusement doux jusqu'alors venait de changer subitement, et l'on sentait enfin que la Noël était proche. Je ne m'en préparai pas moins à aller chez Simon; seulement, n'ayant plus de chevaux, je mis de gros souliers, une lourde mante, et, toujours suivie de Paméla, je pris d'un pas rapide le chemin de la Coudraie.

Au milieu d'un champ, j'aperçus un laboureur penché sur sa charrue. C'était Simon.

—Holà! petit Claude! dit-il à un tout jeune paysan qui marchait à ses côtés, continue ce sillon, après quoi tu rentreras les boeufs, et tu iras travailler aux barattes avec la Griotte et Clairette.

Puis, m'abordant:

—Je suis à vous, mademoiselle. Je ne vous attendais pas si tôt, voyez-vous, et, n'ayant plus aux champs que des novices, il faut que je fasse des choses moi-même. Sans ça les terres perdraient à ne rien produire.

—Combien donc as-tu de journaliers?

—Rien que ce mioche et deux femmes; et encore je ferais peut-être bien de les renvoyer... Mais, patience! nous causerons mieux à la ferme, devant les sarmets qui flambent.

Quand nous fûmes installés autour de l'âtre:

—Avez-vous réfléchi, me dit-il, que, si l'on vous trouve au château quand on viendra faire la saisie, ce sera absolument comme si vous protestiez contre votre déposition?

—Que veux-tu! Je ne peux pas me fourrer dans une cache pour innocenter ces excellents spoliateurs. Je ne sonnerai mot, c'est tout ce que je puis promettre.

—Vous aurez des alertes fréquentes. On s'installera chez vous pour des ripailles, et l'on profanera sous vos yeux vos souvenirs les plus chers.

—Tout cela n'aura qu'un temps. Une fois maître de Malpuy, tu sauras bien le défendre.

—J'aurai trop à faire dans les champs pour m'occuper du château. Pensez donc! Cinq fermes à faire valoir! Pour vous en servir le revenu comme de juste, il faudra que j'aie l'oeil à tout.

—M'en servir le revenu? Tu plaisantes. Ai-je touché d'autre redevance que la tienne, depuis bientôt deux ans? Bien loin d'être ta créancière, serai-je pas ta débitrice, si tu remets en valeur ces terres abandonnées? Quant à ton fermage, tu ne m'en es plus redevable. Il est, je crois, de cent écus. C'est à peu près le revenu des mille pistoles que tu consacreras au rachat de Malpuy. Je n'y ai aucun droit, et m'en

veux sous aucun prétexte.

—Et de quoi vivrez-vous, ma pauvre mignonne? s'écria Paméla avec angoisse.

—J'ai des bijoux que je puis vendre. Je puis hypothéquer l'hôtel de la rue du Bac. D'ailleurs, je réduirai mes dépenses, et sans regret, j'en répons. J'habiterai les deux chambres les plus petites de mon castel, et je porterai des casaquins de futaine. Je confectionnerai mes repas moi-même. Comme toutes les filles de bonne maison, je n'ignore pas l'art culinaire. Les dames de Blois, dit-on, aiment les broderies. Je reprendrai pour elles mes écheveaux et mon tambour. Ce sera drôle, et je ne m'en porterai pas plus mal.

Simon m'écoutait tout attendri.

—C'est un rêve, me dit-il enfin, un joli rêve de votre âme vaillante. Tout cela ne peut pas être, et vous vous débattiez comme un passereau dans un filet. Ecoutez ma proposition, et vous verrez si l'attachement d'un humble serviteur ne l'a pas heureusement inspiré.

—Ma foi, dis-je avec un sourire, pour un humble serviteur tu me parais un audacieux et inventif personnage. Tu trouves remède à tout, et tu nous entortilles si bien qu'on en passe par où tu veux. Voyons ce que tu as encore imaginé.

Comme tous les paysans, Simon ne comprenait pas le badinage. D'ailleurs son désir de me convaincre était tel, si grande était sa certitude de me sauver s'il me persuadait que sa voix, que son geste, que tout en lui arrêta mon sourire et m'en imposa quand il reprit la parole.

—Ce n'est pas assez d'être muet, ce n'est pas assez d'être immobile. Il faut s'effacer, il faut disparaître. Je vous l'ai dit hier, je vous le crie aujourd'hui. Demain peut-être il serait trop tard. Le gibier qu'on traque ne doit pas se terrer au gîte. Il doit dépister le chasseur en cherchant un autre asile. Vous avez confiance en moi, dites-vous? Prouvez-le. Quittez ce château plein d'embûches. Venez à la ferme, et, sous un nom supposé, sous des habits d'emprunt, attendez-y des jours meilleurs. Tout ici vous appartient. Vous pouvez me chasser si ma présence vous importune.

Mais si vous me tolérez auprès de vous, jamais chien fidèle n'aura fait meilleure garde à votre porte, et pour vous atteindre, il faudra passer sur mon corps. Que perdez-vous au change? Là-bas, vous l'avez dit, vous vivriez dans deux chambres, vous seriez votre servante et vous gagneriez votre pain. Ici, point de faste, mais point de privations. Une vie frugale et saine, au sein de la nature, dans le silence et la sécurité. Ici, vous aurez un défenseur qui sera votre serviteur. Venez! faites-moi cette grâce! J'en garderai toute ma vie une ardente gratitude, et ce que vous appelez votre dette envers moi, vous l'aurez payée au centuple.

Il avait tout dit, et je restais muette. L'affaire était importante, et méritait au moins quelques instants de réflexion. Paméla, elle, avait tout de suite pris feu pour ce projet.

—Mademoiselle, me dit-elle avec vivacité, ce que vous propose ce garçon est parfaitement raisonnable, et je pense que vous le comprenez; mais, quand bien même votre esprit ne saisirait pas la nécessité de lui complaire, j'espère que, par égard pour moi, vous ne refuseriez pas la seule chance de salut qui nous reste.

—Mon Dieu, Paméla, répondis-je, laissez-moi me ressaisir un peu. Le feu n'est pas au logis, et l'on a le temps de se retourner, ce me semble. J'admets qu'il vienne un temps où se déguiser soit utile. Mieux informé que nous, Simon doit en être cru sur parole. Mais l'urgence ne me paraît pas évidente.

—Hé! ne voyez-vous pas, repartit la vieille fille, que si nous fuyons à la dernière heure on nous poursuivra, tandis que nous ne serons pas inquiétées si l'on nous croit disparues depuis longtemps?

—Ma bonne amie la peur vous rend féconde en arguments autant qu'un rhéteur de Sorbonne. Pour moi j'aime peu les mesures préventives. Soyons prudentes, puisqu'il ne reste aux femmes que ce triste parti, mais n'exagérons rien, ou notre prudence mériterait un autre nom.

—Nierez-vous aussi, ajouta Paméla avec un peu d'aigreur, qu'il ne soit prati-

que de vivre à la ferme et de renoncer à toute représentation coûteuse?

—Oh! pour le coup, ma chère, je ne vous contredirai point. Le côté économique est indiscutable. Reste à savoir si le péril est véritablement immédiat.

Simon prit la parole:

—Je vous ure sur l'à mede ma mère, l'heure est proche où le déguisement sera la seule ressource des plus nobles et des plus braves.

—Allons, dis-je, il faut te croire. Mais cette idée est si nouvelle...

—Naturellement, riposta la gouvernante, personne encore ne vous avait éclairée, de peur d'avoir un pareil service à vous rendre. On n'en trouve pas tous les jours, des vassaux prêts à se risquer pour leurs maîtres.

—Se risquer? répétais-je. Mais oui! Partout, dans les temps de trouble, les donneurs d'asile ont été recherchés et punis. Déjà, ceux qui cachent nos prêtres sont mal vus. Bientôt ceux qui cacheront les nobles encourront peut-être des peines graves... Ah! tu m'as éclairée à temps, et de plus longues discussions sont inutiles: je refuse.

—Ah! par exemple! fit Simon, en voilà bien d'une autre. Mais, ma chère demoiselle, vous n'êtes pas poursuivie, que je sache, et le pire qui puisse arriver, si la tyrannie démagogique s'organise, c'est qu'on inquiète les gens qui recueilleront les proscrits. Dans tous les cas, moi, je serais hors de cause. On sait mes opinions. Moi, cacher des nobles! Les gens riraient bien si l'on venait raconter ça au club.

Je devins glaciale.

—C'est vrai, tu es des leurs, murmurai-je en frissonnant de dégoût.

—Oui, répondit-il avec un regard lumineux et fier qui me frappa. Je suis le soutien du misérable et le défenseur du paria. Je rêve la liberté, j'espère l'égalité, mais, avant elles, je veux la fraternité. J'ai souffert de tous les abus, gémis de tous les passe-droits. J'ai vu se lever l'aurore des justes revanches, et j'ai salué d'un chant d'amour l'avènement d'une ère nouvelle. Puis, j'ai vu d'indignes soldats dé-

shonorer la cohorte sainte, je les ai vus tacher de sang leur étendard, et j'ai crié d'horreur dans l'angoisse de mon culte ébranlé. Tout ce que je croyais faisable, je l'ai tenté pour sauver la Révolution de ses faux frères. J'ai arraché à l'exil, à la misère, à l'opprobre, ceux mêmes qui n'avaient pas eu pitié du peuple. Ma main s'était tendue naguère pour relever les victimes. Elle se lève aujourd'hui pour faire grâce aux oppresseurs. Appuyez-vous sur elle, fille de noble, elle n'a jamais trempé dans les malheurs de votre race.

Il me tendait, large ouverte, cette main calleuse et robuste. J'y mis la mienne avec résolution. J'avais signé mon bail.

Lui par état, moi par nature, nous n'étions pas faits pour demeurer longtemps sur les hauteurs de l'abstraction pure. Nous redescendîmes tout de suite aux détails dont la vie est faite.

—Voyons, dis-je, tu ne prétends pas me faire accepter l'aumône. J'admets que nous ne te coûterons pas bien cher. Néanmoins, j'ai bon appétit, et Paméla m'est encore supérieure à ce point de vue. Je change de draps deux fois par semaine. Enfin j'ai des manies dont je ne promets pas de me débarrasser tout de suite. Tu seras donc entraîné à plus de frais que tu ne le supposes. Je te récompenserai plus tard, et largement si je le puis, sans pour cela me croire acquittée. En attendant, pour me mettre à l'aise, prends cette bague et vends-la. Quand tu auras épuisé à mon profit l'argent qu'elle t'aura rapporté, tu viendras m'en demander une autre. J'ai deux colliers encore, et des bracelets. Tant qu'ils suffiront à mes dépenses, je resterai chez toi. Quand je n'aurai plus rien, j'irai toujours sous un faux nom, demander à la nation le morceau de pain qu'elle promet aux pauvres.

—On vous obéira, mademoiselle, et de longs mois s'écouleront avant que la bague ait fini de payer ma soupe au lard et mes lessives.

—Tope, alors.

Et je lui tapai dans la main, comme si je jouais un rôle de paysanne.

—Et nos habits? m'écriai-je avec la

curiosité d'une enfant, fais-les-moi voir.

—J'ai les hardes neuves que venait d'acheter ma pauvre mère. Il y en a largement pour vous deux.

—Comment vas-tu nous appeler? Pour qui nous feras-tu passer?

—Dame, si j'osais... ce serait le plus sûr; je renverrais mes deux servantes, et, pour les curieux...

—Ce seraient nous, tes servantes! m'écriai-je très amusée. Pauvre chanoinesse! vous serez la Griotte, et moi Clairette! Nous nous tutoierons à la nouvelle mode. Vienne un argus, nous tordrons le linge et nous écalerons les noix, puis, l'argus parti, Simon mettra sa veste sur le sable pour que nos pieds délicats ne se blessent point aux cailloux.

—Point de servante? dit Paméla, le petit Claude suffira donc?

—Lui et sa soeur Cadiche, une brave fille dont je suis sûr.

—Et mon pauvre Malpuy, qui le défendra des voleurs? qui le préservera des souris et des limaces?

—J'y ai songé. Voici ce que je propose: fermez les portes et m'en remettez les clefs. Je ferai savoir à Blois qu'étant le principal fermier du domaine, j'ai pris à mon compte la garde et l'entretien de ce logis abandonné.

—Et quand on fera l'inventaire du bien national?

—Prévenu de la veille, je m'y rendrai pour ouvrir les portes aux experts, et me porter acquéreur.

—Alors je puis compter sur toi pour la tombe de mon pauvre oncle?

—Soyez tranquille à cet égard. Tant que j'aurai deux bras à votre service, elle ne manquera pas de verdure.

A ce moment petit Claude parut à la porte.

—C'est le gars qui vient aux ordres. Permettez-vous que je lui dise deux mots?

—Nous te quittons, dis-je en me levant. Je vais tout disposer, et ce soir, à la nuit tombante, tu nous verras arriver.

* * *

Tout le long du chemin, Paméla ne cessa

de me féliciter sur ma détermination, probablement pour m'y raffermir au cas où j'aurais voulu m'en dégager. Mais il n'en était rien, car j'étais certaine d'avoir pris le seul parti raisonnable. Le sentiment des distances était tel, à cette époque, que je ne songeai même pas à l'objection capitale: l'inconvenance, pour une aussi jeune fille, de vivre sous le toit d'un aussi jeune homme.

Une surprise m'attendait au château. Ma femme de chambre et mon cuisinier, son mari, s'en étaient allés, laissant à Dulac, mon maître d'hôtel, le soin de me faire leurs adieux. Cet incident qui, la veille encore, m'eût vivement contrariée, servait à merveille mes nouveaux arguments, et m'en prouvait l'urgence une fois de plus. Je vis à la mine de Dulac, tout soucieux devant le lourd service échu à sa paresse, que le seul respect humain le retenait à mon service. Je lui déclarai que j'allais m'établir à Blois, et que je lui rendais sa liberté. Je réglai ses gages et lui souhaitai bonne chance. Puis je réunis les menus objets dont j'avais besoin. Je pris soin d'alléger mon bagage pour ne pas encombrer les armoires de la ferme, et j'exigeai de Paméla une égale discrétion. Elle dut se contenter de bourrer ses poches et le petit sac dont elle s'était pourvue. Je tenais à partir sans embarras, comme pour une promenade. Je fermai tous les meubles, je mis les clefs dans mon aumônière, et je quittai sans regret cette demeure où j'avais vécu d'une vie paisible, mais froide, ce parc dont les feuillages ne pouvaient murmurer à mon oreille aucun souvenir de tendresse.

Il faisait une de ces belles gelées qui fouettent le sang et ravivent l'esprit. Sur le seuil, une rose de Noël qui venait de s'ouvrir me parut d'un heureux présage. Plus je marchais, plus mon existence de châtelaine s'enfonçait dans le passé. Je n'étais plus Aurore, j'étais Clairette, et le présent me possédait toute. Ma vie à la ferme m'apparaissait sous des couleurs riantes. L'attrait de la nouveauté est si fort pour la jeunesse! Il poétisait ma misère, il embellissait mon exil. Bien plus que d'effroi du danger, il avait motivé ma

décision.

Simon m'attendait, et me souhaita fort joliment la bienvenue. Il avait quitté ses habits de travail et chaussé des galoches neuves. Il m'introduisit dans une vaste chambre bien claire et fort propre, avec son plafond à solives et sa cheminée colossale. Dans un rapide coup d'oeil je constatai joyeusement l'absence totale d'araignées. La perspective d'une cohabitation avec ces hideuses bestioles avait été mon seul souci, depuis ma résolution prise.

La chambre de Paméla donnait sur la miennne. La vieille fille y était déjà, trotinant comme un souriceau. Pendant qu'elle s'installait, je fis connaissance avec petit Claude, un gars de treize ans, qui m'avoua n'avoir pas fait sa première communion, et auquel je promis des leçons de catéchisme. Puis on me présenta Cadiche, solide gaillarde dont le bon vouloir égalait la maladresse, et à qui j'inspirai tout de suite une vénération terrifiée.

Après une journée si bien remplie, j'avais grand faim. Je fis honneur à la soupe aux choux ainsi qu'au pain chaud et aux châtaignes rôties. Debout près de moi, Simon me servait comme le meilleur des officiers de bouche. Cadiche allait, dix fois par minute, laver les assiettes à la fontaine. Petit Claude avait disparu. Vers la fin du repas, je vis sur la table une bouteille de vin vieux que Simon avait décachetée derrière mon dos.

—Pendard! fis-je en levant un doigt grondeur, tu vas me ruiner si tu nous traites sur ce pied-là! Ne me fais pas trop vite entamer ma seconde bague!

—Une fois n'est pas coutume, et c'est fête aujourd'hui, me répondit-il en me versant à boire.

Je ne pus faire moins que de vider mon verre à sa santé. Il me fit raison avec ce sourire un peu triste qu'il avait parfois depuis son deuil; après quoi, comme il était tard, je me levai de table pour le laisser souper à son tour.

En me couchant, je ne reconnus pas les gros draps fleurant l'iris, que j'avais vus à mon lit deux heures auparavant. Comme je demandais à ma gouvernante le motif de cette substitution:

Madame Florent

—Croyez-vous, me répondit-elle, que j'aurais condamné votre peau fine au rude toucher de leur toile de chanvre? Je me suis souvenue que la dernière lessive était encore dans le pavillon chinois, et j'ai envoyé Claude y chercher vos draps.

A ces paroles, je me fâchai très fort :

—C'est cela! toutes mes aises! comme en pays conquis! Ceci ne vaut rien, Paméla. Je vous pardonne, car c'est la première fois que vous manquez d'usage, et je pense que ce sera la dernière. Je ne suis ici qu'une invitée, ne l'oubliez pas! La bonne éducation dont je me piquerais chez un prince du sang qui me recevrait sans s'imposer aucune gêne, j'en dois user plus encore envers un hôte qui n'a d'autre guide que son bon cœur et d'autre encouragement que ma bonhomie. Si quelque chose vous manque, j'y pourvoirai. Quant à moi, veuillez désormais me laisser prendre le soin de mon propre bien-être.

La chanoinesse pleurnicha; me trouvant très dure, mais elle se le tint pour dit, et n'oublia plus les règles du savoir-vivre.

Je dormis profondément, et ne me réveillai qu'au jour. Sous ma fenêtre, Simon attelait la carriole pour s'en aller à Blois où il devait rester jusqu'au soir. Je lui fis un signe amical, et le regardai partir au grand trot sur la route saupoudrée de givre. Puis j'assistai au repas des poules. Cadiche était leur servante en même temps que la mienne, et c'est après leur avoir donné leur grain qu'elle me servit mon bol de crème. Je me rendis ensuite à la laiterie où petit Claude faisait les fromages. J'allai dire mes prières à une croix demi-brisée qui marquait l'angle du chemin, mais je ne m'éloignai pas davantage, préférant éviter toute rencontre jusqu'à ce que je fusse devenue Clairette. Il ne s'en fallait plus de beaucoup. J'avais laissé ma gouvernante en train d'ajuster à ma taille les hardes de Dorothée. Quand je revins, la chose était faite. Je voulus sur l'heure endosser mon nouveau costume, et la chanoinesse en fit autant. Sous la coiffe et la gorgerette, elle me parut d'une drôlerie achevée. Moi, j'avais un cotillon à rayures, une casaque à ramages, et une de ces petites cornettes qu'on fa-

çonne à sa guise. Autant que j'en pus juger dans le mauvais miroir de la ferme, ce costume était loin de m'enlaidir.

Dans l'après-midi, je m'installai devant l'âtre avec mes écheveaux de soie. Je voulais me préparer un gagne-pain pour les temps difficiles, et rendre à Simon ses avances, le jour où je le verrais gêné. L'idée m'était venue de m'employer à la ferme, et d'aider aux travaux manuels; mais je réfléchis bien vite que cet excès de zèle serait ridicule, et blesserait mon fermier dans sa dignité d'hôte. Je me bornai donc à broder mes étoffes, persuadée qu'un travail de grande dame serait toujours hautement rémunéré. Quand je n'y vis plus goutte, je bavardai quelque temps avec Paméla. Je me promenai, chandelle en main, dans toutes les chambres de la ferme, et j'y trouvai cent objets qui m'étonnèrent. Enfin je donnai à petit Claude une leçon de catéchisme.

Simon revint de la ville, silencieux et préoccupé. Cadiche me dit qu'il en était généralement ainsi, les jours de réunion publique. Il continua de nous servir à table. Après souper, comme il avait pris son repas à Blois, je l'autorisai à nous tenir compagnie pour la veillée; mais il se déroba, prétextant des comptes à écrire, et je lui sus bon gré de sa discrétion. Comme il avait rapporté la gazette, nous le lui demandâmes, et Paméla m'en fit la lecture après qu'il nous eut souhaité le bonsoir. La loi sur les émigrés y était transcrite tout au long. Ceux qui rentreraient après le premier janvier devaient être punis de mort. Ceux qui rentreraient avant bénéficieraient d'une amnistie.

—Heureusement, dit Paméla en s'interrompant, que vous êtes une disparue, et non pas une émigrée.

—Je ne suis pas même une disparue, je ne suis rien, puisqu'on n'a mentionné que mon oncle comme propriétaire du bien familial. Mais, quand même j'aurais été sur la liste des émigrés, mon affaire n'en eût pas été pire. J'aurais, comme ils disent, bénéficié de l'amnistie, en me présentant avant le premier janvier.

—Ce n'est pas sûr. Il ne manque pas de gens qu'on retient chez eux par la force,

pour empêcher qu'ils ne protestent avant la date où ils seront mis hors la loi. Tout ça, c'est la bouteille à l'encre. On perd ceux qu'on veut perdre, et l'on falsifie les procès-verbaux quand on cherche noise aux innocents.

—Oh! si jamais on me découvre, je suis bien sûre de mon affaire! On me fera payer le crime d'avoir fait la nique aux limiers.

—N'en croyez rien. Il vous sera facile, au contraire, de prouver que vous n'avez jamais quitté Malpuy.

—Paméla, non seulement vous devenez un profond légiste, mais encore vous voyez l'avenir en rose, ce dont vous n'étiez pas coutumière. Gageons que l'excellente soupe au potiron dont vous vous gorgeâtes ce soir a sa part dans votre sérénité. J'aime fort cette nouvelle manière, et je vous écouterai volontiers davantage; mais, ne vous en déplaise, je sens que le sommeil me gagne. Je me suis fort occupée aujourd'hui. Cependant la journée m'a paru longue. Je ne sais trop à quoi cela tient.

—Ma foi, mademoiselle, à moins que cela ne tienne à l'absence du grand Simon...

Cette plaisanterie me donna un tel accès de gaieté que les hôtes du poulailler s'en émurent, et que des gloussements éperdus accompagnèrent mes éclats de rire.

C'était vrai pourtant, ce qu'avait dit ma gouvernante, et je m'en aperçus avant peu. En l'absence de Simon, je n'avais d'autre commerce que celui de Paméla, car je ne saurais compter celui d'une pastoure mal dégrossie et d'un adolescent peu loquace. Or, la vieille fille, avec ses idées étroites, sa parole terne et ses puérils racontars, offrait un bien minime contingent d'intérêt. Mais que mon hôte fût au logis, et tout changeait de face. Pour me distraire, je n'avais qu'à le mander et à discourir avec lui sur n'importe quel sujet. Primitif et lettré, ce garçon offrait un curieux mélange de simpleesse pensive et d'emphase ingénue; aussi sa façon de parler le montrait-elle tour à tour sous différents aspects. Tantôt c'était la bonhomie finaude et enjouée du villageois moderne, tantôt la magistrale sérénité du pâtre antique. Parfois, sous l'éperon d'une

répartie, il prenait son élan, forçant sur l'objection possible; ou bien il montait le ton et s'élevait d'un vol imprévu dans les régions supérieures. Les orateurs du jour avaient accoutumé leurs sectaires à une sorte de pathos grandiose et convaincu dont Simon faisait alors usage. Mais ces moments étaient rares et duraient peu. Très vite il redevenait l'homme des champs, auquel il arrivait fort bien de chercher ses mots, de bredouiller quelques syllabes, et finalement de s'en tirer par une de ses sentences que le paysan a toujours en réserve, selles à tous chevaux qui concluent sans rien prouver. Mais de quelque façon qu'il parlât, il "pensait," souvent avec force, toujours avec justesse. Il était lui-même, il était sincère, il était intéressant comme tout ce qui a une vie propre. Et puis il avait pour ma personne un culte passionné. Jamais il ne s'en vanta, mais toute sa conduite me le prouvait assez, et je m'en sentais contente. J'étais un peu comme ces jolies petites couleurs qui glissent, brillantes et froides, sous la sombre voûte des chênes, et qui, surprises par un rayon de soleil, s'y pâment, ivres d'une volupté nouvelle. Entourée de gens qui m'aimaient peu, j'avais vécu le cœur sec, sans souffrance et sans joie, mais du jour où ce cœur fut pénétré par la chaleur d'un dévouement sans bornes, j'en conçus un délicieux orgueil, et la vie m'en parut plus belle. Assurément ce n'était alors qu'une sensation confuse, inexpliquée. Mais depuis, en y songeant mieux, je pense avoir trouvé la véritable raison du parfait contentement que je goûtai, tout le temps de mon séjour à la ferme.

La Noël vint, et, faute de prêtre aux environs, je dus me passer d'ouïr la messe. Le soir, j'insistai pour que Simon s'assit avec nous autour du boudin traditionnel. Il s'y refusa obstinément.

—Que voulez-vous! me dit-il, j'ai mes habitudes qui ne sont pas les vôtres. Je me tiens mal, je coupe mon pain, je pile mes légumes. J'aurais beau faire attention, il m'arriverait d'être fautif et je me serais gêné sans profit. Laissez-moi vivre à ma guise, quoique ce soit bien gentil à vous de m'avoir dit ça.

Le premier de l'an, il m'apporta une espèce de carcasse en bois garnie de feuillage. Cela représentait mes armoiries. Les besants s'enlevaient en relief sur un fond de mousse. Des grains de houx formaient le tortil. Sur une banderolle de bois d'acacia, la devise "Mal ne puy" était laborieusement sculptée.

—Ce sont de ces ouvrages comme en font tous les paysans, voyez-vous, mademoiselle. Ça n'est pas bien beau, mais ça donne encore assez de travail; et c'est pour vous souhaiter une bonne année.

—Cela me fait grand plaisir, lui dis-je, car c'est la seule étrenne que j'aurai. Mais il me semble que tu as renié tous tes principes en fabricant des armoiries. Est-ce que, par hasard, tu ne serais plus démocrate?

Il prit l'air d'un écolier qu'on veut mettre en faute.

—Ne me faites pas causer, mademoiselle. Je n'aime pas à mentir, et, si je parle franc, je sens que je vous blesse.

—Pourquoi me blesserais-tu? N'étant point maître de ce qu'on pense, on ne saurait en être blâmable. Moi-même, en un temps, vos théories m'avaient séduite. Mais votre façon de les mettre en pratique m'a dégrisée. Il y a de quoi, conviens-en!

—Hélas! j'en conviens de reste, et c'est bien là ce qui m'afflige.

—Si tu n'as pas d'illusion sur les hommes de ton parti, je ne m'étonne plus que tu rentres du club avec de si tristes mines.

—En effet. Ils sont rares, les jours où je peux enlever aux royalistes un nouveau motif d'horreur pour la bonne cause.

—Alors, quand tu répare les fautes de tes coreligionnaires, ce n'est pas uniquement par esprit de justice? C'est aussi pour innocenter la Révolution?

—Un fils a-t-il d'autres soucis que de faire estimer sa mère?

—J'entends, fis-je avec malice, et je sais enfin pourquoi mon sort t'intéresse. La condamnation d'une personne telle que moi mettrait une tache d'infamie au front de ton idole, et tu me sauves pour que la démocratie ne soit pas coupable d'un nouveau crime. C'est bien cela, n'est-ce pas?

—Non, répondit-il d'une voix brève.

—Quoi donc, alors?

—Ne me le demandez pas. Je saurais mal vous l'expliquer, et vous ne pourriez pas le comprendre.

—Te voilà tout soucieux, mon pauvre Simon. J'ai peut-être dit une parole de trop. Foin de la politique, et vivent les braves gens, d'où qu'ils viennent!

* * *

Malpuy fut mis en vente dans le courant du mois, et Simon l'obtint au prix qu'il avait prévu. Parmi les curieux qu'attira la cérémonie des enchères, aucun ne remarqua mon absence. Grâce aux événements, le personnel des alentours s'était presque entièrement renouvelé. Quelques voisins seulement avaient connu mon oncle. Moi, qui vivais fort à l'écart, peu de gens m'avaient aperçue, et tout au plus se rappelait-on l'existence d'une Aurore de Malpuy, seule et légitime propriétaire de ce beau domaine.

A dater du jour où mes terres furent sous sa direction, Simon nous tint moins souvent compagnie. Selon les nécessités de la culture il passait la journée dans l'un ou l'autre de ses domaines. Souvent il y couchait, pour perdre moins de temps en allées et venues. La ferme des Thuillères, située à deux lieues de la nôtre, était devenue son domicile légal. Il s'y faisait adresser journaux et lettres. Il y recevait les visites, il y embauchait les journaliers. De la sorte il diminuait pour nous les chances de rencontre dangereuse. Sitôt ses affaires réglées, il nous revenait. Il s'informait de nos journées et nous contait les siennes. Il me disait ses prouesses rurales, et me consultait, comme un humble intendant, sur la gérance de mes terres. D'autres fois il allait à la ville, et en revenait chargé de nouvelles. En mars, il nous apprit qu'on allait se battre aux frontières. Cela me troubla peu. La fenaison et les semailles commençaient à me sembler chose autrement sérieuse que les plus étonnants faits d'armes. Le printemps

naissait, et jamais il ne m'avait paru si charmant. Ce n'était plus de ma fenêtre à balustres, ni de mon allée au sable fin que je constatais de renouveau. C'était au sein même de la campagne. Je l'aspirais par tous les pores. J'en étais imprégnée à chaque mouvement, à chaque regard. Des parfums violents, des brises tièdes me poursuivaient jusque dans ma chambre. C'était exquis, et jamais la joie de vivre, d'être jeune et d'être belle, n'a gonflé plus doucement mon cœur qu'en ce printemps de 1792.

Vous voilà surpris, mon enfant, et pour un peu vous vous indigneriez. Vous avez lu l'histoire, qui dans ses peintures procède par grands coups de brosse, et donne à chaque époque une couleur uniforme. La période révolutionnaire vous est apparue sous une teinte noire, et vous ne comprenez pas qu'on put vivre alors à peu près comme aujourd'hui. Mais songez qu'au moment où des agissements atroces allaient décimer ses rangs, la noblesse, lassée de prédilections sinistres, commençait à oublier le péril. Songez aussi qu'à dix-neuf ans l'espérance est chevillée dans l'âme; que si j'avais, au château, senti cruellement ma solitude et mes dangers, à la ferme, je me croyais sauvée et me savais défendue. Et puis, je mettais à être brave de la coquetterie, presque du panache. J'étais d'une race où l'on prise la vaillance au point de ne pas haïr la forfanterie. A force de rire au péril, la noblesse s'était mise à le dédaigner, puis elle le nia, aussi longtemps que ce fut possible. Quand il fallut se rendre à l'évidence, on jugea décent de se montrer supérieur à sa fortune. On n'était certes point las de vivre, mais enfin mourir était faisable. Pour tout galant homme, la vie était une savoureuse maîtresse, mais le jour où elle vous trahissait, plutôt que de mendier ses faveurs on savait se consoler de les perdre. Beaucoup de femmes—et j'en étais—pensaient de même à cet égard.

L'été vint, et ma vie ne s'en modifia guère, si ce n'est que je me promenai plus longtemps et plus loin à mesure que la campagne me devint mieux connue. Il m'arrivait parfois de rencontrer en chemin

des gens de mauvaise mine, mais, grâce à mon costume, je n'en fus pas inquiétée. Quand aux tâcherons qui m'apercevaient dans les champs, mon visage les amorçait fort, et plus d'un me demanda mon nom d'un air tendre.

—Clairette, la servante à not'maire, répondais-je d'un air ingénu.

Comme mon fermier devenu châtelain en imposait à tout le monde, on ne poussait pas plus loin la causerie, et je courrais rejoindre Paméla, prudemment postée à distance.

Pareille bonne chance ne pouvait durer éternellement. Une heure vint où j'en fis l'épreuve.

C'était peu de temps après la journée du 10 août. Les terribles événements survenus à cette date ne nous avaient été transmis que par un journal jacobin, habile à rejeter dans l'ombre les forfaits des sectaires. Simon, attentif à notre repos, nous avait dissimulé l'importance des faits accomplis. Bref, nous ne nous doutions pas que la situation se fût aggravée, et qu'un excès de prudence fût devenu nécessaire. Séduites par la splendeur des champs ensoleillés, nous nous étions avancées un peu plus que de coutume sur les limites de la Coudraie, et nous longions le fossé de clôture, quand j'aperçus, appuyé sur la barrière, un homme qui nous regardait. Sa ceinture bleue, son bonnet rouge, son air soldatesque et débraillé, m'indiquèrent vite à quelle sorte de gens il appartenait. Je ne fis semblant de rien, et je rebroussais chemin sans me presser, quand il me hêla d'une voix rude:

—Citoyenne! hé! citoyenne!

Je me retournai. Paméla fit un pas en arrière. Je la retins avec force et lui dis tout bas:

—De l'audace! la fuite nous perdrait.

Moitié respect humain, moitié confiance en ma parole, elle resta.

—Qu'y a-t-il pour ton service, citoyen? répondis-je en le regardant bien en face, méthode qui réussit avec les fauves, et qui ne pouvait nuire avec un démagogue.

—Oh! pas grand'chose, fit l'homme d'un ton goguenard; je voudrais seulement savoir si tu es bien Clairette, la servante de

la Coudraie.

—Tu l'as dit, citoyen, je suis Clairette, et voici ma compagne, la Griotte.

—La Griotte, répéta ma gouvernante d'une voix étranglée.

Je me mis à rire, quoique jamais je n'en aie eu moins d'envie.

—Tu es enrouée, ma pauvre Griotte. T'as trop resté au lavoir avec moi ce matin.

—Allons donc! ricana l'homme, tu nous la bailles belle avec ton lavoir! Tu ne t'éreintes pas à l'ouvrage, ma poulette. Tu as les mains d'une ci-devant, et tu sens bon comme une prairie.

Je jetai sur mes mains un regard rapide, et, pour d'unique fois de ma vie, je fus marrie de leur blancheur. Par bonheur, celles de Paméla étaient couleur de tomate mûre. Je les exhibai triomphalement à notre inquisiteur.

—Pardi! fit-il, tu n'as pas besoin de preuves! On voit de reste qu'elle trime dur, cette vieille-là! mais toi, tu ne fais rien de rien, la belle, et tu m'as tout l'air d'une princesse déguisée.

Brusquement je m'avisai d'un expédient très risqué dont je ne percevais certes pas toute la hardiesse.

—Dame, fis-je d'un ton coquet, les veilles travaillent, c'est dans l'ordre. Mais tu comprends qu'à mon âge on se laisse gâter par un bon maître.

Le quidam éclata d'un gros rire.

—Ah! ah! voyez-vous ça! Ce diable de Simon! ça joue au Caton, et ça fait le Sardanapale!

Puis, tout à coup, prenant un ton solennel:

—Je ferai justice de ce scandale, car la nation veut être servie par des mains pures, et la compagne du bon citoyen lui doit être unie par les lois du mariage. Moi, Scipion le Censeur, je vérifierai ton dire, et, si la vertu ne règne pas dans vos cœurs, je vous bannirai du livre de mémoire.

Ayant achevé ces paroles saugrenues, il prit à sa ceinture une gourde qu'il vida, sans doute en manière de libation à la vertu. Puis sa tête tomba sur sa poitrine, et un lourd sommeil s'empara de lui. Alors seulement je compris qu'il était ivre, et je

partis en entraînant Paméla qui se soutenait à peine.

Pendant le repas, je racontai mon aventure à Simon, en omettant toutefois mon expédient gaillard, et la mercuriale qui s'en était suivie. Je vis à son air qu'il me désapprouvait de m'être promenade si loin, mais, bridé par le respect, il ne m'exprima aucun blâme. Au contraire, il me rassura sur les suites probables de mon équipée.

—Ce Scipion ne saurait vous relancer à ma ferme. Il n'a nul motif de s'occuper de moi qui n'ai jamais eu de commerce avec lui. C'est un criard et un fainéant, esclave de qui le paie. Adonné à tous les vices, il proclame pour ceux du voisin une si farouche intolérance, qu'il s'est presque fait un renom de vertu. Somme toute, ses agissements ténébreux n'ont jamais eu qu'une sanction louche. S'il vient à la ferme, nous le ferons boire, et tout sera dit.

Le thème était épuisé. J'abordai d'autres sujets, mais je dus bientôt m'arrêter, faute de réplique. Simon m'écoutait à peine et tenait ses regards obstinément rivés sur la fenêtre. J'en conçus une vague inquiétude. Il fallait, pour que mon hôte fût incivil, qu'une préoccupation bien vive le possédât tout entier. Je voulus avoir la clef du mystère.

—Qu'as-tu donc à t'agiter ainsi? lui demandai-je; est-ce que, par hasard?...

—Attendez! fit-il en se penchant à la croisée, je crois que je le vois... Oui! c'est bien cela. Maintenant je suis fixé.

Il se rassit, très ému. Je me penchai à mon tour. Sur la route de Blois, un feu rouge brillait en haut d'un mât. Au bout d'un instant il s'éteignit.

—La loi est votée, dit Simon. Un signal convenu devait m'en avertir aussitôt. Les choses ont eu lieu comme je l'avais prédit. Puisse la patrie en sortir à sa gloire!

—Qu'est-ce donc que cette loi nouvelle? lui dis-je. Parle sans ménagements. Je ne m'épeure guère devant le fait brutal, mais les réticences m'énervent, et mon imagination court la poste quand on veut lui serrer la bride.

—Je le sais, vous êtes de celles à qui l'on peut tout dire. Ecoutez donc.

Il s'agissait de la fameuse loi des suspects. Simon me l'expliqua bien en détail, puis il ajouta :

—Les patriotes espèrent, en intimidant les royalistes, sauver nos libertés, compromises par les soulèvements vendéens. C'est tuer leur cause par excès de zèle. La digue est ouverte au torrent populaire, et le flot submergera ceux qui voudront l'arrêter. Bénis soient les scrupules qui m'ont empêché de prendre aux événements une part active! Il m'eût fallu désertier mon parti pour voter selon ma conscience.

Il se promena de long en large quelques instants, comme c'était sa coutume aux heures perplexes. Puis, revenant près de moi :

—Ici, vous n'avez rien à craindre. Le père qui puisse nous arriver, c'est une visite domiciliaire. N'en ayons cure. Ce n'est pas dans la maison d'un patriote qu'on trouvera des indices accusateurs.

—Qu'appelles-tu des indices?

—Des papiers, des portraits, que sais-je? Par exemple des armoiries comme celles que je vous fabriquai pour vos étrennes, et qui tombèrent en poudre l'autre jour quand l'ouragan les jeta par terre.

A ces mots, mon attention s'éveilla.

—Mais, dis-je, tu n'es pas seulement possesseur de la Coudraie. Le château t'appartient légalement, et Dieu sait s'il y en avait, dans mon pauvre Malpuy, des écussons et des parchemins. As-tu songé seulement à les détruire?

—Pour qui me prenez-vous? Malpuy n'est pas à moi. D'ailleurs je croyais que vous teniez à ces emblèmes.

—Je tiens à n'amener aucun soupçon sur ta personne, et voilà tout. Va quérir ton gourdin, et mène-moi sur l'heure au château. Je t'indiquerai tous les endroits où la malveillance pourrait se prendre, et nous en finirons, séance tenante. Viens. A nous deux l'opération ira vite.

—Puisque vous le prenez ainsi, je le veux bien. Il y aura ainsi une charge de moins contre vous si jamais on apprend qui vous êtes.

Je jugeai inutile de conduire ma gouvernante à cette holocauste qui lui eût broyé le cœur, et je partis escortée de

Simon qui portait, non le bois du sacrifice, mais les outils nécessaires aux opérations projetées.

Ce ne fut pas sans émotion que je retrouvai ma vieille demeure, non point détériorée comme je le craignais, mais bien entretenue et plus séduisants que jamais. En même temps qu'on avait proscrit tout signe affligeant de vétusté, on y avait aussi, pour le plus grand charme des yeux, laissé des coudées franches aux caprices de la nature. Des arbres poussaient en tous sens, hors de la ligne rigide où notre jardinier les avait tenus captifs. Rassuré par l'absence de promeneurs, un peuple d'oiseaux s'y ébattait. Les ronces, prenant des libertés avec les statues, faisaient courir de vertes guirlandes sur les poitrines de marbre. L'eau des fossés était tarie, et l'herbe y avait crû, beau tapis de velours, promenoir attitré des poules en liesse. Au détour d'un chemin, la tombe du chevalier apparaissait toute blanche, et parsemée de fleurs nouvelles. Je m'y agenouillai pour une oraison dont Simon attendit la fin, debout, tête découverte.

—Mon ami, lui dis-je, en me relevant, une très sage religieuse m'avait dit qu'il ne faut jamais rentrer chez soi à l'improviste. Tu me prouves le contraire. De tels procédés me vont à l'âme, et redoublent mon estime pour toi.

Il regardait le sol, et paraissait très occupé à le creuser du bout de son gourdin. Quand il eut bien élargi son trou :

—Allons au château, dit-il en relevant la tête.

Et je me remis en marche, souriant des façons étranges qu'il affectait parfois à mon égard.

—Nous avons de la chance, me dit-il, quand nous eûmes franchi le seuil; le gardien est absent; personne ne se doutera de notre visite.

—Excepté ce Cerbère, dis-je en indiquant un molosse qui tirait sur sa chaîne pour lécher des genoux de Simon.

—Oh! celui-ci, c'est un gardien fidèle et muet. Du reste, on peut en dire autant de l'homme auquel j'ai confié Malpuy. Le pauvre vieux ne vous aurait pas dénoncée. C'est le père de Cadiche et de Claude.

Tous, ils savent qui vous êtes, mais tous, ils se feraient tuer plutôt que de nuire à celle qui repose sous mon toit.

Dans les appartements, un nuage de poussière disait seul l'abandon des hôtes. Chaque chose était encore à sa place accoutumée. Ma chambre était la mieux entretenue de toutes. On en ouvrait quelquefois les fenêtres, et l'affreuse odeur de renfermé cédait la place au parfum des roses grimpantes. L'une d'elles s'avancait, coquette, au niveau de mon bras. Je me rappelai la rose de Noël qui m'avait souri lors du départ, et je mis à ma ceinture la fleur qui m'accueillait au retour.

Nous nous mîmes ensuite à l'oeuvre. Vue de près, la besogne était plus considérable que je ne l'aurais cru. Il fallait d'abord râcler merlettés et besants au-dessus de toutes les portes. Simon prit une échelle et commença le travail pendant que je triais des liasses de papiers de tout genre : lettres de noblesse, brevets du roi, chartes féodales, tout cela s'en allait dans un grand feu de sarments, allumé pour la circonstance.

—Sais-tu, dis-je en souriant, que nous accomplissons là un acte étrange ? "La noblesse détruisant ses insignes avec l'aide du populaire." On en ferait un tableau emblématique.

Simon, ne comprenant pas très bien ce que je voulais dire, me fit une réponse à côté.

—Un tableau ? répéta-t-il, bien sûr qu'il y en a aussi des tableaux à sacrifier. Ce portrait de la Reine, ce couronnement de Louis XVI... enfin ! Tout ça peut s'enlever ; mais il y aura toujours ces maudites dalles de la chapelle pour dire aux Jacobins que vos aïeux sont morts au service de leur Roy. Quelle idée on a eu d'aller graver ça si profondément !

—C'est notre orgueil ! repartis-je avec vivacité, le passé de notre race nous rassure, et, mieux encore, il nous oblige.

Simon resta muet. Je continuai le massacre de mes parchemins.

—Tiens, lui dis-je au bout d'un instant, voici une lettre de mon aïeul maternel, écrite au soir de Fontenoy, sous le feu des balles qui sifflaient encore. Il mande à sa

femme... Mais à quoi bon te conter ce trait, à toi qui hais la noblesse !

—Je ne hais rien. Gâtés par la fortune, les aristocrates en ont abusé. C'est naturel, et la faute en est moins à eux qu'à leurs serviles créatures. La noblesse a des qualités grandes, et, pour le bien du pays, il ne faut pas qu'elle périsse. La leçon qu'on lui donne est terrible. Elle sera profitable. Sachez-le, je respecte profondément votre caste depuis que je l'ai vue dans le malheur. Elle y a montré des vertus que je ne lui soupçonnais pas.

—Crois-tu que nos beaux jours reviendront ?

—Oui, lorsque luiront les nôtres, car le temps est proche où chacun, pour être heureux, aura besoin du bonheur d'autrui.

—Tant d'horreurs ne découragent donc pas ton rêve ?

—Mon rêve est le vôtre, car c'est celui de toute âme pure et sincère. Me donnez-vous un démenti ?

—Tais-toi, Simon. Si j'avais les idées que tu me prêtes, pourrais-je les proclamer à l'heure où les miens sont sous le couteau ?

—Il est trop vrai, répondit-il d'une voix profonde, vous devez penser ainsi. Pour moi, dût la Révolution, s'enivrant de sa gloire, méconnaître mon zèle et me broyer dans sa course, j'exhalerais mon dernier souffle en prônant son oeuvre immortelle.

Puis il reprit son travail et ne parla plus.

Quand tout fut remis en ordre et que le château de mes ancêtres eut l'air de n'avoir jamais appartenu qu'à des croquants, nous entamâmes une autre affaire : le sauvetage des objets précieux, statuettes, biscuits, meubles, bronzes, qu'une surprise pouvait livrer au pillage. Au fond du parc, un souterrain connu de moi seule les reçut en dépôt. Il les rendit intacts après les mauvais jours. Je possède encore la plupart de ces objets, et souvent je m'entretiens avec eux comme avec de vieux témoins d'un temps disparu.

Pendant que nous installions dans la cache un très beau coffret vénitien, j'entendis quelque chose sonner contre les parois. C'était une chaîne de cou, que j'avais oublié de joindre à mes autres bijoux le

jour de ma fuite.

—Prends-la, dis-je à Simon. Voici deux mois que je ne t'ai rien donné. Comme tu ne veux pas me dire le montant de ma dette, je m'acquitte un peu au hasard. Se vendent-ils bien, au moins, mes bijoux?

—Tous sont placés à merveille, me répondit-il avec flegme, entre les mêmes mains et sous la même clef. Mais, je vous le répète, vous donnez plus que vous ne coûtez.

—Bon, bon. Je sais ce qu'il en faut croire. Dans peu, je vais être à ta charge, car il ne me reste plus qu'un collier. Que n'ai-je emporté de Paris toutes les jolies choses dont notre hôtel était plein! Tout cela, sans doute, est au pillage. Bah! n'y pensons plus et serrons bien ce qui nous reste.

Quand il eut refermé la lourde trappe, Simon me dit:

—C'est bien dans cette cachette qu'en 1589 on terra, tout vifs, deux huguenots insolubles.

—Mon pauvre Simon, lui dis-je avec un air de pitié dédaigneuse, ne donne donc pas créance à ces fables absurdes! Des choses de ce genre n'ont jamais eu lieu, c'est moi qui te le dis.

Il leva vers moi des yeux tendres et honteux, des yeux de chien battu; et, très simplement:

—Puisque vous me dites de n'y plus croire, je n'y croirai plus, mademoiselle.

* * *

Il faisait presque nuit quand nous revînmes. Paméla nous attendait au seuil, et, du plus loin qu'elle nous vit:

—Enfin! cria-t-elle, vous voilà! Eh bien, il s'est passé de belles choses en votre absence! On ne dira plus que je m'alarme à tort. L'événement a justifié mes craintes. Interrogez petit Claude, et vous serez édifiés sur l'avenir qui se prépare.

—Qu'est-ce donc? dit Simon à son domestique, serait-on venu faire une perquisition à la ferme?

—Oh! non, notre maître, répondit le

gars; seulement, comme je m'en revenais du moulin, j'ai vu des gens rassemblés devant la forge, et j'ai demandé pour quelle cause. On m'a répondu que les Daubreuil venaient d'être arrêtés et qu'on les transférait à Blois. J'ai raconté ça à Mme la gouvernante, et ça lui a vraisemblablement porté sur le moral.

Les Daubreuil étaient des forgerons du voisinage. Paméla les connaissait pour leur avoir fait mettre des barreaux à sa fenêtre, un jour de peur irraisonnée.

—Oui, des Daubreuil! répéta-t-elle, des ouvriers, des gens de rien! Si l'on s'attaque à ceux-là, je me demande lesquels seront épargnés. Si encore c'étaient des royalistes! Mais ils ne cachaient pas leurs sympathies révolutionnaires. Seulement, voilà: ils avaient recueilli leur curé pendant une semaine, et c'est un crime qu'ils vont peut être payer de leur vie.

Je tressaillis. Elle s'en aperçut, et s'enhardit à une attaque directe:

—Je me reprocherais, ma chère enfant, de ne pas vous le dire: au premier jour il en arrivera tout autant à Simon. Notre présence lui sera funeste. Songez-y, et dites vous-même ce que l'honneur vous commande.

Il n'était pas besoin qu'elle insîtât. Je m'arrêtai d'un geste, et, me tournant vers mon hôte:

—Simon, dis-je, connaît là-dessus ma pensée. Il sait que mon intention a toujours été de lui dire adieu si les circonstances devenaient telles...

Je n'achevai pas. Le visage de mon hôte exprimait une douleur si grande que j'en restai saisie. Il fit un violent effort pour parler. A deux reprises la voix lui manqua.

—Vous me faites un mal affreux, dit-il enfin. Je n'ai pas mérité cette injure. Si vous aviez pris refuge chez l'un des vôtres, l'idée me vous serait pas même venue de lui faire une proposition semblable.

Je compris ce qu'il me disait et ce qu'il ne me disait pas. Je vis qu'il fallait traiter cet homme autrement que ses pareils, et, prenant aussitôt mon parti:

—Garde-nous, Simon! lui dis-je. Tu n'es pas de ceux que le péril décourage. Sauve-

nous, sauve-toi s'il se peut, mais, s'il faut mourir, meurs pour nous. Je te pleurerai comme on doit pleurer les héros.

Il me jeta un regard ébloui, pénétré d'une telle gratitude que je fus certaine d'avoir parlé comme il fallait.

Je me demandais, à part moi, comment la chanoinesse avait eu ces intempestifs mais généreux scrupules, et pour quelle raison elle me les avait exprimés. Jusqu'alors, je ne me figurais point Paméla volant au péril pour en sauver son défenseur. J'eus bientôt la clef de l'énigme. Sur la foi d'un songe, la vieille fille s'était tout à coup persuadée que notre déguisement nous perdrait, et que le séjour à la ferme était le plus dangereux du monde. Une fois résolue de m'en éloigner, elle avait cherché le subterfuge le plus efficace, et, me connaissant à fond, elle n'avait rien trouvé mieux que d'intéresser ma grandeur d'âme. Son insuccès la troubla tout un soir. Puis, comme elle était coutumière de songes prophétiques, autant qu'une héroïne de tragédie, elle rêva que Simon se transformait en archange sauveur à notre bénéfice, et ses appréhensions disparurent.

Quelques jours se passèrent. Je ne sortais plus. Simon ne s'éloignait pas. Nous vivions sur la défensive, et cet état de choses commençait à me peser quand une grosse alerte nous arriva.

Un soir, Paméla s'était couchée sans souper, pour cause de migraine, et Simon achevait de me servir les pommes de terre, quand deux coups furent frappés à la porte. La chose était rare et faite pour nous troubler. La ferme était loin de la route, peu de gens y passaient, et nul ne s'y arrêtait guère, surtout à une heure aussi tardive.

—Qui est là? cria Simon.

—Deux bons patriotes, répondit une voix qu'il me sembla reconnaître. Ouvrez, au nom de la nation!

Nous nous interrogeâmes du regard.

—Il vaut mieux ouvrir, dit enfin Simon. Jouez bien votre rôle, et la situation sera sauvée.

—Va donc, lui répondis-je.

Je me levai de table à la hâte, et je me tournai vers les nouveaux venus. Je ne

m'étais pas trompée. C'était bien Scipion le Censeur qui venait continuer son interrogatoire. Sa face bestiale était toujours aussi repoussante, et son maintien aussi grossier. Seulement il n'était plus ivre, et je l'en trouvais plus redoutable.

Un homme mûr, bilieux et maigre, vêtu de couleurs sombres et muni d'une écriture, le suivait d'un air dévot.

—Salut et fraternité! dit Scipion en frappant sur l'épaule de mon hôte.

—Bonjour, lui répondit Simon. Qui t'amène, et qui m'amènes-tu?

—Ce qui m'amène? le souci du bien public. Qui j'amène? mon greffier, Sandaraque. Simple enfant de la nature, je n'ai pas approfondi les secrets de la lettre muée. Sandaraque met ses lumières au service de mon génie. A ton tour présente-moi le personnel. Eh mais! voici une particulière que j'ai déjà vue quelque part!

Je feignis de ne pas l'entendre, et me mis en devoir de desservir la table.

—Tiens! du pain blanc! exclama Scipion, c'est pas toi qui mange ça, mon hôte! Peste! tu nourris bien ta servante! Et, qui plus est, tu la sers à la table! Ne nie pas: tu as encore la serviette attachée devant toi.

—Je ne nie rien du tout, fit Simon avec humeur. Je suis chez moi, je pense, et j'y peux vivre à mon idée. Trêve de paroles, et buvons un coup. J'ai du vin blanc tout frais tiré. Vite donc, Clairette, des verres! pas besoin de changer la nappe.

Je servis prestement les trois hommes, et soignai particulièrement mon ennemi.

—Oh! quelle rasade! fit-il avec convoitise. Voilà une gaillarde qui a la main lourde! Mais pour ce soir n'abusons pas. Je veux que mon cerveau soit intact. Tiens, Sandaraque, bois mon reste.

Le greffier dévorait un quignon de pain resté sur la table. La bouche pleine, il s'empara du verre et le vida d'un trait, puis il reprit son pain et s'en fourra tant qu'il put. Scipion lui payait ses écritures en bons de victuailles tirés sur la table d'autrui, mais évidemment il le payait mal, et le pauvre diable nous faisait, ce soir-là, solder un arriéré.

—Tu chéris ta bedaine, mon fils, dit le

goujat en tapant sur le ventre du famélique personnage. Tu oublies que la modération est soeur de la vertu. Suis mon exemple, et que l'esprit domine en toi la matière.

De ce goinfre à ce jeûneur, l'apostrophe était si plaisante que je ne pus m'empêcher d'en rire.

—Tu es gale, citoyenne, dit Scipion ; viens donc un peu faire ta partie, si tu n'es pas dégoûtée des patriotes.

Je m'approchai. Je bus avec eux un doigt de gros vin, et je crois, Dieu me pardonne! que ce fut à la santé des démagogues... On paie cher la vie quand on a vingt ans.

Sur un signe de Simon, je remplis de nouveau des verres, mais le Jacobin se défiait de lui-même, et tout espoir de le griser nous échappa quand il se leva de table.

—Faisons trêve à l'orgie, dit-il. Mon heure est arrivée.

—Enfin, dit Simon, je vais peut-être savoir ce que tu es venu faire chez moi.

—Un recensement, citoyen, un petit recensement préparatoire. Ça t'offusque-t-il?

—Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse?

—Alors, prends la plume, Sandaraque, et transcris nos paroles.

Et le vélin grasieux cria sous la plume d'ole pendant que Simon poursuivait:

—Il n'y a pas de mystère ici. Seulement tu as mal choisi ton jour. Cadiche est au moulin et Claude à la foire.

—Ecris, Sandaraque! répéta majestueusement le fantoche.

—Quant à la Griotte, reprit Simon, elle est couchée.

—La Griotte, Claude et Cadiche peuvent rester où ils sont; pas besoin de les interroger. Ils sont des champs, ceux-là. Il n'y a qu'à les voir pour le comprendre. Ce n'est pas à eux que je m'adresse.

—C'est donc à Clairette? D'où crois-tu qu'elle est, je te prie? Est-ce que je prends mes servantes dans des palais? Celle-ci m'est venue un jour avec sa mère, quéant de l'ouvrage. Leur maison avait brûlé, je ne sais quoi! Je les ai louées sans leur demander autre chose que de me ser-

vir à ma convenance.

—A ta convenance! ah! ah! ricana Scipion, tu as des façons de parler! Puis, s'adressant à moi d'un ton bref:

—Fâché si je te gêne, la belle, mais il me faut tes papiers.

—Brûlés dans l'incendie, répondis-je avec un soupir plein d'onction.

—Je m'y attendais. Ton nom?

—Clairette Griot.

—Ah bah! la vieille que j'ai vue l'autre jour, c'est donc ta mère?

—Hé! oui! tu ne trouves pas qu'elle me ressemble?

Me moquer de cet homme était un de ces folles imprudences que le démon du divertissement suscite aux jeunes têtes dans les instants les plus graves. Par bonheur Scipion était trop vain pour croire qu'on osât le railler.

—Te ressembler? comme une rose à un potiron! me répondit-il.

—Donne-lui du moins le rôle du potiron! Elle est si lourdaude qu'on n'en peut plus rien tirer.

J'allais un peu loin; Simon le comprit et me tira d'affaire.

—Ah ça, citoyen, dit-il, tu commences à m'ennuyer avec ton interrogatoire! A quoi servent tant de paroles? As-tu des soupçons? dis-les, alors, et ne détourne pas mes gens de leur travail par une conversation oiseuse. A quel propos te mêles-tu de mes affaires? Qui t'en a chargé? où est ton mandat?

—Je ne suis pas envoyé directement, répondit Scipion d'un air vexé, mais j'ai souvent donné de précieux avis à la nation, et cette fois encore je veux qu'elle sache la vérité. Les bons citoyens tels que toi ne devraient pas fuir la lumière. J'ai dit.

—Si tu n'as que des pistes de ce genre, ta carrière de limier ne doit te rapporter guère.

—Je fais de l'art pour l'art. Je n'ai pas de besoins, et mes mains sont demeurées pures. Chacun connaît ma vie. Elle est simple et frugale. Je suis comme Jean-Jacques, je fais comme mes hardes et je fais cuire mes végétaux. Toi, tu entretiens une Aspasia sous la cornette des filles du peu-

ple. Je ne te connais plus.

Il se roula magistralement dans sa cape, et, toujours suivi de Sandaraque, il sortit avec lenteur.

Simon ferma derrière eux la porte et revint vers moi.

—Eh bien! lui dis-je, que va-t-il résulter de tout cela?

—Rien de grave. L'homme est un vaniteux qui veut trancher du personnage. Le comité n'attache à ses délations qu'une faible importance. Quant à Sandaraque...

—Oh! celui-là, dis-je en riant, s'il ne parle pas plus à Blois qu'ici, nous aurions tort de le craindre!

—En effet. Le plus clair de tout cela, c'est que Scipion ignore absolument qui vous êtes. Je le crois même sur une fausse piste.

Il se tut et rougit. Je rougis également. Les dernières paroles de Scipion à propos d'une Aspasia m'avaient, comme à Simon, indiqué le genre de soupçons qu'avait sur nous le Censeur en bonnet rouge.

—J'éclaircirai tout cela, reprit Simon après un moment de silence. Demain, à Blois, je verrai ce qu'il faut craindre et ce qu'on peut faire.

Mais le lendemain, Simon n'alla pas à Blois. Il se foula la cheville en descendant l'escalier, et force lui fut de rester immobile pendant une quinzaine de jours. Le 6 septembre au matin, se sentant à peu près remis, il donna des ordres pour le départ.

Depuis plusieurs jours, nous étions sans nouvelles. Une crue du Cher avait coupé toute communication avec les Thuillières. Lettres et journaux y attendaient sans doute que Cadiche les allât chercher.

Pendant que Claude sellait son cheval, Simon regardant l'horizon, se livrait à ses prédictions coutumières:

—Foi de laboureur, mademoiselle, il va pleuvoir dans un instant. Ce petit nuage-là me l'annonce. Je ne serais même pas étonné que ce soir le vent ne tombât pour faire place...

—Simon, interrompis-je, n'est-ce pas un petit garçon, ce point gris, là-bas, dans la plaine?

—Oui vraiment. Il vient à travers la lu-

zerne. Eh! c'est le fils à mon brave ami Joseph Royère!

—Royère, le membre du Comité? celui qui t'a signalé la loi des suspects?

—Lui-même. Oh! c'est un grand coeur et un brave homme. Néanmoins, comme l'enfant ne vous connaît pas, retirez-vous pour plus de sûreté.

Je rentraï donc et m'allai poster à la fenêtre, derrière les rideaux. Je vis le gars remettre un journal à mon fermier, et repartir après un bref colloque. Simon s'assit sur un banc devant la porte, et, tout en dépliant le journal, il en commença la lecture. Soudain il jeta un cri d'horreur, et ses mains se joignirent avec égarement. Je courus à lui, je ramassai le journal et je lus à mon tour.

Sans jugement, sans défense, par surprise, comme des bêtes à l'abattoir, des prêtres, des vieillards, des femmes avaient été égorgés par centaines. Par un raffinement sans exemple, on avait employé pour ces assassinats la sainte formule de la mise en liberté. L'ordre d'élargissement était devenu l'ordre de la mort. Et l'Assemblée s'était tue, et Paris était resté froid, et la France avait laissé faire!

Je restai foudroyée, sans voix et sans mouvement. Aucun sentiment d'égoïste effroi ne se mêlait à ma douleur. Elle n'était faite que de pitié pour les victimes et d'indignation contre l'attentat. Simon, lui, baissait la tête ainsi qu'un misérable devant le forfait de ses frères.

Des cris aigus nous arrachèrent à notre stupeur. C'était Pamela qui venait, je ne sais comment, d'apprendre les nouvelles, et qui répandait ses craintes en phrases entrecoupées.

—Infamie! Ils ont égorgé des femmes! rien, rien ne leur est sacré! Ah! j'avais bien dit que ces tigres ne lâchaient pas leur proie! Pas de grâce pour les captives... La prison c'est la mort... Jésus, mon doux Seigneur! C'est fait de nous si l'on nous découvre!

En l'entendant je revins à des sentiments plus personnels. Je me rappelai qu'un péril était sur ma tête, et je compris qu'après un tel crime, les forcenés n'allaient plus reculer devant rien. Ces trois

journées avaient terriblement aggravé ma situation. Simôn s'en rendait compte, et sa sollicitude envers moi fut assez forte pour l'arracher à son accablement.

—Allons, dit-il, la seule chose à faire est d'aller à Blois, comme j'en avais l'intention. Je verrai ce dont il retourne et, cela fait, nous aviserons.

Il rentra pour prendre ses bottes. Pamela le suivit, et j'allais rentrer à mon tour, quand j'aperçus à terre une lettre qui avait probablement glissé du journal quand Simon l'avait déplié. Point d'adresse au verso. Point de fermeture, car les pains à cacheter s'étaient fondus sous l'action de la pluie. Je sentis que cette missive me concernait et je pris sur moi de l'ouvrir. Elle contenait ces mots :

"Simon, garde-toi, car des embûches t'environnent. On a surpris ta bonne foi. C'est Mlle de Malpuy qui, sous les habits d'une servante, s'est fait à ton foyer la place que n'aurait jamais dû y occuper une ci-devant. Te voilà prévenu. Tes yeux dessillés s'ouvriront-ils sur tes devoirs? Je n'ose l'espérer et ne puis que gémir.

"Ta fidélité m'est connue. L'erreur qui t'égaré ne saurait t'entacher à nos yeux. Toi et les tiens, vous resterez sacrés pour nous, quoi qu'il arrive. Mais l'étrangère qui t'a séduit doit tomber sous les rigueurs des lois. Tiens-toi donc sur tes gardes, car, demain à l'aube, on doit venir à la Couraie opérer l'arrestation."

"Ton Ami."

Je me sentis faiblir et je m'assis. Pendant quelques minutes je vis trouble, et mon cœur battit avec violence. Puis je fis un grand effort. Je regardai le ciel avec la volonté d'y voir Dieu; je me rappelai l'aïeul de Fontenoy, écrivant sous le feu des balles; je fis un acte de résignation, et je me sentis enfin le cœur raffermi.

La pluie commençait à tomber comme l'avait prédit Simon. Je ne m'en souciais guère, mais instinctivement je rentrais dans la salle où je trouvai mon hôte prêt au départ. Je lui tendis la lettre, et je parvins à sourire. Il ne s'y trompa pas, et, devinant qu'elle contenait des choses graves,

il la lut avec avidité. Quand il en fut aux dernières phrases :

—Mon Dieu! fit-il d'une voix altérée.

Puis, me prenant les mains :

—Vous avez lu cela? Vous savez?... Ah! ma pauvre enfant! ma pauvre petite!

Et il tomba sur une chaise avec des sanglots mal contenus.

Le serviteur déferent s'était montré familier. L'homme fort s'abandonnait aux larmes. Pour que deux choses aussi surprenantes arrivassent, il fallait que le cas fût bien grave. Si j'avais pu douter du péril, de tels indices auraient suffi pour m'en convaincre.

—Eh oui, mon pauvre ami, lui dis-je en essayant de badiner encore, j'ai lu cela, et tu vois que je n'en ai pas perdu mes belles couleurs.

—Ah! noble fille! Ah! brave fille! s'écria-t-il. Je vous sauverai! je vous jure que je vous sauverai!

—Et comment?... dis-je avec mélancolie. Quel asile sûr pourrais-tu m'offrir! M'y suivrais-tu? ce serait me signaler aux recherches. M'y laisserais-tu? ce serait me livrer aux horreurs de la faim, aux angoisses de la solitude. Non, va! laisse mon sort s'accomplir. Tu as fait le possible, et plus souvent encore. J'ai trouvé en toi un dévouement sans bornes. Ce souvenir adoucira ma captivité. Il me donnera des forces pour ma défense, et si l'on me condamne... je suis chrétienne, et de bonne race. Je saurai mourir.

—Il ne s'agit pas de mourir, dit Simon avec véhémence, il faut vivre! Il faut trouver quelque chose! Ah! mon Dieu! dire que cela existe, et que je ne sais pas! que je ne devine pas!... C'est à se casser la tête!

Je lui pris la main.

—Mon pauvre ami, je te cause bien de l'affliction. Je voudrais sincèrement la diminuer. A cause de toi, je consentirais même à des expédients pénibles. Si tu en trouves, dis-les.

Il me regarda brusquement dans les yeux. Je saisis cet éclair au passage.

—Tu as une idée, Simon. Tu l'as eue déjà peut-être, et tu n'as pas osé la dire. Parle à présent, je te l'ordonne. Il le faut.

Vous l'avez dit. Je n'ose pas, répondit-il d'une voix lente. Mon moyen va vous faire horreur... et c'est le seul bon, le seul dont je sois sûr.

Je crus deviner ce dont il s'agissait.

—Va toujours, dis-je; je m'attends au pire. Mais je garde le droit au refus s'il s'agit de coiffer le bonnet rouge.

—Il n'est pas question de cela! dit vivement Simon, qui maintenant promenait son agitation à travers la salle. Si mon projet vous convient, on ne vous demandera ni gage ni protestation aucune; seulement mon projet ne vous conviendra pas.

—Qu'en sais-tu? Une dernière fois, je te somme de parler.

Alors il s'arrêta devant moi, et, les yeux rivés au sol, il me dit d'une voix très basse:

—Mademoiselle, je sais que vous êtes d'une race pure et fière, l'une des premières de France. Moi, je suis le dernier des paysans de famille honnête, mais obscure. Je n'ai rien fait de grand et d'héroïque; je ne suis pas digne de baisser la trace de vos pas. Mais je puis par le seul fait de mon néant sauver votre précieuse existence. Il faudrait pour cela consentir à...

Il s'arrêta, terrifié de ce qu'il allait dire. Je ne voyais pas du tout où il voulait en arriver.

—A quoi, Simon? parleras-tu? dis-je avec impatience.

Alors il brûla ses vaisseaux.

—A m'épouser! dit-il d'une voix éperdue.

Puis, sans oser lever les yeux, il marcha vers la croisée, s'accouda sur la balustrade, et resta là, le menton dans ses mains, laissant la pluie fine et drue baigner ses tempes écarlates.

Je demeurai sur place, immobile et stupide. Jamais saisissement pareil n'avait étourdi ma cervelle. Je me répétais machinalement: "L'épouser...", sans attacher aucun sens précis à cette parole. Je ne sais combien de temps je serais restée dans cet état si Cadiche n'était venue chercher Simon pour un détail de ménage. En se retournant pour la suivre, il jeta un regard sur moi. Je ne sais dans quel sens il interpréta mon immobilité, mais un pro-

fond soupir s'échappa de sa poitrine, et, d'un ton très humble:

—Pardonnez-moi, dit-il.

Et il s'éloigna.

Alors je commençai à me ressaisir, et tout d'abord je voulus me rendre compte de ce que j'éprouvais.

Je l'ai dit, j'étais surprise, mais je n'étais pas indignée. J'avais trop d'équité pour méconnaître la forme déférente sous laquelle on m'offrait la vie: car c'était bien la vie, il n'y avait pas à s'y méprendre, et je l'aimais, cette vie, comme l'aime à vingt ans tout être pur et dispos, comme on l'aime, surtout, quand on s'est vu près de la perdre. J'avais dit vrai quand je m'étais déclarée prête, à de grands sacrifices pour acheter l'existence. Celui qu'on me demandait était-il des plus terribles? A parler franc, je n'en jugeai pas ainsi. Peut-être les principes égalitaires qui, depuis tant d'années, s'étaient infiltrés dans mes veines, m'avaient-ils préparée pour une mésalliance. Toujours est-il que j'envisageai sans frémir la solution qui m'était offerte. La question de vanité n'existait plus. Mes alliés et mes amis, s'ils apprenaient mon mariage, l'excuseraient en faveur des circonstances, ou même s'en soucieraient à peine, destinés que nous étions sans doute à ne jamais nous revoir. De ma vie je n'avais eu grand souci de l'opinion. Elle m'importait aujourd'hui moins que jamais. Une ère nouvelle s'était levée, où la femme à Simon serait plus heureuse dans son tranquille bien-être que les fugitives sans asile ou les émigrées sans pain. Après tout, ce garçon était un noble cœur. Il m'en avait donné mille preuves. Ce n'était ni un rustre, ni un imbécile. Il soignait sa personne avec une certaine recherche, et tout en lui n'était pas vulgaire. Tout à l'heure, pendant qu'il me parlait, j'avais remarqué ses ongles fort nets, taillés en amande. Ce souvenir me revint très vif, et me décida. Je laisse en rire ceux qui ne comprennent pas ce que peut un détail sur une sensitive de ma sorte.

Une voix m'appela du dehors. C'était celle de ma gouvernante.

—Vite, mademoiselle, venez voir l'arc-en-ciel! on dit que c'est un heureux pré-

sage!

Je passai le seuil. La chanoinesse était là, le nez en l'air. Simon, non loin, faisait desseller son cheval. J'allai droit à mon hôte, et, le frappant sur l'épaule:

—Simon, dis-je, suspends un bouquet à ma fenêtre, et y a partout publier nos accordailles.

La vieille fille ouvrit des yeux hébétés. Très pâle, Simon se tourna vers moi.

—Merci, mademoiselle, dit-il d'une voix simple et grave.

Je souris, et, avec un geste de l'ancienne cour:

—Voici ma main, lui dis-je.

Au lieu de la prendre, il se mit à genoux et balsa le bas de ma robe. Alors Paméla comprit tout... et s'évanouit.

* * *

Il s'accomplit parfois en peu d'instants des événements d'une telle importance, qu'ils semblent avoir tenu tout un siècle. Quand midi sonna, nous fûmes stupéfaits de constater que la journée n'était pas finie et qu'il était encore temps d'aller à Blois. On resella la pauvre bête qui n'y comprenait rien, et Simon l'enfourcha de suite.

—Ne bougez d'ici, me dit-il, et, si l'on venait vous arrêter, n'ayez crainte. Dès l'annonce de notre mariage on vous mettrait en liberté. Mais ce serait une complication, et je vais l'éviter si je puis.

—Si tu publiais nos bans?

—C'est faisable. Toute formalité s'abrège aisément par le temps qui court.

—Que diront tes amis? Tu vas leur devenir suspect en m'épousant.

—Point. Ils jugeront que je fais une affaire et que j'ai pour but de m'assurer la possession incontestée de Malpuy.

—Tout va bien alors. Bonne chance, et prompt retour.

Cheval et cavalier avaient disparu depuis longtemps que je restais encore au seuil, à regarder l'horizon. Brusquement éclairés par un coup de soleil, les nuages plombés s'amassaient pour une autre aver-

se, et le vent s'élevait dans la plaine. Mon front se livrait aux brises et mon cœur à l'allégresse. Le condamné qui a senti le froid du couteau, le léthargique dont on allait clouer la bière, pourraient seuls comprendre ce que j'éprouvais alors. Ce n'était pas seulement d'un péril récent que je me sentais affranchie. Pendant des mois j'avais vécu sous la pression d'un danger possible ou certain. Enfin j'allais respirer à l'aise! Sortir, parler, dormir sans crainte d'une alerte! Ma satisfaction était si vive que j'en oubliais la sinistre nouvelle apportée par les feuilles publiques... Pauvres victimes de Septembre, pardonnez ce crime à ma jeunesse!

Comme moi, ma gouvernante était revenue à l'existence. Un verre de rhum avait eu bien vite raison de son évanouissement, et l'avait rendue particulièrement loquace. La journée tirait à sa fin que la vieille fille n'avait pas encore épuisé sa provision d'arguments contre mon prétendu coup de tête.

—Songez, mademoiselle, que ce garçon va vous froisser par ses grossières habitudes!

—Il changerait donc beaucoup. Depuis que j'habite sous son toit, je l'ai trouvé plus convenable dans la vie de tous les jours que ne l'étaient nos muguetts dans les occasions d'apparat.

—Vos enfants tiendront de sa bonne femme de mère. Ils auront les joues rudes, et sentiront l'ail dès leur naissance.

—Ils seront sains et robustes, ce qui n'est pas fréquent chez nous.

—Allons! le matois a bien mené sa barque. Il fait un beau rêve en vous épousant.

—Vous oubliez que je n'ai plus ni titres ni biens. Je ne dis pas que ma petite personne n'ait de quoi l'en dédommager. Il me plaît d'éteindre aussi ma dette envers lui. D'ailleurs il s'agit de vivre, et je n'ai pas le choix des moyens. J'oserai dire qu'à ma place toute autre en ferait autant, et vous la première. Je vous connaissais peu vaillante, mais je vois que mes périls trouvent en vous une âme indomptable.

—Mademoiselle, on peut, tout en craignant la mort, la préférer à certains sa-

crifices.

—Oui-da? nous différons, ma chère. Je ne tremble pas, moi, quand la tempête gronde; mais, si mon navire s'enfonce, je saisis la bouée qui m'est offerte.

—Encore, si, moyennant ce mariage, votre salut était assuré!

—Je vois que vous n'avez pas encore compris la situation. Je vais vous l'exposer de nouveau.

Et, pour la dixième fois, je lui démontrai l'efficacité d'une mésalliance, après quoi nous nous séparâmes; mais, quelques heures plus tard, je pus juger que je l'avais convaincue.

Je m'apprêtais pour le souper, quand la vieille fille entra dans ma chambre, le visage digne, l'air solennel.

—Mon enfant, me dit-elle, j'ai mûrement réfléchi à ce qui vous arrive. Je ne puis pas, je ne dois pas permettre cet holocauste. Vous m'en avez dit la raison, et je veux bien l'admettre. Vous souhaitez que Simon soit récompensé, par une brillante alliance, de tout ce qu'il a fait pour nous. Il le sera. Les dieux veulent une victime. Ils l'auront. Ce ne sera pas vous, mais moi qui consommerai le sacrifice. Comme vous, je suis de grande naissance. Le Chapitre dont j'ai reçu mon canoniat exige trente-quatre quartiers de noblesse. Simon ne perdra pas au change. C'était la journée aux étonnements, mais ce coup-ci dépassait tout. Disons-le à ma gloire, je ne bronchai pas. Seulement, pour ne pas éclater d'un fou rire, je me mordis les lèvres jusqu'au sang quand la vieille fille prononça ces paroles épiques: "Simon ne perdra pas au change."

—Votre vie, reprit Paméla, n'en sera pas moins saine et sauve. Simon obtiendra facilement un passe-port au nom de sa femme. Vous vous en servirez à ma place, et, pendant que j'habiterai la Coudraie, vous irez en Allemagne rejoindre la baronne de Loïs.

La folle avait tout prévu. Naïvement elle m'offrait les risques et se réservait les sûretés. Mais la poltronnerie n'était pas son seul mobile. Certain petit diable fripon chatouillait son épiderme de vierge mûre, et la belle prestance de Simon lui

rendait son immolation fort régalande. Tout cela me parut si bouffon que je sus gré à Paméla de m'avoir donné la comédie. Je ménageai donc sa vanité. Je lui dis avec le plus grand sérieux du monde que mon caractère convenait mieux que le sien à celui de notre hôte; que d'ailleurs, en m'épousant, Simon convoitait surtout la possession de mes terres, et qu'ainsi l'échange était impossible. Elle pinça les lèvres et s'abstint de toute protestation, mais pendant deux jours elle me tint rancune.

Simon rentra de sa tournée, très las mais très satisfait. L'annonce de son mariage avait enchanté tout le monde. Les bans devaient se publier le surlendemain à Ménars, petite commune située entre Blois et Malpuy, et dont relevaient nos domaines. Joseph Royère avait promis de veiller à tout. Il serait mon témoin avec son cousin le juge de paix. Ceux de Simon seraient deux vieux vigneron, oncles de sa mère, qui vivaient dans une maison de retraite située aux environs.

—Tu as agi vite et bien, lui dis-je. Sachons maintenant quand tu veux nous marier.

—Je crois que le plus tôt sera le mieux. Jusque-là vous serez toujours en suspicion, car ma nouvelle a rencontré naturellement des incrédules.

—Pourquoi, naturellement? Qu'y a-t-il de si bizarre à ce que je veuille m'appeler madame... Au fait, tu dois avoir un autre nom, comme tout le monde? Il est plaisant que je me sois engagée à le porter sans le connaître.

—Il n'est pas beau, mademoiselle, mais il n'est pas ridicule non plus. Je me nomme Simon Florent.

—Je serai donc Mme Florent, car je vois que les paysannes ne se laissent plus appeler mademoiselle comme on faisait sous l'ancien régime?

—Vous ne serez point une paysanne. Vous serez la châtelaine de Malpuy. Mes biens sont désormais les vôtres, et vous y avez droit doublement.

—Hum! ce droit est litigieux, mais je consens à l'admettre. En récompense, aide-moi à me défaire d'une habitude qui ne cadre plus avec nos rapports. Il ne sied

point que je te tutoie. C'est une marque d'infériorité que je ne veux plus t'infliger. Te voilà mon égal, et tu pourrais même te dire mon maître. D'aujourd'hui je te parlerai comme tu me parles.

Il se défendit pour la forme, mais je vis bien que sa dignité masculine trouvait son compte à notre nouvel arrangement.

Je fixai notre mariage au 23 septembre, et je proposai d'écrire moi-même à Joseph Royère pour l'en informer.

—Ce sera fort bien fait, me dit Simon, car vous lui devez peut-être la vie. Je ne lui avait jamais rien dit de vous, afin de ne pas le placer entre son civisme et son amitié. Scipion a fourni au tribunal des indices qui ont tout découvert. C'est alors que Royère m'a envoyé par son fils un billet...

—Et je sais le reste, ajoutai-je en souriant. C'est bien, Mons Royère aura mes pattes de mouches, et ma main à baiser le jour des noces. Qui donc aura l'honneur de nous marier?

—Le maire de Ménars, Clément Porcher.

—Le corroyeur? Bah! je m'inonderai d'essence de bergamote. Et le curé? Aura-t-il bon air?

Simon parut surpris.

—Le curé?... Si vous y tenez, soit, mais j'aurais cru...

—Qu'un prêtre assermenté ne ferait pas mon affaire? Dame, je n'aime pas les poltrons, c'est sûr, et vous n'avez que ceux-là dans vos rangs. Mais enfin, j'aime mieux un curé trembleur que pas de curé du tout.

—Mon Dieu, mademoiselle, je crois que la présence du maire suffira pour établir notre mariage aux yeux de tous.

—Mais pas aux miens, Simon. Je m'étonne même que vous ayez un doute à ce sujet.

—Pourtant, mademoiselle... ce n'est plus comme un vrai mariage, et vous aurez plus de peine à le défaire ensuite si l'Eglise y a passé.

Pour cette fois, je n'y étais plus du tout.

—Le défaire? mais vous rêvez, Simon! mais je ne peux ni ne veux le défaire... Quelle est cette plaisanterie?

Il est probable que, malgré moi, j'avais

repris mes grands airs, car le pauvre garçon resta tout interdit.

— Voyons, mademoiselle, supposons qu'une réaction ait lieu...

—Une réaction? Vous moquez-vous? Chaque jour marque un nouveau pas vers l'anarchie.

—Précisément, la Révolution touche à son apogée. Tôt ou tard, lassés d'une ère sanglante, les esprits se retourneront vers l'ancien état de choses. Louis XVI reprendra le pouvoir, ou, si ce n'est lui, ce sera quelque autre...

—Et qu'arrivera-t-il, en ce cas?

—Que le roi n'acceptera pas ce mariage, qu'il le cassera...

—Je l'en défie bien!

—Vous le souhaitez vous-même, et c'est bien ainsi que je l'entends. Je sais dès longtemps que vous avez de par le monde un fiancé digne de vous. Celui-là pourra vous réclamer hautement, sans arrière-pensée. Je ne lui disputerai pas son droit. Le roi vous rendra vos domaines, vos titres, vos privilèges, et chacun de nous reprendra sa vraie place. Je n'ai jamais envisagé notre mariage que comme un moyen de salut sans conséquence. S'il en était autrement, je n'aurais jamais eu l'audace de vous le proposer... je croyais vous l'avoir fait entendre.

Je comprenais, maintenant, et le rouge de l'indignation me montait au visage.

—C'est à cette heure, Simon, que votre audace est offensante. Vous m'offrez de jouer une comédie, de vous lier à jamais, de recevoir de vous mon pain, mon foyer, ma vie et de vous brûler la politesse le jour où je trouverai un meilleur parti. Pour qui me prenez-vous donc? Pensez-vous que je vous aie engagé ma foi sans avoir rompu toute promesse antérieure? M. de Formont et moi, nous n'avons plus rien de commun. Il est libre comme je l'étais moi-même ce matin, comme je vais le redevenir si vous osez encore m'offrir des liens illusoire.

—Vous êtes une noble fille, me répondit-il avec émotion, mais vous êtes aussi une fille noble, et vous me comblez en acceptant mon nom, quand même vous ne le porteriez qu'une heure.

—Une fille noble ne marchande pas, Simon. Le mot qui l'engage, elle le prend dans son acception la plus étendue. Ou je serai véritablement votre femme, ou je courrai les chances de la guillotine. Choisissez.

Il me jeta un regard d'infinie adoration, et, me baisant la main avec une timidité charmante :

—Vous serez obéie, me dit-il.

Il ne convenait plus que Simon me servit à table. Dès le lendemain, il dîna à mes côtés. Je m'aperçus tout de suite qu'il se tenait gauchement et mangeait avec contrainte, s'observant pour ne pas commettre de bévues. Comme il ne voulait plus tenir son verre à deux mains, il laissa tomber quelques gouttes de vin sur la table. En ce désastre il me jeta un regard si anxieux que les larmes en montèrent à mes paupières. Naturellement je lui laissai croire que je n'avais rien vu, mais tous les efforts qu'il fit à mon intention se gravèrent doucement dans ma mémoire. Moi dont l'esprit railleur avait épargné si peu de gens, je notai d'un oeil ému chacune des maladresses dont il se corrigea peu à peu, et cet homme fort, tremblant de faire sourire une poupée de cour, me toucha plus qu'on ne saurait l'exprimer.

En rentrant dans ma chambre, j'y trouvai une boîte à mon adresse. Je l'ouvris. Quelle ne fut pas ma surprise en y apercevant tous les bijoux que j'avais donnés à Simon pour lui payer mon entretien!

—Reprenez-les, me dit Paméla. C'est le voeu qu'il m'a chargée de vous transmettre. Il acceptait ces parures pour ne pas vous fâcher, mais il comptait bien vous les rendre un jour. Elles composeront votre corbeille.

J'allais répondre, quand le bruit d'un colloque parvint à mes oreilles, et, peu après, Simon m'arriva tout penaud.

—Qu'y a-t-il? lui demandai-je.

—Une ennuyeuse formalité qui s'impose. Mes métayers, ayant appris la nouvelle, désirent vous faire leur compliment. Ce sont de braves camarades. Beaucoup d'entre eux avaient deviné votre nom, et pas un ne vous a trahie. Je ne voudrais pas leur faire de la peine. Alors j'ai permis

qu'en leur nom à tous, la doyenne du hameau, une digne créature qui a mis quinze enfants au monde, vint vous dire un mot d'amitié.

—Vite, recevons-la. C'est bien le moins!

Je courus à la salle où une drôle de petite vieille, jaune et plissée comme un coing sec, me reçut dans ses bras grands ouverts.

—Eh! la chère petite dame! me dit-elle en son gentil langage que n'avaient pas encore contaminé les formules révolutionnaires, quelle jolie maîtresse on va avoir là! et brave, et bonne, que nous a dit votre promis. Ah! le cher maître! il méritait ça, oui! Y a pas meilleur que lui sur la terre.

—C'est vrai, répondis-je, et je suis très contente de l'épouser. Faites-le savoir à ceux qui vous envoient.

—Pardi! je crois bien que vous êtes contente! Il est assez beau pour qu'une fille en soit folle!

Puis, baissant la voix:

—Quand je vous ai vue venir à la Courdraie, je me suis dit: "Ça finira par un mariage", et j'avais raison. Ah! non, que vous n'êtes pas à plaindre!

J'étais un peu interdite. Cela me surprenait sans me déplaire, qu'on me félicitât si fort au lieu de le complimenter, lui! J'offris à la bonne femme une petite croix d'or et une bourse pleine pour qu'on bât à ma santé. Nous échangeâmes encore quelques paroles, et elle s'en alla en répétant:

—Oui, pour sûr, je vas leur dire: le maître a trouvé une femme digne de lui.

Les jours passaient rapides. Autour de nous, quelques arrestations avaient eu lieu. D'autres se préparaient à la sourdine. Moi seule, j'étais à l'abri de toute crainte. J'en aurais rougi si des soins importants ne m'eussent absorbée: je préparais ma toilette de nocé. Je la voulais strictement semblable aux costumes de nos riches fermières, et la finesse des étoffes fut le seul détail auquel se reconnaissait mon rang.

Paméla regardait ces préparatifs avec tristesse. N'ayant pas trouvé d'épouseur en sabots, la pauvre fille était tenue de conserver jusqu'au bout son personnage,

et c'est à titre de servante qu'elle devait me suivre à l'autel. Comme elle avait beaucoup frayé naguère avec les gens du village, elle tremblait d'être reconnue, à présent que nous vivions toutes portes ouvertes. Elle s'était donc affublée d'une perruque noire dont les touffes, descendant sur ses sourcils peints, ajoutaient encore à sa laideur habituelle. Nous lui avions obtenu un laissez-passer, et Joseph Royère, qui partait pour Londres sitôt après la noce, avait promis de la remettre saine et sauve aux mains des amis qui l'y attendaient. Tant d'émotions en perspective n'étaient pas faites pour égayer son naturel morose.

Plus sombre encore était mon fiancé. Sous des prétextes absurdes il s'absentait à tout propos. Quand il se retrouvait en face de moi, j'avais peine à lui tirer trois paroles, et, dès que la chose était possible, il allait s'enfermer dans sa chambre. J'essayai de le plaisanter sur le peu de satisfaction dont il faisait preuve, mais je lui vis alors un tel air de souffrance que je brisai là pour ne plus recommencer.

Quant à moi, je n'en revenais pas, de me sentir à ce point allègre et pimpante. Je faisais un mariage de raison, presque un mariage forcé; eh bien, je le préférais à un mariage de convenance. J'en avais tant vu, de ces unions tout indiquées, froides et correctes comme l'eût été mon mariage avec M. de Formont! Je savais si bien le peu d'enthousiasme qu'y apportaient ordinairement les deux parties, et mon cœur était si loin d'éprouver la contrainte que j'avais vue plus d'une fois se trahir dans leurs regards!

La cérémonie du contrat se fit chez nous. Le notaire nous lut compendieusement l'énoncé des biens et immeubles que Simon me reconnaissait en dot. Le château et la terre de Malpuy m'étaient donnés intégralement, de par sa volonté expresse. Moi, je ne lui apportais rien. Vérification faite, mon hôtel de la rue du Bac était devenu bien national, et le banquier chez qui j'avais encore quelques centaines de louis avait disparu corps et biens. Sandaraque, obligé par la désinerie de son patron à quelques servages supplémentaires, rédi-

geait sous la dictée du tabellion. De peur que je ne reconnusse en lui le valet d'un certain Scipion le Censeur, il baissait le front d'un air pitoyable. Je lui fis servir à manger. Comme le chien de la fable, il en pleura de tendresse.

A force de chercher, Simon avait découvert dans une grange un vieux prêtre non assermenté que de bonnes gens nourrissaient en cachette. Il vint, tout heureux du plaisir qu'il m'allait causer, me dire que le saint homme nous marierait volontiers. En conséquence le curé patriote fut avisé qu'on se passerait de son ministère. Cette mesure enchantait les farouches amis de Simon qui louèrent mon indépendance d'esprit. Quelques-uns devinèrent peut-être que le bon Dieu n'y perdrait rien, mais ils fermèrent les yeux en faveur des circonstances exceptionnelles où se trouvait mon fiancé.

Nous devons nous installer à Malpuy le soir de nos noces. Tel était du moins mon désir, et le mutisme de Simon m'avait paru un acquiescement. Je savais mon fiancé soumis d'avance à tous mes caprices et je laissais aller ma barque avec une confiante sérénité.

* * *

Le grand jour se leva. Je ne vous en dirai pas, par le menu, tous les épisodes. Ils furent piquants, néanmoins, et bien dignes de mon romanesque mariage.

Cadiche et Claude en grands atours, Paméla sous sa cornette, les gens du bourg, les gens des fermes, tout cela m'apparait comme en rêve. La salle de la mairie est pleine de verdure. J'ai près de moi mes témoins: Joseph Royère, jacobin au profil de médaille, aux épaules d'athlète, au gilet grand ouvert sur une poitrine velue; le juge de paix, puritain sec et sanglé, le nez pointu, la face glabre. Près de Simon, les deux petits oncles jumeaux, tout ratatinés dans la houppe et le bonnet de l'asile, branlant la tête avec de bons sourires, désireux de complaire, et ne comprenant pas trop ce qu'on leur demande.

Madame Florent

Le Maire est accoutré de façon bizarre. Il a mis son écharpe tricolore sur son tablier de cuir, et son bonnet rouge a la crête si basse qu'on dirait une calotte d'enfant de chœur. Il n'a, pour dresser l'acte de mariage, que des papiers timbrés du sceau royal, car la République date de l'avant-veille, et les imprimeurs ne sont pas prêts. Il barre d'un trait noir la formule ancienne, et trace de sa plus belle main les trois mots fatidiques, puis il patauge en un discours dont quelques lambeaux m'arrivent: "La citoyenne qui foule aux pieds l'hydre des préjugés révolutionnaires... Le citoyen laboureur qui sert la nation en fécondant sa glèbe... Les coeurs sensibles émus d'un généreux civisme..."

Il nous marie. On nous entoure. On nous embrasse. On m'offre des fleurs et des colombes. Joseph Royère met sa large paume sur ma tête et me bénit au nom de la Liberté, puis il monte en carriole. Paméla s'est jetée sur mon coeur avec des sanglots convulsifs. La voilà qui prend place à côté de Royère, et fouette cocher!

Nous sommes de retour à la Coudraie. Une table de cent couverts est dressée sous le feuillage. Des gens y font bombance. Nous buvons avec eux, puis, nous excusant sous un prétexte, nous gagnons furtivement la grande route.

Un quart de lieue à pied sans rien dire. Simon est très pâle et je suis toute rose. Je vois cela dans l'étang des Thuillères.

Voici la grange. Un petit curé tout blanc nous attend près d'un autel improvisé. Je m'agenouille dans le foin. Claude sert la messe. Le petit curé va très vite, et tourne souvent la tête, de peur d'une surprise. Il ne fait pas de discours. Simon lui donne une bourse pleine. Il dit: "Merci... merci... que le bon Dieu vous garde!" d'une voix que l'âge et l'émotion font trembler.

Nous revenons. On festole encore. Voici l'heure d'aller chez nous. Je regarde la ferme où j'ai vécu sept mois. Mes yeux se mouillent... le rêve s'efface... Je rentre dans la réalité.

Arrivons maintenant au soir de mes nocés: c'est le vrai sujet de mon histoire.

J'étais installée dans la grande chambre à tentures vertes où j'avais dormi mes

sommeils de vierge. Le coeur battant, j'essayais, en parlant beaucoup, de cacher mon trouble, et je devisais sur les événements du jour, avec Simon qui m'écoutait sans répondre, assis en face de moi.

Dix heures sonnèrent. Il se leva, et, me baisant la main avec une grâce naïve:

—Voilà qu'il est tard, dit-il; vous devez être lasse. Je m'en vais vous souhaiter le bonsoir.

Je retins avec peine un malicieux sourire.

—Quoi, vraiment? et où donc gîterez-vous, mon pauvre mari? Sera-ce bien loin de votre femme?

—Je m'en retourne à la Coudraie. Mon cheval est devant la porte, et...

Pour le coup, je me mis sérieusement en colère:

—Qu'est-ce à dire? Cette sottise n'est donc pas finie? Je croyais m'être fait comprendre, et ne pas avoir à formuler deux fois ma volonté.

Simon se rassit, d'un air suppliant.

—Ma chère... ma bien chère demoiselle...

—Appelez-moi par mon nom! Je suis excédée de vos insolents respects. D'ailleurs, je ne suis pas une demoiselle, puisque vous êtes mon mari.

—Ma chère Aurore, reprit-il en hésitant, laissez-moi vous parler à coeur ouvert, et ne voyez dans mes paroles que la déférence la plus passionnée. Quand vous avez daigné prendre le triste recours que je vous offrais, c'était, je le sais, en vraie grande dame, généreuse et noble entre toutes. Mais vous êtes bien jeune. Vous avez à peine vécu dans le monde dont vous êtes. Vous ne vous rendez pas compte des choses. Je vous assure que nous ne pouvons pas vivre sur le même pied. Vous en souffririez bientôt... et j'en souffrirais davantage. Je ne pourrai jamais voir en vous autre chose que Mademoiselle de Malpuy, la fille de mes anciens maîtres et la dame de ce château. Je ne sais pas pourquoi je sens ainsi. Je suis pourtant républicain, et les gens de qualité ne m'en imposent pas, d'ordinaire. Mais vous... c'est autre chose. Alors vous comprenez... j'aurais honte de vous imposer ma bassesse, et je ne se-

raï pas heureux si vous me sortez de ma condition.

—Soit, dis-je, après un moment de réflexion; aussi bien, j'aurais dû m'apercevoir que le séjour de Malpuy ne vous plaît guère, puisque vous n'y êtes pas venu loger, du jour où vous en avez été le maître. Qu'à cela ne tienne. Allons à la ferme. Je m'y plairai tout aussi bien. Partons. Qu'attendez-vous?

Eperdu, Simon se jeta à mes pieds:

—Mademoiselle!... Madame!... ne me forcez pas à vivre auprès de vous! Je mourrais plutôt que de toucher à un de vos cheveux... mais je mourrai de mille morts si de vous à moi il n'y a qu'une porte à franchir!

—Soit, dis-je, partez seul; Vous êtes libre. Mais ne soyez pas surpris si demain je cours à la ville, et si, devant l'arbre de la Liberté, je crie bien haut: "Vive le roi!"

Il poussa un cri déchirant:

—Non! non, Aurore! tout plutôt que cela! Ordonnez. Je me soumetts.

—Eh bien, dis-je, habitez ici comme il est convenable. Ne vous effacez plus comme un valet. Tutoyez-moi comme on le fait chez vous... et je consens à vivre.

Il soupira profondément:

—Où voulez-vous que je loge?

—Mais... pas trop loin, répondis-je avec un retour de malice. Il passe de mauvaises gens dans le pays, et, en cas d'alerte, il faut que je puisse appeler mon protecteur. La chambre qui suit la mienne me paraît convenir à merveille.

—C'est bien! dit-il, de l'air d'un condamné à mort.

Dès que je fus seule je me regardai au miroir, et j'y trouvai des preuves concluantes de la violence que se faisait mon mari.

J'attendis que tout fût tranquille. Quand le silence ému des nuits estivales régna seul au dedans comme au dehors, je m'approchai doucement de la porte vitrée que recouvrait un rideau de soie, et, soulevant ce rideau, je regardai.

Simon ne dormait pas. Accoudé à la fenêtre, il contemplait les étoiles avec un air de poignante souffrance. Tout à coup

il se leva, fit un pas vers la porte... Ma respiration s'arrêta. Puis, brusquement, il fit volte-face... et courut se jeter sur son lit où je l'entendis sangloter.

Une grande joie me gonfla le coeur, joie si forte que je ne me rappelle pas en avoir jamais éprouvé de semblable.

—Simon! appelai-je, Simon!

Il accourut:

—Etes-vous malade? Qu'y a-t-il?

—Une nouvelle... une bonne nouvelle!

—Laquelle donc, mon Dieu?

Je me sentis rougir jusqu'aux tempes.

—C'est que... C'est que je vous aime.

Et, pour mieux lui dissimuler mon trouble, je cachai mon visage contre son coeur éperdu.

Il n'est pas bien sûr que je l'aimasse alors, mais il est certain que je l'aimai depuis, que je l'écoutai avec délices me narrer son amour, qui datait de mes premières visites à la ferme, et que toujours j'ai béni le sort de m'avoir fait don d'un tel époux.

La Révolution, impuissante à le détruire, gronda longtemps autour de notre bonheur. Je pleurai sur les victimes, mais ces pleurs furent moins amers que ceux de Simon, pleurant son rêve de pure et pacifique Liberté. Dès son mariage, il avait cessé tout commerce avec les membres actifs de son parti. Seul, Joseph Royère le voyait encore de temps en temps. Ce terrible et fidèle ami n'échappa point à la tourmente. Il mourut sous le fusil d'un Vendéen.

M. de Formont s'était marié peu après moi, avec une belle Autrichienne. Il se fixa près de Pesth et ne revint jamais en France. Je ne revis pas non plus ma gouvernante. Elle fit à Londres la trouvaille d'un mari podagre et vivace, au chevet duquel se passa le reste de son existence.

Pendant toute la Terreur, nous vécûmes à l'écart, cachant nos plaies, cherchant à cicatriser celles d'autrui. Simon était le recours de tous les pauvres, l'arbitre de toutes les querelles. Grâce à lui, notre contrée formait une sorte d'oasis dans la désolation générale. J'eus quatre enfants

Madame Florent

beaux et bons dont le soin absorba ma jeunesse. Deux d'entre eux m'ont précédée dans la tombe. Les autres ont fait souche. Leur famille m'entoure, et je leur dois la gaieté de mes vieux ans.

Pour Simon je restai toujours un être sacré, d'essence rare, dont il pratiquait le culte avec une craintive adoration. Ce rustique ne m'approcha jamais qu'avec une délicatesse infinie. Toute sa vie il reçut comme une faveur imméritée le tribut de ma juste tendresse.

L'épopée impériale nous laissa froids. Depuis sa foulure, une faiblesse dans le pied gauche rendait Simon impropre à la guerre. Mes trois aînés étaient des filles. Mon fils avait vu le jour avec le siècle. Dieu permit que l'empereur tombât sans avoir sacrifié les enfants de quinze ans à sa funèbre apothéose.

Louis XVIII régnait depuis six mois quand je reçus une bizarre communication. Sollicité par un de mes cousins que gênait sans doute une parenté roturière, le roi m'offrait de reporter sur la tête de mon fils le titre et le nom des Malpuy. Je connaissais trop les sentiments de Simon à

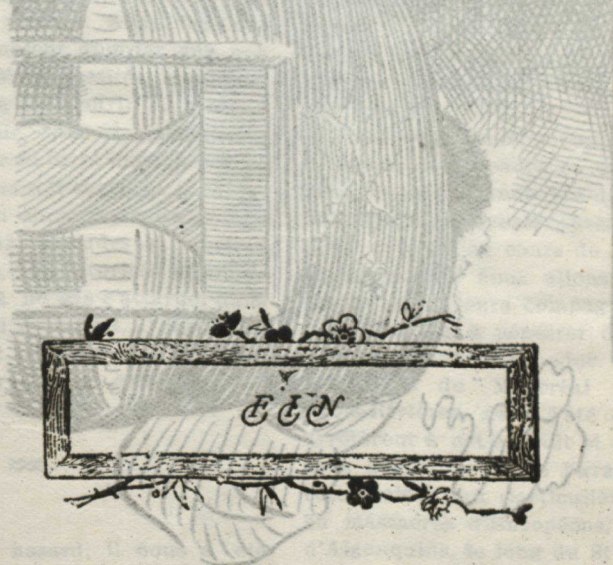
cet égard pour hésiter une seule minute. Je refusai. Ses larmes de gratitude m'en récompensèrent avec usure.

Ce fut sa dernière joie. Peu après, une épidémie de typhus s'abattit sur la contrée. Mon cher mari fut une de ses premières victimes. Il mourut en me donnant toute son âme dans un suprême regard d'amour.

Veuve à quarante-deux ans, je fus recherchée par les plus beaux partis du voisinage. De grands noms s'offrirent. On me proposa même une couronne ducale. Tout fut inutile. Je ne voulus jamais quitter l'humble nom sous lequel j'avais été heureuse.

Elle avait tout dit, et j'écoutais encore. Dans le silence, on entendait la pluie fine et lente tomber goutte à goutte sur la vitre que dorait un clair rayon de soleil, comme si les souvenirs d'antan mêlaient des sourires à des larmes.

— Les plus commes en ont le plus de typhus
— Dis-moi donc, bébé typhus, je t'embrasse de tout





—Dites donc, père Anthime, le carême ne vous a pas fatigué autant que moi ?
 —J'vas dire comme on dit: j'avais pris mes précautions auparavant.



Moeurs d'autrefois

Mariages de Deux Pionniers de Montreal

Par E.-Z. Massicotte

DANS le précédent numéro de la **Revue Populaire**, nous avons signalé le curieux acte de société passé par deux des premiers colons de Ville-Marie, afin de parer à l'inconvénient du manque de main-d'oeuvre. Voyons, maintenant, qu'il n'était pas toujours facile d'entrer dans le saint état du mariage, faute de femmes européennes. Les colons étaient rares, mais, pour employer l'expression pittoresque d'un curé célèbre, "les colonnes" l'étaient encore plus! Vers 1650, ne se mariait pas qui voulait. Aussi, les demoiselles qui daignaient aborder sur nos rives, trouvaient-elles aussitôt, quelques prétendants prêts à leur offrir leur coeur et leurs biens. Avoir, dans la maisonnette rustique, édiflée sur la terre défrichée avec peine, une compagne qui serait la gardienne et la bénédiction du foyer, voilà le rêve légitime caressé par ces rudes et austères paysans. D'ailleurs, les autorités encourageaient fortement à ne pas s'attarder dans le célibat plus qu'il ne fallait. C'était agir sagement au point de vue des moeurs, comme dans l'intérêt de la colonie.

Par un heureux hasard, il nous a été donné de mettre la main sur les contrats de mariage des amis Leduc et Descaris, dont nous vous avons déjà entretenu et de constater — coïncidence curieuse — que

tous deux avaient été chercher leurs épouses au loin.

Au temps qui nous occupe la navigation océanique avait son terminus à Québec, et la colonie de Montréal était forcée d'avoir là, un entrepôt, appelé de "magasin de Montréal", où l'on déposait, en attendant leur transport, les marchandises et articles venant d'Europe qui lui étaient destinés!

Une fois par été, au moins, les autorités de Montréal et autres habitants se rendaient au siège principal de la Nouvelle-France. Ce voyage était parfois long et souvent périlleux, à cause de la présence des Iroquois.

Voilà pourquoi on partait en nombre, à la fois pour se défendre en cas d'attaque et, aussi, pour la manoeuvre des embarcations qui devaient revenir passablement chargées. Or c'est au cours de ces voyages périodiques que nous allons voir ces deux amis choisir leurs compagnes.

Le premier à pénétrer dans la vie matrimoniale fut Jean Leduc. Comme les embarcations de Montréal passaient aux Trois-Rivières, dans l'été de 1652, elles arrêterent à cet endroit et plus longtemps, sans doute, qu'on ne l'avait projeté, car cette saison fut particulièrement féconde en massacres d'Européens, de Hurons et d'Algonquins, le long du St-Laurent. Quoiqu'il en soit, dans une des rares pièces du greffe de la Boujonnière, conservé au palais de justice des Trois-Rivières, nous constatons que le 27 juillet 1652, Jean

Leduc, natif de la paroisse d'Iger, au Perche, promet épouser Marie Soullinié, fille de Ursin Soullinié et de Marie Favverol de la paroisse de Brulle (?) proche de Sainte. (1) La future épouse est, dans le moment, au service de Jacques Aubuchon, personnage considérable des Trois-Rivières.

Leduc a pour "l'assister"—c'est le terme de l'acte—Jeanne Mance, Lambert Closse et Charles Lemoyne, tandis que Marie Soullinié a pour témoins François Nicolas de Longueuil-Desmazures, enseigne du camp volant, Jacques Aubuchon et son épouse qui tous signent, sauf les futurs conjoints. Ce contrat est dressé dans la chambre de "Guillemin" Guerbodot du Plessis (2), gouverneur des Trois-Rivières et capitaine du camp volant.

Fait à signaler et qui montre combien l'existence était alors précaire, un mois après, environ, les Iroquois avaient fait trépasser le gouverneur Duplessis et le notaire la Boujonnière.

Au retour à Montréal, Leduc y épousa sa promise, le 11 novembre de la même année.



Passons, maintenant à Descaris. Deux ans plus tard, en 1654, les "Montréalistes" sont à Québec et Descaris qui est de l'expédition trouve dans une des jeunes filles qui débarquaient sur nos rives, l'épouse à laquelle il avait dû songer bien des fois. Il n'attendra pas plus longtemps. Un tabellion est appelé au "magasin de Montréal" et là, par devant maître Guillaume Audouart, notaire et secrétaire du Conseil

(1) Mgr Tanguay dit qu'elle était veuve d'un nommé Lambert, mais nous croyons qu'il a mal lu cet acte, très difficile à déchiffrer du reste.

(2) C'est ainsi que le nom est écrit. La plupart des historiens lui donnent cependant le prénom de Guillaume.

à Québec, il est dressé un contrat de mariage entre Jean Descaris et Michelle Artus de la paroisse de Bousse, proche Laflesche, en Anjou.

Sont présents, Paul Chomedey de Maisonneuve, gouverneur de Montréal; dame Barbe de Boulogne, femme de M. Louis d'Ailleboust, ci-devant gouverneur de la Nouvelle-France; René Giroust, marchand, Jacques Dorré, Claude Robutel, Charles Lemoyne, Jean St-Per, Nicolas Godé, Nicolas Hubert, F. Gervaisse et David Lemoyne qui tous signent, sauf les futurs époux, tout comme précédemment.

Ce qui démontre bien que Michelle Artus était nouvellement arrivée au pays, c'est qu'il n'est pas fait mention qu'elle est "assistée" spécialement par quelques-uns des témoins et que tous ceux-ci sont des "citoyens" de Montréal et des connaissances de Descaris, à l'exception de Dorré et de Giroust dont on ne trouve plus la trace en ce pays, ce qui pourrait faire supposer qu'ils n'étaient que de passage en la Nouvelle-France.

Les familles Leduc et Descaris grandiront côte à côte sur le site de cette ville qui sera un jour la superbe métropole canadienne, puis deux de leurs enfants s'uniront pour sceller et perpétuer l'amitié que leurs pères se portaient.

Ainsi qu'on le sait, à l'époque où Leduc et Descaris, dirent adieu au célibat, notre pays était rudement malmené par les féroces guerriers des cinq cantons qui ne pardonnèrent jamais aux Français leur alliance avec les tribus indigènes des bords du St-Laurent. Cependant, cet état de guerre continu, qui aurait dû, tenir tout le monde dans l'angoisse, semble avoir peu émotionné nos aïeux.

Entre deux combats, on créait un foyer nouveau et l'on se préparait pour l'avenir, tout comme s'il n'y eut eu rien d'extraordinaire. Brave, stoïque et remplie d'un espoir inaltérable, telle nous apparaît cette poignée de Français, luttant contre les éléments, les enfants du sol et l'incurie d'une mère-patrie négligente.



Nouvelle Acadienne

“ Mon Evangeline ”

Par Alex. Villandray

I

DANS la grande vallée du Nouveau-Brunswick, dans la vaste plaine que baignent les flots bourbeux de la rivière Peticodiac, dans le pays que les Acadiens d'antan ont si bravement défendu, sur le sol historique où d'elle-même une noble race s'est refaite, au foyer d'une famille demeurée française malgré la tempête qui gronda si longtemps, et en dépit de l'altière Albion: j'ai découvert un jour l'idéal que mon imagination d'enfant s'était créé en rêvant le soir.

C'était, si j'ai bonne souvenance, par un beau matin du mois de juin si cher aux écoliers, car il porte dans son sein la date de l'ouverture des grandes vacances d'été.

Afin de me livrer tout entier à mon sport favori, la pêche à la ligne, j'avais quitté l'édifice du collège de bonne heure; ma perche sur l'épaule, j'allais gaiement à travers les grands champs. Le soleil doré baisait amoureusement de ses chauds rayons la terre à demi-enveloppée par les vapeurs de l'aurore, il réchauffait les petits grillons qui commençaient leurs chansons dans l'humide gazon, la violette portait fièrement sur sa corolle un diamant de rosée et semblait encore augmenter son parfum; ce matin-là, la nature toute entière chantait l'alleluia.

Je la vis venir à moi, sa tête comme celle d'une apparition, se noyait dans la

brume matinale, le multicolore brouillard auréolait son visage, on aurait pu la prendre pour une vierge due au pinceau de Murillo; ses pieds mignons disparaissaient en entier sous l'odoriférant trèfle à peine éclos.

Elle était tout près de moi. Je tendis les mains vers elle, elle s'arrêta indécise: alors, les yeux clos, je m'agenouillai pieusement et je m'inclinai comme on se penche à l'église: j'entendis distinctement une voix de femme qui dit:

—Evangeline!

Ensuite je distinguai un petit frou-frou de moire froissée, un éclat de rire argentin, un bruit de brindelles qu'on écrase...

Quand je me relevai la vision avait disparu, je conclus que j'avais rêvé...

Ce jour-là je revins bredouille! Au lieu de concentrer mon imagination sur le bouchon qui flottait sur la surface de l'amer courant, je pensai à mon rêve!

II

A quelques cents verges du collège Saint-Joseph la hache du bûcheron a épargné une petite touffe d'arbres qui ombragent les allées d'un parc des plus enchanteurs, la promenade tortueuse déroule ses anneaux sur les hauteurs de la falaise qui surplombe un ravin où coule un paisible ruisseau, son parquet est lisse et moelleux

tout couvert d'aiguilles de pin; au pied du promontoire, une digue a été construite, du ruisseau on a fait une nappe d'eau assez profonde qu'aucun zéphir ne ride de son haleine tellement elle est encaissée entre deux rives escarpées.

Les allées du parc serpentent en tous sens sous la route des rameaux qui s'entrecroisent; à divers endroits on a érigé des mignons kiosques rustiques qui semblent jouer à cache-cache sous la feuillée; au centre de l'artère principale, s'élève au milieu de la demie obscurité et parmi le vert feuillage, une minuscule chapelle blanche comme la neige de Noël et brillante comme une étoile du grand ciel bleu.

A peu de distance du sanctuaire, une statue de la vierge, gardée par deux anges de pierre, bénit le passant et considère, avec une bonté toute maternelle, les quelques fleurs déposées à ses pieds par les pieux étudiants.

Un jour qu'assis sur un banc, en face de l'image de la Mère-Immaculée, je laissais ma pensée errer et voltiger sans bride dans les régions de l'impossible, je fus soudain tiré de ma torpeur par un presque imperceptible craquement de feuilles sèches, et par le bruit scandé que fait un gravier en roulant sur la glaise durcie; si léger qu'eut été l'écho, je le distinguai parfaitement, car mon oreille était familière à tous les sons journaliers du bocage.

Je me levai aussitôt et je scrutai l'horizon verdoyant du bois, quand mes yeux, acoutumés à la clarté tempérée du lieu, eurent parcouru un cercle entier, j'aperçus à travers les troncs résineux des sapins, la jupe blanche d'une fillette; je n'avais pas encore vu son visage, mais un quelque chose que je ne puis encore expliquer aujourd'hui, me força, m'obligea à courir me poster à la sortie du sentier, une petite fourche de chemin couverte de mousse, par où elle devait passer.

J'arrivai au tournant en même temps qu'elle; oh! bonheur, c'était ma vision, mon apparition de la veille, la jeune fille n'était autre que mon Evangéline, mon idéal!

Elle s'arrêta; un cri de frayeur s'étrangla dans sa gorge et vint éclorre sur ses

lèvres dans un sourire embarrassée; ne sachant à quoi attribuer notre subite rencontre, rougissant comme une cerise en août, elle baissa sa jolie tête, le mignon talon de sa Milleputienne bottine vernie creusa son petit trou rond dans le sable de l'allée; peut-être aurait-elle voulu faire une fosse pour ensevelir son trouble... Moi, debout, à deux mètres de distance, gauche, le chapeau à la main, les bras ballants, la bouche ouverte, les yeux fixes et démesurément ouverte, le cou tendu, je la regardais, je la buvais, elle était divine dans sa robe blanche, ses cheveux noirs encadrant un visage aux tons chauds comme des caresses; on eut dit une plante exotique perdue sur un duvet de neige. J'étais ivre, j'étais fou, je rêvais mon rêve de nouveau!

III

Combien de temps aurait duré notre immobilité, nul ne le saura jamais, tous les jours peut-être si, par hasard, quelques dames visiteuses ne fussent venues troubler la solitude de l'ombrage; elle fit quelques pas, instinctivement je l'escortai; j'étais sous le charme, elle m'eut mené au fond d'un précipice que je l'aurais suivie, un bandeau sur les yeux.

Tous deux nous nous acheminâmes vers les terrains du collège; j'entamai la conversation; je parlai avec une grande volubilité des étoiles, de la lune, du soleil, du temps probable et des pronostiques du lendemain: elle ne répondit que par quelques monosyllabes qui se gravèrent si profondément dans ma mémoire, qu'aujourd'hui encore, je pourrais les répéter, même avec l'accent de sa voix fraîche.

Elle était joyeuse, j'étais heureux, songez donc, j'avais seize ans, elle en avait quinze à peine.

Je dus la laisser à la porte du couvent des bonnes soeurs où, elle et sa maman s'étaient logées durant leur court séjour à notre "Alma Mater". Je ne la revis plus, car ce soir-là, un train empanaché de noire fumée m'enleva et me déposa dans

Mon Evangeline

une petite gare à six cent cinquante milles de la plaine de Westmoreland.

accomplir. Chaque soir je le tenais étroitement enroulé autour de mon poignet afin de revoir mon Evangeline en rêve.

IV

Une année s'écoula, Evangeline vint dans ma ville natale afin de se perfectionner dans l'étude des arts, elle reçut à l'institution des Révérendes Dames de Jésus-Marie, les derniers dons qui devaient faire d'elle une vraie femme. Je ne la rencontrai pas, car dès lors j'avais lancé ma frêle barque au gré des flots houleux de la mer de la vie, j'étais en voyage, ce n'est qu'à mon retour que j'appris son court séjour parmi nous. Pendant les quelques visites qu'elle faisait aux rares amies qu'elle honorait de son amitié, elle avait un jour, par mégarde, laissé tomber un chapelet de sa petite bourse; je retrouvai plus tard cet objet, je le gardai précieusement, c'était le seul souvenir que j'eusse jamais possédé d'elle. Chapelet austère, chapelet de couvent, chapelet sur lequel elle avait prié avec la rage de la jeune fille enfermée entre les murs sévères d'une cellule de nonnette.

Il était vieux ce chapelet, il avait sans doute vu de meilleurs jours, il lui manquait plusieurs grains dans ses dizaines et il était veuf de sa croix de terminaison.

Combien d'heures ai-je passées tenant dans mes mains tremblantes les petites mailles d'acier et baisant avec ivresse les grains ternis par les doigts divins de ma vision; j'ai toujours porté la relique dans une poche intérieure, de mon habit, près de mon coeur, je lui attribue une bonne part dans les actions méritoires que j'ai pu

V

Sept longues années ont glissé sous les aiguilles du cadran des siècles, années de joies, années de tristesses, années de plaisirs, années de douleurs: mais malgré le bonheur, malgré l'adversité, en dépit des orages de l'existence, j'ai toujours conservé pieusement le souvenir de mon idole, et quand une vague plus douce m'a rejeté sur les côtes hospitalières de l'Acadie, son chapelet servit d'aurore à ma fragile nacelle, qui, désemparée s'en allait vers le gouffre où elle aurait infailliblement coulé à pic.

Hier, j'ai rêvé mon rêve, elle n'est pas changée mon Evangeline, ses cheveux sont toujours noirs et ses grands yeux sont toujours deux pages où l'on peut lire une âme pure comme la colombe; en passant dans le royaume des femmes la fillette s'est contentée de devenir plus belle... J'ai longuement causé avec elle, j'ai pris ses deux petites mains dans les miennes et je lui ai offert de partager mes travaux.

Elle a dit oui.

Je suis le plus heureux des hommes, mon Evangeline est à moi, toute à moi ! L'Acadie compte un défenseur de plus, bien faible, il est vrai, mais qui sait, il fera peut-être sa part de l'ouvrage.

Longfellow a immortalisé son Evangeline et j'ai trouvé en plein vingtième siècle l'idéal du poète, mon rêve est devenu réalité.



ZIG-ZAGS
par Passepartout



Le propriétaire.—Que dites-vous?
Commis du restaurant. — Je vous demande de me prêter 10 cents pour aller me chercher quelque chose à manger!!!

La vie est une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr.

Les plaisirs ne sont pas beaucoup nécessaires si on a du bonheur.

Si les femmes étaient moins empressées de trouver des maris, ceux-ci feraient plus d'efforts pour se rendre dignes de les obtenir.

La jeunesse qui s'efface du visage se réfugie dans le coeur, a dit Paligny.

La vie des villes aiguise les hommes comme la meule, en les usant.

Pour faire son chemin, il faut avoir de bonnes relations avec tout le monde, mais pas d'amis intimes.

Il n'y a au monde qu'une puissance qui fait tout rentrer dans l'ordre, c'est la Mort.

Rien n'arrive dans la vie comme on le craint ni comme on l'espère.

L'usage fait beaucoup de choses par raison, beaucoup sans raison, et beaucoup contre raison.



Elle.—Comme tu étais timide le jour où tu m'as demandé en mariage! T'en rappelles-tu?

Lui.—Non! Il me semble qu'il y a cent ans de ça. Je devais être bien jeune!

La dernière des illusions est de croire qu'on n'en a plus.



Fillette.—Vous avez l'air bien triste, papa!

Le père.—Je suis après chercher une farce pour mettre au-dessous du dessin que je viens de faire!!

Tu vis, donc tu souffres: voilà l'homme.

Ce qu'on appelle le prochain, ce sont les autres.

Qu'importe une chaîne de fer ou d'or, si on perd la liberté.

Pour réussir dans le monde, il ne faut pas valoir mieux que lui.

Il n'y a personne pour qui un peu de superflu ne soit aussi du nécessaire.

L'orgueil est une faiblesse, la honte est une sottise.

Alfred de Musset disait vrai lorsqu'il écrivit:

Doutez, si vous voulez, de l'être qui vous aime,
D'une femme ou d'un chien, mais non de
[l'amour même.]

Nous cherchons, dit d'Houdetot, l'amitié de ceux dont nous redoutons l'inimitié, si bien que les méchants semblent avoir plus d'amis que les bons.

Ce qui importe, ce n'est pas le succès, c'est l'effort.—Jouffroy.

Quand tu pourras travailler, fais-le toujours, lors même qu'on ne te donnerait pas ce que tu mérites.

Il ne faut pas avoir honte de demander ce qu'on ne sait pas.

Quand l'oiseau est parti, pourquoi garder le nid?

On guérit d'un coup de couteau, on ne guérit pas d'un coup de langue.

Laisse le bon pour le meilleur; mais ne lâche pas la proie pour l'ombre.

Grande est la justice de l'homme, plus grande la puissance d'un mensonge.



—C'est un pingre ton amoureux, ma soeur!

—Comment cela?

—Je lui ai demandé de me changer 50c et il a gardé le 50c!

Poissons d'Avril

C'EST une assez curieuse coutume, n'est-il pas vrai, chère lectrice ? que de mystifier—un certain jour de l'année, celui-ci précisément,—les personnes de son intimité et même quelques autres. Les femmes surtout excellent dans l'art du "poisson d'avril". Elles y déploient une ingéniosité qui nous surprend et nous bafoue, nous autres hommes. Mais mystifier un homme, quel pauvre triomphe! Le vrai poisson d'avril, c'est celui qu'une femme sert à une autre femme, et que celle-ci dévore de confiance. Voilà le suprême de l'art! Entre femmes, la mystification d'avril est une occasion précieuse de malice, parfois d'un brin de cruauté élégante.

Tout usage ancien, quasi légendaire, comme celui du "poisson d'avril" a ses raisons d'être et vaut qu'on y réfléchisse. Ce que vous lirez dans les ouvrages documentaires sur l'origine du poisson d'avril n'est guère topique ni vraisemblable. J'incline, pour ma part, à voir là, tout simplement, une sorte de leçon d'optimisme pratique donnée par le malicieux bon sens du peuple. Avril, justement, c'est le réveil de l'année, c'est la résurrection de tout ce qu'a enseveli, durant de longs mois, la léthargie de l'hiver... Avril, c'est la jeunesse avec ses impétuosité, sa folle confiance en soi. Un jour de soleil entre les ondées et les nuits de gel, et voilà d'imprudentes fleurs de pêcher qui montrent au ciel traître leur tendre cœur rose... Le moment est bien choisi, pour la sagesse ancestrale, de nous donner un avis de prudence, une doctrine de l'espoir.

Premier avril. On sonne; le facteur apporte une enveloppe recommandée, décorée de cachets. Brisons la cire, déployons la lettre: tiens! cette distinction flatteuse, ce poste honorable où tendaient nos rêves et nos appétits, voilà qu'ils s'offrent... Il suffit de nous rendre à telle adresse...

Nous y courons: la porte est close, ou bien nous trouvons derrière elle un inconnu furieux qui nous expulse. Nous rentrons chez nous l'oreille basse; toutes les raisons qui révélaient la mystification dans la lettre si copieusement scellée, nous éblouissent à présent. "Les choses, pensons-nous, ne se résolvent pas si brusquement, si aisément... Et puis, c'est le 1er avril!" Cependant notre voisine a reçu, par le même courrier, une boîte en bois, ficelée, et non moins cachetée que notre lettre. "Envoi de M. Benoit; valeur déclarée: \$300; bijouterie." Notre voisine ne se rappelle pas un M. Benoit dans ses connaissances: elle n'en coupe pas moins—à la hâte—les ficelles de la boîte, casse le couvercle pour le lever plus vite, déroule fiévreusement les enveloppes successives de papier de soie... Et c'est seulement en découvrant, sous la dernière, un petit poisson d'avril en zinc découpé, qu'elle s'avise que M. Benoit, généreux inconnu, n'avait aucune raison de lui expédier un joyau de \$300.

* * *

—Votre voisine et vous-même, me direz-vous, êtes par trop faciles à mystifier.

Possible! Plus avertie qu'elle et moi, spirituelle lectrice, vous auriez peut-être dédaigné l'attrayant mystère du coffret et de la lettre; mais, croyez-moi, du 1er avril de chaque année au 31 mars de la suivante, que de gens sans être visés par l'ingéniosité des mystificateurs, se dupent eux-mêmes! C'est pour ceux-ci qu'est donnée la gaie leçon des poissons d'avril. C'est à ceux-ci que la sagesse ancestrale dit: "Méfiez-vous de l'imprudent espoir! Ne croyez pas à ce mot vide: la chance! Et par contre, aux déboires de la vie courante, opposez le haussement d'épaules sans colère

du mystifié qui a couru inutilement se casser le nez à une porte close, ou déballé sous un magnifique appareil un poisson d'avril de deux sous." La leçon n'est point superflue: le monde est plein de chimériques, voués à la mélancolie parce que des choses irréalisables, sur quoi ils comptaient, ne se réalisent pas.

Le monde est plein, non seulement de chimériques classés, de ceux qui croient à la fortune prédite par les somnambules, qui cherchent la solution de problèmes démontrés insolubles, les quadrateurs de cercle et les abstraiteurs de quintessence; il est plein, surtout, de chimériques médiocres, moyens, sans envergure; nous coudoyons ceux-ci dans l'existence quotidienne. Chimériques moyens, les gens qui lisent un prospectus financier où l'on promet cent pour cent de l'argent demandé, et qui envoient leur argent au spéculateur. Chimériques moyens, les amateurs qui bâclent un tableau ou une pièce, sans culture spéciale, et comptent là-dessus pour conquérir la notoriété et la fortune immédiates. Chimériques moyens, ces innombrables humains, nos frères, qui n'ont pas la moindre raison de croire au succès de leur entreprise, sinon que c'est "leur" entreprise; qui refusent d'examiner les objections décourageantes: qui disent: "Un tel a réussi, pourquoi ne réussirais-je pas?"—qui enfin, sous une forme quelconque, pratiquent le culte décevant de la "chance", soit pour l'invoquer en commençant une oeuvre, soit pour la maudire quand l'oeuvre mal conduite est abolie.

* * *

Lectrice innombrable, je voudrais profiter de ce jour classique des mystifications pour vous ôter la foi dans la chance, si par hasard vous la pratiquez. Le mot chance ne signifie exactement rien. Nous appelons chance l'ensemble des causes que nous ignorons, voilà tout: mais ces causes ignorées, c'est souvent par notre faute qu'elles nous échappent. Nous disons: "X... a de la chance dans tout ce qu'il entreprend; à moi, au contraire, rien ne réussit; j'ai la guigne." Si nous étions raisonnables, nous

devrions dire, au contraire: "Puisque tout réussit à X... c'est que X... possède et pratique une excellente méthode d'entreprise; tandis que moi, ma méthode est mauvaise et il importe de la modifier..." De fait, quand on examine avec soin le procédé des gens dits "chanceux", on constate que leur chance se réduit neuf fois sur dix à l'exploitation sagace et laborieuse de quelques dons naturels assez communs. La malchance des malchanceux c'est, par contre, souvent la paresse (paresse à étudier l'entreprise, paresse à la mettre en branle, à la surveiller) ou, plus souvent (car les malchanceux ne sont pas nécessairement fainéants), de l'inopportunité. Les malchanceux sont inopportuns pour choisir le "moment" de leur effort; ils veulent imposer aux événements l'instant de leur lubie, au lieu de guetter l'heure propice en suivant avec attention les événements. Ainsi la malchance n'est presque toujours que la disproportion continue entre les moyens employés et l'objet poursuivi. Quant à la chance, c'est, inversement, une certaine adresse habituelle à maintenir l'équilibre entre les entreprises et les moyens, un certain "réalisme" dans l'évaluation des forces dont on dispose, une intelligente patience à attendre le temps favorable.

A quel point il est absurde d'escompter, dans les entreprises pratiques, la chance au sens des joueurs, la faveur subite de la destinée, c'est précisément dans le jeu ou dans les loteries qu'on peut s'en rendre compte. La chance du gros lot, la chance du "cent d'as", on peut la calculer, la chiffrer: elle est infime. Dans les entreprises de la vie réelle, la chance, au sens loterie, joue ce même rôle infinitésimal. Acceptez-la si elle vous vient. Moi, je la redouterais plutôt; je comprends ce Polycrate, tyran de Samos, qui, épouvanté par trop de bonheur dans ses entreprises, jeta dans la mer, pour s'en priver, un précieux anneau auquel il tenait extrêmement.

* * *

Ne compter, pour réussir, que sur les raisons visibles, connues;—malgré qu'on

emploie tous les honnêtes moyens de succès, ne jamais penser à l'avance qu'on réussira (car des raisons d'insuccès peuvent toujours vous demeurer inconnues)—voilà deux excellents principes, deux bonnes règles d'espérance pratique. S'en écarter, c'est se mystifier soi-même; c'est faire de tous les jours de sa vie autant de "1er avril".

Mais cette date suggestive nous dicte encore une règle d'économie morale: opposer aux mystifications du sort un visage souriant. Le sort est parfois, en effet, un mystificateur sinistre. Il nous ouvre pompeusement une porte sur une impasse. Il nous présente comme certaine, à trois mois de distance, une victoire qu'il nous "soufflera" la veille. Il lance sa grêle sur nos blés au moment où nous aiguïsons la faux pour la moisson. Méfions-nous des sourires du sort; plus il les accuse, plus il les multiplie, plus il convient de se tenir en garde. Certaines gens se donnent comme à plaisir l'agacement des déceptions; dès qu'ils désirent quelque chose, ils enjoignent à la destinée de vouloir comme eux, et s'imaginent être obéis. Or la destinée n'en fait qu'à sa tête; nos gens sont confondus de surprise quand l'événement le leur démontre. Ils jettent alors les hauts cris, proclament: "Voilà bien ma guigne!"

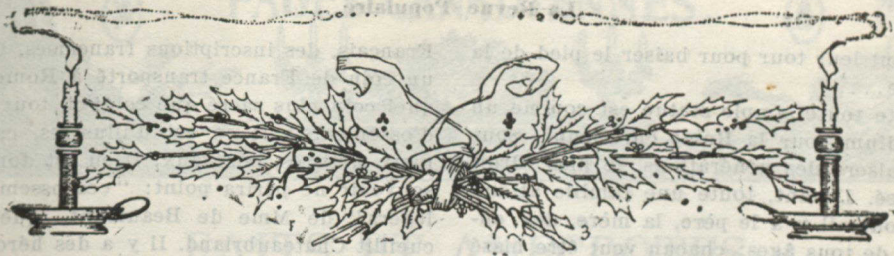
Quelle attitude puéride, inélégante en face de l'inévitable! Ne vaut-il pas mieux sourire?

J'aime à croire, chère lectrice innombrable, que vous ne gaspillez pas ainsi à tort et à travers ce beau trésor: l'espoir. Un sentiment noble et sage mérite ce nom: c'est la conviction que nul effort n'est inutile, que l'ensemble des lois mystérieuses qui régissent le monde moral n'est pas sans analogie avec les lois du monde physique, où rien ne se perd. L'espoir sagace doit donc croître à proportion de l'effort; il se confond, somme toute, avec lui. On s'efforce parce qu'on espère, et on espère à mesure qu'on s'efforce. "Souhaiter", que les coeurs robustes, implique aussitôt "vouloir",—tandis que pour les faibles, vouloir est tout juste synonyme de souhaiter.

Tant de philosophie dans un poisson d'avril?

Pourquoi pas, lectrice? Et puis, n'est-ce pas le jour de vous offrir cent phrases à déplier pour que vous trouviez au fond un menu grain de bon sens?





Croquis de Voyage

La Semaine Sainte A Rome

Par F. Masson

I.—Au Vatican

DE LA place Saint-Pierre, on n'aperçoit du Vatican qu'une partie, une immense maison à trois étages, sans caractère, relativement moderne, puisqu'elle ne remonte qu'à Urbain VIII. C'est là que vit le pape. On y accède, de la place Saint-Pierre, par un portail de bronze, que gardent à l'intérieur quelques suisses, dans leur étrange costume, mi-partie rouge et jaune, relevé de bleu, qu'avait, dit-on, dessiné Michel-Ange, mais qui, aujourd'hui, est singulièrement défiguré par des adjonctions modernes. Au dehors, des carabinieri italiens montent la faction.

II.—La Messe du Pape

Tous les jours, à six heures du matin, le premier valet de chambre entre dans la petite chambre à coucher du Saint-Père pour recevoir ses ordres.

Cette chambre, assez exigüe, dont les murs sont tendus d'étoffe jaune, est partagée par un rideau, derrière lequel se trouvent un lit blanc et un prie-Dieu. Le pape se lève pendant qu'on prépare l'autel dans la chapelle privée de l'appartement; puis, sans autre assistance que celle de son camérier, il dit sa messe.

De temps en temps, le pape délaisse sa chapelle privée pour l'oratoire qui ouvre

ses portes sur la salle des Gardes-Nobles: c'est une petite chapelle très modeste, presque obscure, très recueillie. L'admirable "Nativité", peinte sur l'autel par Romanelli, s'éclaire alors aux flammes de six grands cierges, et quelques fidèles, membres de l'aristocratie romaine ou étrangers d'importance, reçoivent l'autorisation d'assister à la cérémonie. Elle est fort courte, ne dure qu'une demi-heure: point de présentations, point de discours; mais c'est à peu près la seule occasion qu'on ait d'approcher le pape; aussi, cette faveur est-elle des plus enviées.

Son maître de chambre, qui sait ses intentions, a soin de décourager les pèlerins, d'arrêter les demandes indiscretes. Lorsque les gens sont trop recommandés pour qu'on les rebute, il leur offre d'assister à la messe privée, mais encore ne s'engage-t-il point sur le jour. Il faut du temps, beaucoup de temps; car le jour dépend de la disposition, — on ne dit jamais de la santé du Saint-Père. Souvent même, au jour dit, les pèlerins arrivant à l'heure très matinale, trouvent que le pape a chargé quelque cardinal de dire la messe à sa place.

III.—Le pied de Saint Pierre

... Là-bas, devant la statue de saint Pierre, des gens de la campagne, des vieillards, des mères, des enfants prient, at-

tendant leur tour pour baiser le pied de la statue...

Cette toute simple statue est comme un palladium pour la Rome chrétienne. Sous les baisers des générations, le pied droit est usé. Devant, toute une famille attend son tour: il y a le père, la mère, des enfants de tous âges; chacun veut être hissé jusqu'à la statue, baiser le pied, et le plus petit, aux bras de sa nourrice, on le lui fait toucher du front.

...Après, c'est toute une bande d'enfants, les petits portant les grands, les grands portant les petits...

Qu'on ne croie pas que la dévotion à saint Pierre n'aille qu'aux petites gens: quand les chanoines traversent la Basilique, allant aux offices, ils baisent, eux aussi, le bronze devenu brillant et jaune.

IV.—Le Vendredi Saint à Saint-Louis des Français

A Saint-Louis, c'est le beau monde: on prêche en français, et c'est de bon ton de venir, même quand on ne l'entend pas. Quelques équipages à la porte, et, dans l'église, quelques toilettes noires et assez élégantes.

Ici, on est en France. A terre, en grandes lettres de cuivre, sur le marbre grisâtre, les noms des officiers qui, en 1849, ont été tués au siège de Rome; de ceux, bien plus nombreux, qui, pendant l'occupation, sont morts de la fièvre. On marche sur de la cendre française. Aux colonnes, aux murs, des monuments élevés à des

Français, des inscriptions françaises. C'est un coin de France transporté à Rome et quel coin plus sacré que celui-ci, tout fait d'ossements! Il en est d'illustres, cardinaux, artistes, généraux; il en est dont le souvenir ne périra point: "ces ossements légers" de Mme de Beaumont, que recueillit Chateaubriand. Il y a des héros et des poètes, des voyageurs et des femmes: il y a une part de l'âme française. Point autre chose, d'ailleurs, que l'âme; l'église est romaine, avec des dorures qui sont d'outremonts, des belles fresques du Dominiquin dans une chapelle, des peintures médiocres du Caravage et d'autres Italiens; ailleurs, des marbres partout. Il n'y a que la voûte où Natoire, vieilli, ait occupé ses loisirs de directeur de l'Académie.

Le costume moderne détonne dans ces églises ensoleillées. Un mendiant à guenilles pittoresques y fait mieux en un coin qu'un monsieur en redingote noire, qu'une dame en jaquette ajustée. Il peut se faire que notre vêtement, uniforme dans tous les pays et sous toutes les latitudes, ait parfois un caractère; mais, s'il est congruent au décor dans un salon de la moderne, où il tache simplement les étoffes des murs, et fait ressortir la gaieté claire des robes soyeuses, dans un palais—et, ici, c'est un palais—où chacun a à jouer son rôle, où le cadre écrase les personnages s'ils ne sont point aussi brillants et aussi somptueux qu'il est lui-même, il est une tristesse, une pauvreté, presque une souffrance.





FAITS ET ANECDOTES

NOS PALAIS DE GLACE

CE qui suit a été publié dans l'Almanach Vermot (Paris) et constitue une autre preuve de l'extrême licence ou de l'ignorance des écrivains français dans leurs constatations:

"Au Canada, les hivers sont très rigoureux et très longs. Les Canadiens ont tiré parti de ces circonstances défavorables aux travaux ordinaires, pour se créer une distraction qui a pris l'importance d'un sport. Ils taillent des glaçons en forme de briques et construisent avec ces matériaux d'un genre peu usité, des édifices qui atteignent parfois de grandes dimensions. On en jugera par la photographie ci-dessus prise à Montréal au milieu de l'hiver. C'est un château-fort en vraie grandeur. Des concours sont institués chaque année et les plus beaux édifices sont primés. Mais, subissant l'implacable loi qui veut que tout passe ici-bas, tout cela disparaît aux premiers rayons du soleil printanier."

ANECDOTE SUR SIR WILFRID

NOUS trouvons dans le "Chatham Daily News," l'anecdote suivante sur Sir Wilfrid Laurier:

La mort du Rév. Dr Williams de Montréal, dit ce journal, rappelle un incident de la vie de Sir Wilfrid Laurier raconté par un citoyen éminent de Toronto. Mad. Williams était la fille de M. Murray, de Québec, un puritain de vieille souche. Jusqu'à l'âge de 18 ans, Wilfrid Laurier ne parlait pas un mot d'anglais et il alla demeurer chez M. Murray pour y apprendre

cette langue. M. Murray ne manquait jamais de lire le soir un passage des Ecritures et de réunir la famille pour la prière du matin, et le jeune Canadien-Français fût averti qu'il était libre d'assister, s'il le désirait, à ces exercices de dévotion. Il y assista et écouta avec la famille pendant quatre ans les lectures du vieux puritain.

Plus tard, lorsqu'il fût devenu l'homme d'Etat distingué que le pays admire, un ami qui connaissait ses relations avec la famille Murray, lui demanda quelle impression ce genre de vie lui avait produite et il exprima immédiatement son appréciation franche de la vie honnête et son respect des convictions de ces braves gens.

Voici ce que dit Sir Wilfrid:

"La solide intégrité de caractère et l'esprit de droiture que j'ai constaté dans la famille Murray a laissé chez moi une impression qui ne s'effacera jamais de ma vie."

QUESTION DE RESSEMBLANCE

VOICI une charmante anecdote racontée dans la "Presse", il y a vingt-cinq ans, et qui ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs d'aujourd'hui.

Toute une sensation ces jours derniers, dans l'un des plus brillants salons de Londres. Une dame du plus grand monde avait réuni chez elle l'élite du parti conservateur. Au coup de minuit, alors que la conversation avait atteint son plus haut degré d'animation, il se fit un silence plein de mystère. Sur le seuil de la porte venait d'apparaître Benjamin Disraeli, premier duc et comte de Beaconsfield. C'était bien

sa taille, ses cheveux bouclés, sa démarche, son regard. Pendant plusieurs secondes, l'assistance resta muette, bien convaincue que l'ancien chef du parti conservateur était revenu sur la terre. Mais quand le vieux monsieur, cause de toute cette sensation, fut présenté par la dame de céans à ses plus proches voisins, on s'aperçut qu'il n'était pas un revenant, mais bien Sir John A. Macdonald, le premier ministre du Canada, dont la ressemblance avec le feu comte était des plus frappantes.

REMINISCENCE HISTORIQUE

AU cours d'un récent discours devant la Société des gens de lettres qui le faisait en un banquet, à Paris, M. James Hyde a signalé un fait assez peu connu et qui nous intéresse tout particulièrement. Voici ses propres paroles :

" Cette même date 1636, je veux vous signaler le fait en passant, car on ne lit guère aujourd'hui les Relations des Jésuites de cette époque où il est consigné, que des Français élevés au collège de Québec, au milieu des "quelques arpents de neige" dont l'histoire nous a laissé le souvenir, représentaient une pièce de théâtre écrite en français peut-être par un ancien condisciple de Cornuelle lui-même: c'était la première fois qu'on jouait une pièce de théâtre sur la terre américaine du Nord, et il est étrange en même temps que flatteur pour vous, Messieurs, de constater que c'est dans votre propre langue, en français, que cette tentative fut faite et par des Français."

DEUX BONS MOTS DE L'HON. TAILLON

LORSQUE le chemin de fer du Nord était sous le contrôle du gouvernement, l'hon. Taillon était assiégé du matin au soir par ceux qui voulaient faire partie de l'administration de ce chemin. Un jour,

plus impatienté que de coutume, il s'écria: " Eh bien! il ne restait plus qu'une place dans les chars pour les voyageurs, prenez-la, je vais être débarrassé, nous allons annoncer que non seulement les bureaux, mais tous les chars, même celui réservé au bagage, sont remplis, qu'il n'y reste plus une place, ni pour les employés ni pour le public."

Le solliciteur ébahi se mit à rire et s'en alla raconter l'aventure qui fit du bruit.

Une autre fois, ne sachant que répondre à quelqu'un qui le tourmentait: " Tiens, voulez-vous ma place? Prenez-la, je m'en vais." Et il partit.

L. O. David.

CANADIENS-FRANÇAIS DE TORONTO

IL faudrait peut-être remonter bien loin en arrière pour dire au juste en quelle année est venue s'établir à York, aujourd'hui Toronto, la première famille canadienne-française. Il paraît cependant certain que les nôtres qui sont venus s'installer définitivement là sont arrivés dans le courant de l'année 1853-54, alors que le Parlement du Canada siégeait alternativement à Québec et à Toronto. Ils étaient pour la plupart employés civils et parmi eux on remarquait M. Desbarats, imprimeur de Sa Majesté la Reine, et M. Hector Lemaitre, aussi imprimeur. Le premier quitta Toronto lorsque la ville d'Ottawa fut choisie pour être la capitale de la Puissance. M. Lemaitre continua à y demeurer avec quelques autres compatriotes. Il y éleva toute sa famille, composée de sept enfants, dont quatre vivent encore à Toronto. Deux sont pharmaciens et une des jeunes filles est entrée religieuse au couvent du Précieux Sang. La quatrième est organiste à la cathédrale St-Michel depuis un grand nombre d'années.

L. R. G.



Pauvre Fiancée

DEVANT la claire maison peinte en rose, il y a un jardinet verdoyant : devant le jardinet, la rue passe, paisible, paisible et droite, sans poussière, pareille à l'allée d'un parc. Et toutes les maisons et toutes les rues à l'entour sont ainsi, propres et calmes, mi-citadines, mi-rustiques, car, dans ce coin fortuné de la Hollande, en cette petite ville de Zaandam, il n'y a pas de place pour les manifestations spécieuses de l'orgueil, et la seule chose qui se fasse jour au dehors, c'est la quiétude sereine des âmes ; elle se reflète, cette quiétude, aux larges baies des fenêtres, aux surfaces lisses des canaux, aux vapeurs pâles de l'atmosphère, où tout ce qui respire semble enfermé sous une vaste cloche de cristal.

Ici, les larmes doivent être plus discrètes qu'ailleurs, et plus discrets aussi les sourires. Pourtant, larmes et sourires y fleurissent comme partout, — partout où règne l'amour. Et l'amour, précisément, a élu domicile dans la claire maison peinte en rose, devant laquelle s'aligne un jardinet verdoyant : il a élu domicile dans le cœur d'Emma, dont on aperçoit la tête pensive, inclinée derrière le vitrage à travers les tiges élancées des jacinthes.

Emma est l'aînée d'une nombreuse famille : cinq frères, quatre soeurs, qui vont s'éteignant d'année en année jusqu'au plus petit, que la mère nourrit encore. Tous se ressemblent, tous ont la même figure blanche, les mêmes yeux gris, luisants comme de l'étain, la même chevelure d'un blond

lavé, plantée très en arrière sur les tempes. On dirait une seule image répétée à plusieurs exemplaires. Mais Emma est la plus jolie ; elle porte sur ses traits le mystère tendre de son âme, qui donne à toute sa personne une grâce indéfinissable ; elle n'est plus tout à fait elle-même ; elle est la fiancée de Franz, le marin, à qui elle s'est promise au printemps dernier.

Cela s'est fait très simplement, sans grandes effusions et sans discours inutiles. Ils se connaissaient depuis longtemps et se voyaient presque chaque jour, causant librement sous les arbres, devant le port. Et jamais ils ne s'étaient rien dit de leur mutuelle affection jusqu'au moment où Franz avait dû s'embarquer pour l'archipel malaisien.

Alors, il était venu trouver Emma dans la claire maison, à l'heure du repas du soir. Toute la famille était réunie : les parents assis l'un à côté de l'autre au bout de la table les enfants échelonnés par rang d'âge, le plus jeune rejoignant l'aînée. Tout le monde grave et silencieux, Franz avait ôté sa casquette et avait dit simplement à Emma :

—Voici : je pars ; je reviendrai dans un an, pour la Pâque prochaine. Voulez-vous me donner votre main et me promettre de m'épouser au retour ?

Et Emma avait regardé son père et sa mère, qui s'étaient contentés d'incliner la tête en signe d'assentiment. Alors, elle avait laissé les prunelles ardentes du jeu-

ne homme pénétrer les siennes et elle avait dit :

—Oui, Franz, je ne demande pas mieux qu'à devenir votre femme. Allez! et que Dieu vous protège!

Sa voix tremblait un peu, ses paupières étaient mouillées de larmes, mais son cœur débordait d'une joie infinie; car c'était cela justement qu'elle demandait à Dieu chaque jour dans ses prières: devenir la femme de Franz, le suivre chez lui, dans sa maison, lui appartenir corps et âme!

* * *

Et voilà que Pâques est venu; mais Franz n'est pas encore de retour. Emma, cependant, ne s'en inquiète pas outre mesure. Elle sait que, souvent, les bateaux n'entrent pas à l'heure dite dans le port, que mille incidents peuvent entraver leur marche. Elle a confiance dans la parole de son fiancé. D'ailleurs, il n'est pas permis d'être triste en un jour pareil, avec tous ces carillons qui battent l'air, toutes ces physionomies souriantes qui rehausse l'éclat des parures. Elle-même, Emma, s'est mise en tenue de fête, comme tout le monde. Elle a emprisonné sa chevelure dans une coiffe de mousseline blanche surchargée de dentelles, et attaché à son front la chaîne d'or d'où pendent de larges boucles précieuses. Ainsi, elle est encore plus charmante dans ce blanc et dans cet or qui encadrent suavement son visage. On la prendrait pour un ange aux ailes repliées, ou pour une sainte de vitrail. Elle n'est ni l'un ni l'autre; elle est simplement la fiancée très fervente de Franz, la vierge sage à qui l'amour ne fait oublier aucun des devoirs de la vie.

Elle se rend à l'église entre sa mère et ses soeurs. Il fait beau; le soleil a percé la cloche de cristal qui semble couvrir la ville; il caresse la façade lisse des maisons, se joue au ruban clair de la route; comme le pays est plat à l'entour, on voit très loin dans la campagne les moulins, drapés dans les plis de la lumière blonde

qui les habille d'une robe de fin brocart, tandis que leurs grands bras se tiennent tout droits, barrant l'espace, et l'on voit aussi dans le port les bateaux, les jolis bateaux, avec la quenouille fine de leurs mâts auxquels la voile reste enroulée. C'est Pâques, aujourd'hui, et tout se repose; l'eau même est immobile, sans trépidation, pareille à l'azur calme du ciel.

C'est égal, quand le service sera fini Emma ira faire un tour près des bateaux, du côté du port. Là, elle se sent comme rapprochée de son bien-aimé, elle se trouve plus à l'aise pour penser à lui. Puis, qui sait si elle ne l'apercevra pas, se hâtant de venir à elle, ayant juste le temps de revêtir, lui aussi, ses habits de fête? En tout cas, elle apercevra sa maison, ou plutôt la maison du vieux Joris, le père de Franz, qui vit là tout seul, tandis que son fils est en voyage. Elle n'est pas très belle, cette maison, et bien moins riante que celle des parents d'Emma. Elle est peinte d'une couleur grise un peu passée et, par devant, les arbustes sont chétifs, le sol inégal. N'importe! Emma ne rêve point d'autre demeure pour abriter son amour. Que de fois elle est venue là, en face de la maisonnette grise, songer au moment prochain où elle habiterait derrière ces fenêtres closes! Alors, elle serait heureuse, pleinement heureuse, car le bonheur n'est point un champ somptueux dans lequel la récolte peut se faire d'avance, au hasard, mais un verger étroit que l'on cultive de ses propres mains, pieusement, et dont on cueille un à un les fruits.

* * *

Son pèlerinage accompli devant la petite maison du port, Emma est rentrée chez elle, l'âme rassérénée. Vraiment, elle se sent à l'unisson de la gaieté, paisible qui flotte partout. Dans la salle, ses frères et ses soeurs sont déjà réunis pour le festin de Pâques, repas solennel, qui figure l'antique tradition de la "Cène," et où tous les membres de la famille vont rompre le même pain et poser les lèvres

Pauvre Fiancée

à la même coupe. Le père et la mère ont pris place, ainsi que d'habitude, au haut bout de la table, et Emma les regarde avec attendrissement: comme ils sont jeunes encore et pleins de vie tous les deux! On sent que le lien puissant de la tendresse conjugale les préserve de toute défaillance, que leur cœur n'a pas cessé de sonner dans leur poitrine, chaque année, l'"alleluia" des jours accomplis.

Et leurs enfants autour d'eux donnent raison à cette persistante verdure. Ils sont tous sains et forts, et derrière leurs prunelles limpides transparaît la douceur énergique de leur race. Le dernier-né est assis à côté d'Emma. C'est lui qui paraît le plus grave. Il a joint ses petites mains. Son front large et blanc, sa bouche étroite, se plissent d'un soupçon d'inquiétude. A-t-il conscience de l'importance exceptionnelle de ce jour, ou bien sont-ce seulement les beaux cristaux de la nappe éblouissante, les hanaps de cuivre d'où s'élancent de hautes tulipes et les friandises de toutes sortes qui l'impressionnent?... Il reste sage, recueilli presque, ne demandant rien et ne mangeant que ce qui lui est servi.

Cependant, on a fait dignement honneur au repas, et le moment est venu de partager le gâteau pascal. Mais, selon l'usage, auparavant, on va lire un verset de l'Écriture. C'est à Emma, l'aînée de la famille, qu'incombe ce pieux devoir.

—Prenez la Bible, ma fille, lui dit son père.

Emma s'est levée; elle a été chercher sur le bahut, où il reste toujours en honneur, le livre saint, que recouvre une toile blanche, et de ses doigts, qui tremblent un peu, elle fend l'épaisseur des feuillets. Que va lui dire la voix de l'Esprit? Quel sera l'enseignement dont elle devra faire profiter sa conscience durant cette année et toutes les autres de sa vie? Elle ouvre le volume et lit à haute voix le premier passage qui tombe sous ses regards; c'est le commencement du cantique d'Ezéchias:

"Seigneur, je ne verrai plus l'homme qui devait habiter avec moi la terre. Il a été emporté loin de moi comme la tente du pasteur. Mon voyage est fini: du ma-

tin au soir, vous avez terminé mes jours..."

* * *

Emma s'est assise de nouveau et a mangé sa part du gâteau; elle a trempé ses lèvres à la coupe pleine de vin rosé; mais elle est inquiète; un pressentiment triste l'agite; les paroles du prophète continuent malgré elle à obséder ses oreilles, à s'enfoncer peu à peu dans son cœur. Serait-il arrivé quelque chose à Franz? Elle ne veut pas le croire. Et pourtant, il n'est pas là! Il n'est pas là, et le jour s'avance, et déjà le soleil, si brillant ce matin, commence à se ternir et se noie dans des fumées grises, dans des nuées violettes, comme si le ciel était en deuil.

Elle détourne les yeux. Tout à coup, elle a tressailli. La grille du jardin s'est ouverte. Quelqu'un est entré dans la maison. Franz! Ce ne peut être que lui! C'est ainsi qu'il vint l'année précédente, à la même heure, quand le repas finissait, lui dire adieu, emporter sa promesse. Cette fois, il vient en réclamer l'accomplissement...

Non. Ce n'est pas Franz qui a pénétré dans la salle, c'est le vieux Joris, son père. Il a l'air d'avoir reçu quelque mauvais coup. Ses cheveux, très longs, tout blancs, tombent en désordre autour de son visage traversé de rides. Ses lèvres remuent longtemps avant de formuler des paroles. Il s'adresse, à la fois, à Emma, à ses parents, aux enfants muets et surpris autour de la table; Franz ne reviendra plus; Franz est mort. La nouvelle lui en a été apportée tout à l'heure par un autre marin du même navire et qui, lui, est revenu bien portant. De tous ceux qui s'étaient embarqués ensemble, un seul est resté là-bas, en terre de Malaisie. Et c'est Franz! le plus vaillant, le plus intrépide! Que va-t-il devenir, maintenant, lui, le vieillard privé, à la fois, du fils qu'il avait élevé et de la fille qu'il regardait déjà comme sienne? De jour en jour, il sentait ses forces diminuer; et seul, assis sur le banc derrière sa maison, il se disait, pour reprendre courage:

—Ils seront deux, désormais, pour me soigner, pour m'empêcher de mourir.

Et voilà qu'il se trouvait, tout à coup, rejeté dans la plus affreuse solitude. Plus personne auprès de lui! Personne!

Le vieux Joris a débité tout cela d'un ton lamentable où s'entrechoquent les regrets de son amour paternel et ceux de son inconscient égoïsme. Emma s'est levée, elle s'est approchée de ses parents et leur a dit quelques mots à voix basse, et son

père, en étendant la main sur elle, lui a donné une bénédiction rapide, et sa mère l'a lentement embrassée au front.

Très calme, une fierté auguste dans les yeux, Emma regarda le vieux Joris.

—Franz est mort, lui dit-elle, mais je n'en serai pas moins votre fille; c'est moi, désormais, qui aurai soin de vous.

Et, dans la rue muette et paisible, où le soleil achevait de s'éteindre, la jeune fille suivit le vieillard.

Descente de Croix

Nous le rêvons, les pieds reposés sur l'aurore,
Blanc de gloire, étoilé de tendresse, au milieu
Des chants, des luths, des lis.—C'est faux. Il râle encore:
Ayant souffert en homme, il souffre comme un dieu.

Le Calvaire n'était qu'au seuil de la torture,
Et son vrai Golgotha l'attendait dans le ciel.
Il voit, et c'est l'enfer! La terre était moins dure:
L'amertume de voir fait regretter le fiel!

Qu'est-ce que la détresse au jardin des olives,
L'insulte, les bourreaux qui lacéraient ses flancs,
La croix lourde, et les clous entrant dans les chairs vives?
La Passion du Christ a duré deux mille ans!

Depuis deux fois mille ans, jour par jour, d'heure en heure,
Crucifié sans fin par son effort perdu,
Il souffre et souffrira, jusqu'à ce qu'il en meure,
Le stérile remords de ne rien avoir pu.

Depuis deux fois mille ans, de journée en journée,
Il regarde sa mort sourdre au fond de nos yeux,
Et sent couler sur nous sa croix déboulonnée
Qui va nous écraser en retombant des cieux!

—Pauvre dieu chancelant sur tes autels en cendre,
Rédempteur qui parlais des devoirs et des droits,
N'est-ce pas, maintenant qu'on t'en fait redescendre,
Que l'horreur n'était pas de monter sur la croix?

L'homme ne valait pas ta mort, ô divin maître!
Sur ton dogme incompris et tes vœux déformés,
Christ, nous t'aurons tué deux fois sans te connaître,
Et c'est le châtement de nous avoir aimés!

Tu nous as crus trop bons et pareils à toi-même:
Nous t'en avons puni sans entendre ta voix;
Ceux que tu veux sauver frappent quand on les aime,
Jésus, il faut mourir pour la seconde fois!

Edmond Haraucourt.

Retour d'Espagne

Fin de Carême à Madrid.—Dans les rues

Par Claudine de Villers

LES personnes qui ont doublé le cap cruel de la soixantaine peuvent se rappeler avoir vu dans leur première enfance, durant la semaine sainte, à Paris, une grande manifestation mondaine dont la coutume, vieille chez nous, remontait à plusieurs siècles. Je veux parler de la promenade à Longchamps qui avait lieu dans les derniers jours du Carême et réunissait tout ce que la capitale possédait de notabilités aristocratiques et autres. La petite bourgeoisie, sans prétention pour elle-même ni jalousie des autres, s'y mêlait aussi. Elle venait en ces lieux, attirée par une naïve curiosité afin, d'emplir sa vue de toutes les choses jolies qui s'y cotoyaient. On allait donc à Longchamps pour voir et se faire voir.

C'était dans cette circonstance que les modes nouvelles, que les excentricités d'élégance auxquelles leurs créateurs s'efforçaient d'attacher des ailes assez puissantes pour entreprendre de longs vols, se montraient. Les attelages magnifiques, les cochers poudrés, les grands laquais gaulonnés, debout, derrière les carrosses armoriés—on ne voyait encore ni voiturentes, ni automobiles dans ces temps antédiluviens—les cavaliers solides et souples sur leurs montures de race, saluant au passage les belles déesses de leur connaissance, tout cela faisait un rapide et brillant kaleidoscope qui défilait au milieu de la route, tandis que sur les bas-côtés ombreux se déroulait une interminable théorie de promeneurs des deux sexes, exhibant, eux aussi, pour la plupart, des toilettes fraîchement printanières.

D'ailleurs, on m'a dit qu'en ces jours

plutôt lointains—pensez donc quelque chose comme soixante ans—notre climat plus complaisant permettait l'apparition des étoffes légères et de couleur claire, dès l'aurore du printemps. Celles qui alors étaient déjà grand'mères n'assuraient-elles pas elles-mêmes que dans leur enfance on les revêtait à Pâques de la traditionnelle mousseline blanche?

Brrr!... Rien que d'y penser, cela fait frissonner en notre "avril" devenu morose. Hélas! la terre vieillit et le joyeux enfant d'autrefois à le sourire plus difficile!

Ce qu'il y a de certain c'est que, maintenant, presque tous les gens "chics" se tiennent éloignés de Paris jusqu'en mai. Ils vont chercher la chaleur sur la côte d'azur, et, s'ils ne l'y trouvent pas toujours très constante, ils ont au moins de beaux ciels, enivrants d'un bleu infini la mer qui leur ouvre ses vagues enlaçantes, ils ont aussi des senteurs adorablement suggestives et une société cosmopolite, élégante et joyeuse qui sait faire un petit paradis terrestre—il ne faudrait pas jurer qu'il soit sans pommes ni serpents—de ce coin privilégié.

Pourquoi quitter tout cela dans le seul but d'aller faire un tour au bois le jeudi saint pour y étaler des robes claires, un chapeau de paille et un petit bout du nez rougi par la bise, fraîche encore? Franchement, ce serait folie!

À Madrid, ce n'est pas du tout la même chose. Le charme exquis du précoce printemps fait que la "season" s'épanouit là-bas dès le mois de mars; aussi, pour la semaine sainte, toutes les aristocratiques

voyageuses sont-elles rentrées de leur station d'hiver. Et le beau monde étant au complet, les solennités du jeudi et du vendredi saints sont l'occasion d'un mouvement d'élégance qui, à cette différence près que tout le monde est en noir, rappelle assez celui de feu Longchamps; en effet, toutes les femmes, du bas en haut de l'échelle sociale, sont vêtues de noir, et encapuchonnées dans la mantille, noire ou blanche. Mais rien ne ressemble moins que ce noir-là au deuil que pourraient imposer, pour un jour, les tragiques événements dont la semaine sainte ramène tous les ans le souvenir, chez les chrétiens.

Tandis que la chaussée est remplie d'équipages blasonnés dans lesquels sont installées les femmes les plus titrées du monde (toute l'aristocratie espagnole, en un mot), sur les trottoirs piétinant "majestueusement" ceux qui n'ont pas de voiture, les hommes plus cambrés, les femmes plus coquettes que jamais. C'est une luxueuse symphonie du noir avec toute la chromatie fournie par les différents tissus: velours, satins, taffetas, gazes, dentelles. Chaque femme a combiné sa toilette de la façon la plus sensationnelle; les bijoux s'éparpillent partout où l'on a pu les accrocher: au cou, aux bras, aux oreilles, sur le corsage; c'est un inénarrable chatolement que bat de son vol rapide l'éventail que des doigts gantés de noir manient avec dextérité. Sous la mantille, l'oeil, enflammé par la pointe de rouge qui empourpre la joue, va, vient, comme l'éventail, et les hommes au milieu de tout ce froufrou de jupes qui balaient le trottoir, marchent solennels, comme le sont toujours plus ou moins en leur allure, les enfants de l'Espagne. Ils ressemblent à de vraies figurines de marchands-tailleurs tant leurs pantalons—oh! pardon, Albion—leurs vestons, leurs gilets sont irréprochables de coupe, de forme, de fraîcheur.

C'est un fait, d'ailleurs, que chez l'Espagnol en général, et le Castillan en particulier, le besoin de paraître, de faire de l'effet est tel, que des gens—ils sont légion ceux-là—qui ne possèdent que tout juste ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim dans la rue, revêtus de leurs habits

fort soignée, de leurs prétentieuses toilettes, donnent à ceux qui ne les connaissent pas l'idée de personnages très fortunés. Quand on a un peu vécu dans ce pays, il est aisé de se convaincre qu'on y sacrifie tout à la parure. On fait un repas—la sobriété est une vertu espagnole—avec une sardine, un oignon, un "choriza" (espèce de saucisson), un morceau de lard rance... Peu importe! pourvu qu'au "paseo", où du coin de l'oeil chacun s'observe, on étale une robe savamment confectionnée, un smoking bien coupé. On a produit son petit effet—du moins, le croit-on—il serait curieux que l'estomac songeât à se plaindre!

Et c'est ainsi que le jeudi et le vendredi saints, tout Madrid, à pied ou en voiture, emplit les rues dans le double but d'aller visiter les églises et de se faire admirer, opération qu'une mutuelle prétention et que la mesquinerie humaine ne couronnent que d'un succès mitigé; mais, beaucoup de choses ne sont-elles pas pures illusions ici-bas?... Enfin, on entre dans les églises, on s'agenouille—de préférence sur la natte qui presque partout recouvre le sol—; tout en se frappant la poitrine de grands "mea culpa" alternant avec ces signes de croix très compliqués dont les Espagnols ont la spécialité, on sussure une inconsciente prière, sans dédaigner d'échanger, à l'occasion, quelques oeillasses langoureuses ou provocatrices et l'on sort pour aller ailleurs. Au hasard des remous occasionnés par une si grande affluence des mains glissent à d'autres de petits billets enflammés, des compliments sont murmurés: "Hermosa! Ole! Ole! et viva tu Madre!"

Rentrée à la maison, vite, on quitte ses atours de reine pour revêtir quelque malpropre accoutrement afin de préparer de maigre repas du soir, car parmi les raffinées élégantes que l'on admire dans la rue, il en est des quantités qui chez elles redeviennent de véritables et volontaires cendrillons.

C'est sans doute pour cela que beaucoup de jeunes señoritas caressent le rêve qu'un prince aimable autant que complaisant apparaîtra un jour pour enchanter et assurer leur destinée.

L'hiver Canadien

par
Pierre Voyer



O jardin vous serrant autour de la demeure,
—Tel un enfant frileux sur un sein maternel;—
Rameaux mi-dépouillés à votre dernière heure,
Levant, sans l'attendrir, vos bras lourds vers le ciel...

J'aime vos tons discrets, votre grâce fragile
Et vos jours condamnés dans un bref avenir,
Et mon âme s'empreint, comme une molle argille,
De vos formes qui vont, hélas! s'évanouir.

Mais, pourtant, j'entrevois par delà la Mort sombre
Qui doit vous engloutir au gouffre noir du Temps,
Le glorieux moment où jaillira de l'ombre
Votre nouvelle force en rejets triomphants.

(M. de Bouchaud.)

The climate in Canada suits the white, trembling anemone and the pink arbutus just as well to-day as it did in 1645, when Marie Jacqueline and her Indian guides gathered them on the hills behind Fort La Tour... The flowers hold the same garb, drink the same air, and, wrapped in the same litter of leaves, moss and snow, they have their annual death.

(W. Frank Hatheway, in Canadian Nationality.)

L'HIVER canadien a longtemps été un grand méconnu, l'Incompris dans le groupe des saisons. Il tend à l'être moins; une réaction graduelle, même assez marquée en plusieurs milieux, se fait sentir. Et, trait bien typique, c'est depuis que ses périodes de grand froid et de fortes "neigées" diminuent en intensité et en durée qu'il se voit monter en faveur. N'entend-on pas dire de plus en plus: "Où sont nos hivers, nos vrais hivers d'autrefois? Nous en sommes aux hivers de Paris et de Londres! Tout n'est maintenant que brouillard et humidité! Il n'y aura bientôt plus assez de neige pour protéger le sol et en assurer la première fécondation. Le commerce va de mal en pis, par la faute de l'hiver qui tourne au fadasse, à la mi-saison!" Et que d'autres plaintes et regrets! lesquels prouvent, une fois de

plus, que, des fois, il faut être moribond ou mort pour être apprécié quelque peu ou beaucoup.

Mais notre hiver canadien, pour être moins long et plus clément, n'est ni mort, ni moribond. Tel qu'il est, en son évolution, il ne prête que mieux à l'utilisation qu'on en peut faire dans le sens de l'utile et de l'agréable. Avec de l'initiative avisée et un peu d'argent-réclame, nous pourrions porter à notre actif cet article national que jusqu'ici nous laissions, en permanence, au compte Profits et Pertes sous le cliché: Morte-saison.

Avant d'en essayer la démonstration dans ce modeste travail, qu'il me soit permis de noter deux exagérations à éviter: Celle qui subsiste encore et fait voir, à l'étranger, l'hiver canadien comme un monstre multiforme.

Et celle d'user, pour le dépeindre, le procédé dangereux du hibou parlant de ses petits.

Pas de dénigrement par système ou par force d'habitude; mais, non plus, pas de fausses couleurs, pas d'obtention de faveur sous de faux prétextes. A le donner, à le montrer tel qu'il est, notre hiver ne court aucun risque. Il n'a besoin que d'équité dans la critique des uns et que de mesure dans l'admiration des autres.

* * *

Les erreurs, les préjugés, certaines exagérations ont la vie dure. C'est presque l'immortalité assurée pour eux, si la mention en est entrée dans l'histoire, dans la littérature, dans le langage proverbial. En ce moment la Sibérie, qui produit du blé avec l'abondance relative et la facilité du territoire de la Mer Noire, la Sibérie se débat sous la lourde pesée de locutions pour ainsi dire rivées dans les dictionnaires, et qui la font voir constamment enneigée et dure comme pierre. Et notre pays traîne encore comme un boulet, dans la grande Histoire et dans l'histoire anecdotique, quelques mots écrits sous Louis XV.

Pour ne parler que de notre cas, il n'est pas étonnant que le préjugé subsiste, lorsqu'on en mesure la longueur d'existence et que l'on songe à tout ce qui a été dit, écrit ou fait pour lui donner de la force. Il y eut de la fatalité au début. Les premiers Européens qui hivernèrent ici n'avaient pas l'entraînement. Leur force de résistance se trouvait amoindrie par une foule d'actions et d'omissions. Je ne mentionnerai que l'alimentation, d'une part, l'habillement, de l'autre. Mais la fatalité éclate surtout dans ce fait, que la première description de notre hiver écrite et envoyée en France (ou ce qui d'après les historiens passe pour l'être), tout en étant de la plus méticuleuse bonne foi, fut tout à fait de nature à charger à tout jamais cette saison de traits épouvantables. Et, chose étrange! cette description de notre hiver, n'est, à la vérité, que celle d'un dégel. Et quel dégel, grand Dieu! En

pleine forêt et subi dans des circonstances atroces. Cette description est due au vaillant Père Le Jeune (1), en 1634, pour les hauteurs du Saguenay en compagnie de sauvages imprévoyants, mal équipés, prompts au découragement. L'impression première créée par le récit du missionnaire fut alimentée, sans cesse, par d'autres récits dont on peut suivre la filière dans les mémoires, les lettres privées et même l'histoire proprement dite. Il arriva, comme toujours, que ceux qui se firent à l'hiver canadien et en bénéficièrent, eurent toute autre chose à faire que de narquer leurs expériences, et que les autres eurent le champ libre pour s'apitoyer, quelques-uns de bonne foi, le plus grand nombre en vue de compensation ou de simple gloriole.

L'hiver eut toutefois des champions de toute première heure et de tout premier ordre, notamment Pierre Boucher (2) qui écrivait en 1663: "Les froids y sont-ils grands l'hiver? Il y a quelques journées qui sont bien rudes, mais cela n'empêche pas que l'on ne fasse ce que l'on ait à faire; on s'habille un peu plus qu'à l'ordinaire, on se couvre les mains de certaines mouffes, appelées dans ce pays ici des mitaines; l'on fait bon feu dans les maisons, car le bois ne coûte rien ici qu'à bûcher et apporter au feu... Et comme je l'ai déjà dit, la plupart des jours sont extrêmement sereins, et il pleut fort peu pendant l'hiver. Ce que j'y trouve de plus importun, c'est qu'il faut nourrir les bestiaux à l'étable plus de quatre mois, à cause que la terre est couverte de neige pendant ce temps-là; si la neige nous cause cette incommodité, elle nous rend d'un autre côté un grand service qui est qu'elle nous donne une facilité de tirer les bois des forêts, dont nous avons besoin pour les bâtiments tant de terre que d'eau, et pour autres choses... L'air y est extrêmement sain en tout temps, mais surtout l'hiver; on voit rarement des maladies dans ce pays ici; il est peu su-

(1) Relations, 1634, 67.

(2) Histoire des Canadiens-Français, par B. Sulte (13e livraison, p. 81).

L'Hiver Canadien

Jet aux bruires et aux brouillards; l'air y est extrêmement subtil." Et plus loin : "C'est un froid qui est gai, et la plupart du temps ce sont des jours sereins, et on ne s'en trouve aucunement incommodé. On se promène partout sur les neiges, par le moyen de certaines chaussures faites par les sauvages. En vérité, les neiges sont ici moins importunes que ne le sont les boues en France."

Un Anglais (1) qui nous visita au commencement du dernier siècle, écrivit ces lignes empreintes de bon sens: "On devrait juger du climat d'un pays par le degré de santé, de fertilité et d'agrément qu'il nous procure. Sous ce rapport, le Canada est favorisé... Les hivers sont très froids, mais c'est un hiver continu, sans intervalles de giboulées; l'air est pur et clair comme en été; c'est par excellence une saison où l'homme et la bête puisent de la vigueur et de la santé rien qu'en respirant sur le seuil de la porte; le froid, au milieu de cet air vif et vivifiant, pénètre beaucoup moins que dans le pays où l'atmosphère est alourdie par l'humidité... Le froid n'exerce son action que sur la couche de neige qui couvre le sol; il n'atteint pas le sol; il n'atteint pas la terre assez profondément pour gêner l'agriculture; les semences ont lieu sitôt que la neige a disparu."

Pour corroborer ce dernier point, à 60 ans d'intervalle et faite dans la vallée si calomniée, pour le froid, de la Mattavinie (en plein nord), je relève cette expérience (2) de M. l'abbé Provost:

"A la fin de l'année 1867, je fis commencer la semence sur un terrain préparé dès l'automne précédent. Ce fut le 24 de ce mois (avril) qu'on y sema les premiers grains; le 16 de mai, tout était fini. J'avais réussi à faire semer 28 $\frac{1}{4}$ minots d'avoine, $\frac{1}{2}$ minot de seigle et $\frac{1}{4}$ de minot de sarrasin. Au commencement de septembre, mon homme leva du champ et mit en grange 1700 gerbes d'avoine. Après l'opération de battage, on en mesura 352

minots. Le demi minot de blé en produisit quatre minots et trois quarts; le demi minot de seigle, six minots et le quart de minot de sarrasin nous donna seize minots."

"Tous ces grains avaient bien mûri, n'avaient aucunement souffert de la gelée, etc."

Mais, je le répète, préjugés et exagérations ont la vie dure. Ils sont également ingénieux. J'ai en ce moment sous les yeux une liste (1) dressée par M. George Johnson, statisticien en chef du Canada, des griefs accumulés contre l'hiver canadien. On y voit qu'à l'étranger, notamment en Angleterre, on a utilisé jusqu'à nos exportations de fourrures contre cette saison. Je cite: "The furs which have been distributed throughout England for generations... have contributed to give Canada an Arctic name and a hyperborean reputation by no means in accordance with actual facts... Not very many years ago an eminent English statesman referred to Canada as "those huge ice-bound deserts of North America"; while the geographies of the schools and the encyclopedias of the libraries have invariably represented Canada as doomed in great part to eternal sterility from the severity of its climate."

Mais ce qui est plus remarquable, c'est que, toujours d'après M. Johnson, on a même utilisé contre notre climat, devinez quoi? les expéditions au Pôle Nord! M. Johnson (détail piquant!) note que ce sont surtout les agents de compagnies de chemins de fer américains qui se sont le plus subtilement employés à calomnier notre hiver. Ils débutèrent dans la "partie" quand il fut pour la première fois question de la possibilité agricole dans notre Nord-Ouest. Ah! il est bien vengé ce Nord-Ouest, alors... Rien que l'an dernier 50,000 Américains s'y sont établis, traînant avec eux près de 100 millions en argent. Et voici que même le Far-North-West apparaît comme une Terre Promise! Le

(1) Cité par M. Sulte, même ouvrage.

(2) La Mattavinie, P. Q., Brochure officielle par M. Alfred Pollard, page 9.

(1) Citée dans Canada, A Memorial Volume, (1889), par E. R. Biggar. Premier chapitre.

"Bulletin de la Société de Géographie de Québec" (1) commentant un discours de M. F. S. Laurencé, devant le "Canadian Club", de Québec, dit que la légende sur le climat de la Vallée de la rivière de la Paix a fait son temps.

La légende sur notre hiver, généralement parlant, persiste chez des gens qui sont nos voisins assez peu éloignés, ce qui donne lieu, parfois, à de fort piquantes surprises dont nous avons d'ailleurs tout le bénéfice. C'est ainsi que nous avons pu lire dans l'intéressant récit de M. G. Reynaud, professeur à l'Institut Agricole d'Oka et délégué à une convention de pomologie, ces lignes pleines de réconfortante saveur:

"On reproche quelquefois aux Européens, dit-il, d'avoir sur le Canada des idées erronées sur son climat et sur les facilités qu'il offre pour la culture des fleurs et des fruits, bien que sur certains marchés ces derniers aient acquis, depuis quelques années une réputation enviable. Sans aller aussi loin pour trouver des gens peu renseignés à notre sujet, je prends plaisir à signaler un fait qui s'est passé à Ste-Catherine lors de la convention de la Société Pomologique américaine, à laquelle j'avais, comme vous le savez, l'honneur de représenter notre Société. Il y avait là des hommes venus de tous les coins des Etats-Unis, de la Californie, de la Floride et de divers autres Etats. Comme ils venaient au Canada, ils avaient cru devoir, en prévision du froid et des tempêtes de neige possibles, se munir de vêtements en conséquence. Quel ne fut pas leur étonnement de constater qu'il faisait chaud au Canada, assez chaud même pour en être incommodés, et cela au mois de septembre."

Ah! si tous ceux qui ont des préjugés sur notre climat, surtout sur notre hiver, pouvaient en faire la connaissance sur place, combien, de retour chez eux, parleraient comme le brillant et toujours regretté Dufferin: "Je ne me ferai jamais, écrivait-il, à la pensée que je n'habiterai plus la citadelle de Québec, que je ne reverrai

plus les beaux hivers canadiens".

Permettez que je cite ces lignes que j'écrivais dans la "Revue Populaire" (1):

"Un Français, que des affaires impérieuses appellent au Canada en hiver, se voit, en imagination, transformé en glaçon ambulante. Il a fait, je présume, son testament avant de partir, car il serait miraculeux que lui, méridional, pût revenir vivant d'un pays où l'hiver est, paraît-il, plus affreux qu'en Sibérie. Il le sait, il l'a lu, on le lui a dit. En partant, il promet qu'avant de... mourir, si le froid ne paralyse pas sa main droite, il enverra une lettre de voyage—il ne peut en promettre qu'une, hélas! devant avoir si peu de temps à vivre là-bas. Cette lettre doit être publiée dans une revue parisienne.

"Notre homme arrive à Québec en janvier, par un temps gai, clair, baigné de rayons de soleil bien blancs. Le froid est agréable, sain, sec. Les rues ont une couche de neige fort praticable; les équipages et les voitures de travail, aux tintinnabulation des grelots, font des chassés-croisés de la plus vive ordonnance; les gens sont gais, roses, pleins de vie et de pétulance. Notre homme se sent comme transporté dans un monde idéal. Il doute de ses yeux, il doute de ses oreilles, il doute de son épiderme déjà gourmand, le coquin! de cet air si vivifiant, si pur, si lumineux.

"Rentré à son hôtel, après une première promenade, il écrit:

"Nous sommes en plein hiver, mais c'est un hiver pour rire, un hiver pour un enfant qui nous donne tout juste ce qu'il faut de neige pour faire de superbes chemins. Nous avons même le tramway qui grimpe les côtes, les descend et circule à travers les méandres des rues étroites (textuel).

"C'était un converti de plus. De fait, nos hivers, durs ou éléments, n'ont été calomniés que par ceux qui ne les connaissent pas. Ils en ont parlé à distance, comme des "simouns" du Sahara. Voltaire ayant formulé son dédain sur nos arpents de neige, les autres se sont crus dispensés de se renseigner davantage. Ce fut la punition de Kipling de constater, en décembre

(1) Numéro de décembre 1909.

(1) Numéro de février 1908. Page 29.

dernier, que la "Lady of the Snow" en avait moins que certains Etats américains du centre et même du sud; que dis-je: n'en avait pas assez pour les affaires et le plaisir."

Dans le même article, j'ai en quelque sorte ressuscité une page écrite en 1848 par un M. Guillaume Lévesque, page que je voudrais voir sous les yeux de chaque Canadien. Il disait: "Le trait de caractère le plus important que le Canadien doit à l'hiver et à la rigueur du climat est cette force d'inertie, cette puissance de résistance qui lui permet de faire face aux influences contre lesquelles il a à lutter; ainsi les puissances d'un autre ordre, celles qui appartiennent à la politique relativement à la nation, et celles qui dépendent de la morale relativement à l'individu; les dangers publics et les accidents et périls que chacun rencontre dans la vie le trouvent-ils toujours prêts à les affronter, soit qu'il entreprenne de les combattre, ou bien que, se sentant faible vis-à-vis d'eux, il leur présente un front impassible, les accepte sans plier, en se résignant à la nécessité de les supporter, et attendre qu'ils soient passés et que des circonstances meilleures se présentent, comme les beaux jours et le printemps après l'hiver... Ce sont les premières générations qui sont nées et se sont perpétrées en Canada qui se sont ainsi moulées à la nature. Celle-ci régnait toute puissante, en effet, lorsque les habitants étaient peu nombreux. Il leur a fallu se conformer aux exigences des lieux et du climat pour pouvoir y vivre; et leurs efforts étaient nuls contre des forces qui ne cèdent jamais, ou ne se modifient tout au plus que quand les peuples sont devenus tellement nombreux que les forces propres de l'intelligence et de la pensée peuvent, jusqu'à un certain point, contrebalancer quelques-uns des effets de la puissance de la nature. Les Canadiens n'en sont pas encore rendus là, et le fond de leur caractère est aujourd'hui le même que celui des premières générations qui ont habité ce pays. Les autres populations venues ensuite partager notre sol sont encore trop nouvelles et ont conservé trop de relations avec leur pays d'origine pour s'y être iden-

tifiées aussi complètement, et les renforts qu'elles reçoivent continuellement de l'Europe les aident à se maintenir encore contre les influences locales qui pourtant les domineront à la longue et bientôt. Cependant elles sont également soumises, dès leur arrivée dans ce pays, aux lois imposées aux premiers habitants; car la disposition du terrain et le climat ont exercé sur la distribution des établissements une influence qui persiste et domine notre état social et nos habitudes, à l'empire de laquelle les populations nouvelles établies parmi nous ne peuvent résister complètement."

Plus près de cette époque-ci, Max O'Rell a dit à un journaliste de Londres ces paroles reproduites par le "Star", de Montréal: "In Russia they say: It is too cold to go out, but in Canada they say: It is very cold, let us go out"

Il y a deux ans, le "N.-Y. Herald" publiait de superbes articles sur l'hiver à Québec; le Rvd. M. Blagdon écrivait de l'hôtel Frontenac, de la vieille capitale, aux journaux de Boston que Québec était un idéal "winter resort". A la même époque, lord Middleton qui revenait nous voir, à 24 ans d'intervalle, confessait avoir beaucoup d'affection pour l'Inde, mais, ajoutait-il avec quelque amertume: "India has no winter!"

Sir Wilfrid Laurier dans un beau mouvement oratoire à Toronto, ces jours derniers, a dit: "L'hiver est une des gloires du Canada."

Si des étrangers, de passage rapide parmi nous, n'ont trouvé à dire sur notre saison d'hiver que des niaiseries comme celles-ci:

"C'est la saison des engelures qui transforment les mains en pattes de homard; du coryza, qui change le nez en robinet de fontaine; des rhumatismes, qui donnent à leurs victimes des airs de clown ankylosés; des rhumes, des inflammations de poitrine, des maux de gorge, qui changent la voix humaine en aboiement et les asthmatiques en geysers en éruption.

"Si l'on sort, il faut s'empaqueter comme un colis; si l'on rentre, il faut presque se déshabiller, et si l'on reste à la maison,

l'on devra supporter, pour cent motifs, une température à faire éclore des oeufs d'autruche."

Si donc, des étrangers fantaisistes, par tempérament ou à tant la ligne, n'ont eu que pareilles exagérations niaises à écrire, il est d'autres étrangers qui, tout en cultivant un brin de fantaisie, ont dit d'aimables choses ourlées sur un canevas vrai. Ainsi M. C. Roy peignait, il y a quelques années ce tableautin que nous fit connaître le "Lyon Républicain":

"Décembre est revenu, chaussé de lourds sabots, enveloppé dans sa houppelande de brouillards, et coiffé comme un Sibérien. Dès son apparition, le soleil s'est caché, et n'a plus consenti qu'à montrer de loin en loin sa large face d'or, sans chaleur. Avec décembre, du fond de l'horizon est venue la neige, la neige immaculée, blanche et froide comme un coeur de vierge, la neige à laquelle un jour a suffi pour couvrir la terre d'un épais manteau blanc. Tout est blanc: les champs où le blé a commencé la germination, les grandes routes qui semblent conduire à l'infini, les toits des maisons où s'abritent les hommes.

"Un grand calme s'étend sur les cités hier encore bruyantes; la campagne est soudainement devenue silencieuse. La neige a étouffé les bruits qui montent de la terre et toutes ces existences éphémères que le soleil fait éclore et vibrer. La voix humaine, le tintement des grelots au cou des chevaux, ont des sonorités assourdis qui surprennent l'oreille encore inaccoutumée. Les gamins émerveillés piaillent comme des moineaux francs et commencent leurs jeux, leurs jeux cruels: la guerre.

"Artistes et poètes, n'abandonnez ni vos palettes, ni vos lyres. La blanche symphonie de l'hiver a son charme, sa vie, son âme, comme celle des rayons et des couleurs; écoutez-la chanter et notez ses chants un peu graves, un peu mélancoliques; faites revivre sur vos toits et dans vos poèmes les beautés qu'elle fait resplendir, les souvenirs et les légendes qu'elle évoque; retenez ses secrètes mélodies. Qu'il tombe du ciel un peu de lumière, et d'étranges rayonnements, de merveilleuses

irradiations vous envelopperont de leurs éblouissements.

"Regardez. Voyez. Les blanches arabesques, les dessins bizarres, les formes imprécises, fantastiques, naissent, courent, s'enchevêtrent, s'amoncellent aux balcons, aux toitures, aux portes des monuments. Les arbres sont empanachés d'aigrettes; leurs branches sont enlacées de colliers, cerclées de bracelets, couvertes de diamants. Des manteaux d'hermine recouvrent le manteau de bronze des statues.

"Eternels chercheurs du feu sacré, sachez le trouver—car il existe—dans cette neige qui semble tout éteindre, tout ensevelir."

Les citations pourraient se multiplier à l'envie pour aboutir à l'exclamation de surprise du Parisien, qui, sortant de l'hôtel Viger et ne voyant sur nos têtes que "meurons", feutres mous, casquettes d'étoffe ou "huit reflets", en plein janvier, s'écriait: "Comment! encore au clou leur fourrure?" Mais ces témoignages divers suffissent, n'est-ce pas? à donner contenance à la double prétention que notre hiver a été un grand méconnu,—un incompris, mais qu'il y a réaction—lente peut-être, mais bien en marche.

Et, après tout, si quelques-uns s'obstinent à le trouver d'un commerce peu liant, notre hiver; s'ils ne peuvent s'y faire, le voir autrement que sous la forme d'un monstre dont les caresses mêmes font mal, plaignons ces sensibles à qui est refusée la jouissance de leur portion du bien-être et des joies originales que dispense l'hiver canadien, et passons outre en disant avec le poète:

L'hiver est brutal? Dieu merci!

Il me plaît qu'il en soit ainsi

Et que rien ne reste de même:

Aujourd'hui blanc et demain vert,

Je le veux bien! J'aime l'hiver,

Je l'aime!

* * *

Quel parti tirons-nous de l'hiver au point de vue utilitaire? L'avons-nous bien considéré comme un capital qui pouvait rendre

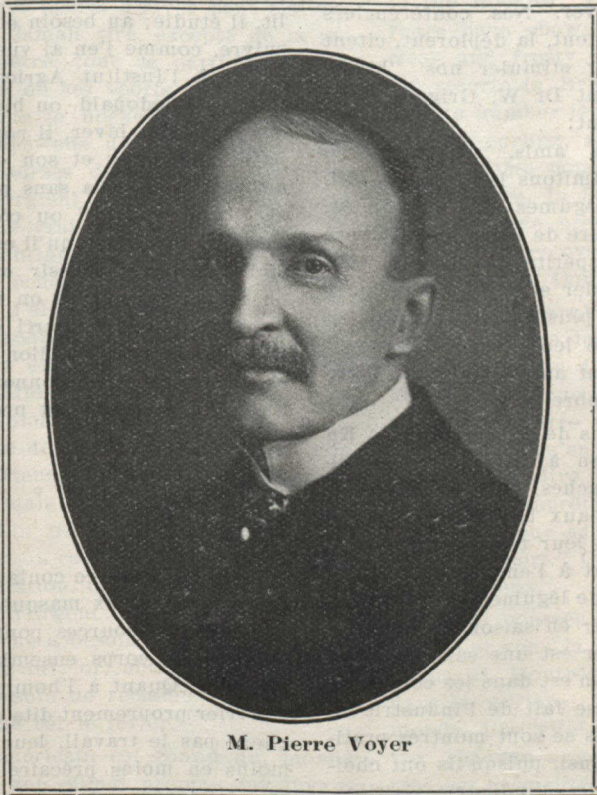
L'Hiver Canadien

quelque chose? Ne nous sommes-nous pas trop hâtés de déclarer que c'était une morte-saison?

Il ne peut être entré dans les desseins de Dieu qu'une saison aussi saine, aussi bien dotée—quand on y regarde de près—doive constituer pour beaucoup de Canadiens une période à mener une existence de marmotte. C'est notre paresse qui en a découragé ainsi—paresse naturelle à l'homme et aggravée, dans notre cas, par le contact

de nos érablières sont improductives comme ne chère, du surchauffage; celle où l'excès des liqueurs enivrantes put plus facilement pénétrer à cause du désœuvrement.

L'inactivité de l'homme des campagnes s'est communiquée à la femme, et une foule d'industries domestiques ont disparu. Il y a des paroisses entières où vous ne trouverez pas un rouet en activité. Le "métier à tisser" est un spectacle qui confine au phénomène. Soixante pour cent de nos érablières sont improductives comme



M. Pierre Voyer

de nos pères avec les sauvages, grands "loafers" par atavisme et par goût individuel, que, seuls, l'aiguillon de la faim ou les morsures de la bise lançaient hors des wigwans vers les régions de chasse.

Que ne nous a pas fait perdre en richesses matérielles, intellectuelles et physiques cette idée que l'hiver est une morte-saison! Il en est devenu, surtout à la campagne, une saison plutôt mortelle. Ce fut celle où l'on abuse de la vie d'intérieur, de la bon-

conséquence de l'inactivité hivernale. La récolte de la glace, pouvant se faire sur lac et sur rivière, assurerait au cultivateur, en été, du confort, de l'économie, de la conservation en diverses matières; or, combien de cultivateurs se donnent le mal pourtant fort léger de tirer de la glace? Combien d'entre eux se livrent en hiver aux pêches permises, aux chasses licites? Pour celles-ci, ayant à fournir, l'an dernier, une étude "ad hoc", je fus amené à

constater que nous ne chassons plus, laissant cela à des étrangers et y perdant source de revenu et source de forces physiques.

Grâce à une façon encore routinière et nonchalante de cultiver, notre paysan est trop peu une fourmi, en été; en hiver il est une cigale accomplie. Il y a de nombreuses exceptions, c'est entendu. Mais mon contact très constant avec la campagne m'amène à dire ces choses. Il y aurait donc des volumes à écrire sur la déperdition rurale en hiver. Nos conférenciers agricoles la constatent, la déplorent, citent des exemples pour stimuler nos "hibernants". Le vaillant Dr W. Grignon écrivait tout récemment:

"De grâce, mes amis, raccourcissons nos longs hivers. Imitons les Danois, qui, en cultivant les légumes en abondance, sont parvenus à faire de leurs longs hivers la période de prospérité de l'année. En effet, c'est en janvier et février que leurs vaches donnent le plus de lait, et c'est en juillet et août que leurs vaches se reposent et se préparent aux vêlages qui commencent en septembre.

"Voici les raisons de ce programme: En hiver ils n'ont rien à faire autre chose qu'à soigner les vaches, et à les traire et à porter leur lait aux beurrieres. En été ils consacrent tout leur temps aux semences, aux récoltes et à l'entretien de leurs immenses champs de légumes. Ils ont changé la saison d'hiver en saison de revenus, tandis qu'ici l'hiver est une saison morte, sans revenus, si ce n'est dans les comtés de colonisation où il se fait de l'industrie forestière. Les Danois se sont montrés pratiques en agissant ainsi, puisqu'ils ont choisi l'hiver pour faire l'industrie laitière, saison où cette industrie est nulle à cette époque de l'année dans les autres pays."

Et la volaille, qui, en hiver, pond presque des oeufs d'or quand on la traite selon les règles simples mais rationnelles, combien s'en occupent dans nos campagnes à cette saison-ci, si ce n'est pour lui tordre le col et la manger?

L'hiver devrait voir chaque cultivateur mué en un ouvrier qui charpente, menui-

se, répare bâtiments et instruments. Que d'économies cela représenterait!

Bref, l'expérience permet de prétendre que, pour le cultivateur avisé, l'hiver est peut-être la saison la plus absorbante et, indirectement, la plus productive, en ceci, surtout, que c'est pendant sa durée qu'on peut tirer le meilleur parti des résultats de l'été précédent et mieux préparer les résultats de l'été qui va venir.

Non, l'hiver n'est pas une morte-saison pour le cultivateur actif et clairvoyant. Il lit, il étudie; au besoin et si possible, il va suivre, comme j'en ai vu, un cours particulier à l'Institut Agricole d'Oka ou au Collège Macdonald, ou bien il y envoie un des siens. En hiver, il répare; puis il prépare. Son corps et son esprit restent en activité. Tout cela sans préjudice à l'article "amusement," ou côté social. Bref, j'oserais prétendre qu'il est presque impossible d'espérer réussir en agriculture, si on ne sait pas ou si on ne veut pas tirer de l'hiver tout le parti qu'il nous offre. C'est n'exploiter un filon qu'à la surface; c'est permettre, en connaissance de cause, un coulage énorme et presque criminel.

* * *

Dans les villes ce coulage est aussi abondant, mais mieux masqué. Le paresseux y a tant de ressources pour arriver à tenir l'âme et le corps ensemble, sans trop de fatigues! Quant à l'homme de peine ou à l'ouvrier proprement dits d'été, qui ne craignent pas le travail, leur sort devient de moins en moins précaire. La construction en bâtiment n'est presque plus interrompue l'hiver; en plein janvier des travaux de voierie, de tranchée, se font aussi couramment qu'en été; le bourgeois est plus poussé à faire déblayer son trottoir, travail qui répand par petits montants une manne qui n'est pas sans importance, ajoutée à ce que dépense l'édilité.

Mais combien la situation se bonifiera davantage quand nos cités—Montréal et Québec surtout—tireront de l'hiver tout ce que les villes d'eau tirent de l'été! Le

L'Hiver Canadien

mouvement est à l'ordre du jour en ce moment, plus que jamais. L'honneur et le mérite en reviennent, ici, au Comité du Carnaval, et à Québec à ceux qui ont résolu de continuer d'agiter, jusqu'à bons résultats, le grelot attaché ces jours derniers par l'Américain Frank Presbery au projet de faire de Québec un "winter resort" régulier.

Québec et Montréal ont la matière première; il n'y a qu'à la façonner, à en tirer cent ressources diverses. La liste déjà longue de nos sports d'hiver peut s'allonger. On n'a jamais tiré, excepté de la raquette peut-être, tout de parti qu'il y a dans chacun de ces sports. Ce n'est que cet hiver que le hockey arrive quelque peu à la plénitude de l'utilisation pratique. Nos courses de chevaux sur piste d'hiver pourraient avoir une renommée mondiale. Le vrai grand patinage sur rivière, le yachting sur glace, le skiing sur une grande échelle, la sculpture en neige et en glace, l'alpinisme amateur, les expositions de produits d'hiver, le curling élargi jusqu'aux entrées internationales, etc., voilà une faible énumération des attraits qui, bien exploités, nous vaudraient en hiver, la visite des milliers d'étrangers, non par intermittences et pour quelques jours seulement, mais chaque hiver et, par renouvellements, pendant toute la saison.

L'hiver est un capital à exploiter; comme toute exploitation, celle-ci exige du travail et une mise d'argent. Lamartine disait que Dieu lui-même a besoin que l'on sonne les cloches pour lui; or, notre hiver, serait-il l'Idéal, a besoin de réclame.

La réclame est le levier.

Le sud américain est connu du monde entier pour son climat propice aux invalides, en hiver; et pourtant, des syndicats formés de compagnies de chemin de fer, de municipalités et de propriétaires de grands hôtels dirigent sans cesse une réclame admirable. Le supplément illustré en couleurs, publié par le "N.-Y. Sunday Herald" du deux de ce mois, en est un beau spécimen.

La Suisse est connue universellement comme "paradis d'été", selon l'expression des Guides Baedeker; or, elle aspire, de

puis quelques années, à devenir le rendez-vous d'hiver de "tout le beau monde des deux hémisphères". Et, en avant la réclame! La Suisse a maintenant pour rivales, en sports d'hiver purement montagnards, nos Rocheuses canadiennes. Dans son étude annuelle sur le "Winter Outing," le "Literary Digest" (numéro du 18 décembre dernier) dit entre autres choses:

"There are still signs of growing popular interest in winter trips to the Alps and to the Rockies. The people, who in past years have shown a preference for the clear and frosty air of Switzerland and for resorts in British Columbia, are said now to number thousands. Skating, tobogganing, curling, and other winter sports have become popular and fashionable in those places. In Switzerland international contests have prevailed. Toboggan races also take place over Alpine courses, having descents of a thousand feet to the mile."

Nos Rocheuses ne font que commencer à faire connaître leur supériorité pour les fins d'alpinisme d'été et de sports d'hiver dits de montagne. Or, avant dix ans, elles auront peut-être la suprématie. Je vous réfère à ce qu'en ont dit MM. G. Hantaux et Lemaitre.

Québec s'apprête à dépenser \$30,000 en trois ans pour se faire connaître comme "winter resort." Ce sera un placement des plus heureux.

Sous la poussée de ses concitoyens d'initiative et sous la direction du Comité du Carnaval, Montréal, va sans doute entrer dans la carrière. Il y a place pour tout le monde. Une ville ne fera qu'aider à l'autre; chacune a, par nature ou par industrie, ses spécialités. Montréal est une mine Golconde aux fins d'utilisation hivernale.

Ce qu'il faut, c'est mettre en activité nos cerveaux, toujours féconds quand on les force au travail; c'est faire une réclame adéquate, dont le coût diminuera graduellement, se remboursant pour ainsi dire automatiquement; c'est surtout de n'avoir pas honte de notre hiver, de le placer vaillamment et ouvertement au nombre des meilleurs articles de notre Actif national, de le faire connaître tel qu'il est.



Trophée offert en premier prix dans le concours littéraire du carnaval et gagné par M. Pierre Voyer.

L'Hiver Canadien

Ici encore la Suisse nous donne une leçon et un exemple. M. E. A. Phipson, écrivain de Montreux, Suisse, au "Toronto Globe" à ce sujet une lettre (1) déplorant notre façon d'agir à l'égard de notre hiver. Un agent du gouvernement suisse a dit à un rédacteur du "Globe" que la Suisse faisait depuis quatre ans de la réclame à son hiver et que les résultats étaient magnifiques. Entre autres conséquences: plus de morte-saison dans ce pays-là! Le "Globe" se livre à quelques commentaires analogues à ceux qui précèdent, terminant ainsi:

"Canadians taught the world a lesson in advertising for settlers. Will Canada now learn a lesson from Switzerland in advertising for winter tourists?"

* * *

Vous l'avouerez-je? les charmes de l'hiver, pour moi, sont surtout le calme, la

(1) M. Phipson dit: "Why in the name of sanity do the Canadians try to hide from Europeans the fact that they have a snowy winter, instead of, like the Swiss, advertising it as widely as possible, and so attracting thousands of visitors, who spend vast sums of money in the country every year? Colossal and splendid hotels have been are being built in scores of Alpine resorts, in some of which the climate is fully as severe as in Canada. These are crowded during the winter with Britons, Usonians, Australians, and even Canadians (not to mention numerous representatives of continental nations), tobogganing, lusing, skating, skiing, curling, etc., many of whom would doubtless enjoy these sports in Canada if your people took half as much pains to make known the hibernal attractions of your country as they do to conceal them."

possibilité des grandes marches, les longues soirées données entièrement aux amusements familiaux les plus simples, à la lecture et au travail. En hiver, il me semble que ma journée est plus longue, qu'il m'y est accordé plus de vie.

Il m'est arrivé de classer, un jour, mes compatriotes en catégories: ceux qui n'aiment pas l'hiver, ceux qui l'aiment en... été et ceux qui l'aiment toujours. Je suis de la dernière catégorie.

J'ai la nostalgie des vrais hivers d'autrefois, de ceux où, québécois, je fis l'apprentissage de l'endurance, arrivant à ne plus aimer que les grands froids et les fortes neiges. J'ai le regret des vastes poèles à trois ponts trépignant comme des locomotives; j'ai surtout le regret des immenses cheminées où, premiers ébats de ma première enfance, j'aimais à varier à coup de tisonnier rudimentaire ce qu'on appelle des châteaux de feu. Il m'a toujours paru qu'avec le "foyer" et le "trois-ponts" de nos pères s'en était allé le véritable hiver; que le luxe et le confort modernes nous avaient volé un bonheur tout spécial, sans compensation possible...

Pauvres riches qui, dans leurs grands pa-
[lais modernes,
Ont chaud sans jamais voir le feu,
Sans jamais, par les soirs d'hiver, transis
[et ternes,
Tisonner, en rêvant un peu!
Voir le feu, le feu clair, le feu flambant de
[bûches
Qui danse et chante dans le noir,
Rouge ou pâle, ou tout blond comme le
[miel des ruches,
—Toujours joyeux comme l'espoir!...
Mais n'aurait-on au monde ami, fille ni
[femme,
Ni chat, ni chien, ni livre aimé,
Que l'on serait moins malheureux à voir la
[flamme
Sourire dans l'âtre enfumé.





Les Sucres

Aux longs cris du corbeau, de retour au pays,
 Annonçant la venue des beaux jours printaniers,
 Paysans et garçons, ainsi que cuisiniers
 Percent de leurs mèches l'érabie au tronc gris.

Maintenant on peut voir, au bout des goulettes,
 La sève qui tombe, là, dans les chaudières,
 Ecoutez, ding, ding, ding, toutes ces voix guerrières
 Venant chanter, aux bois, le bruit des gouttelettes.

Aux jours clairs et tiédis, assis sous les bouleaux;
 Quel plaisir que de voir, au fond de la forêt,
 Le doux flot de la sève, descendant du sommet
 Penché de l'érabie, dans le zinc des vaisseaux.

Oh! Que je les aime, ces beaux jours du printemps,
 Quand le soleil d'avril renaît à l'horizon,
 Je vais à la cabane, pour goûter au cuisson
 Et manger à coeur gai le bon sucre du temps.

René Bouleau.

Guillaume et Chassagne

(Pour La Revue Populaire)

Par Un Vieux Zouave

J'AI rencontré dans mes lectures un épisode qui mérite certainement d'être connu des lecteurs de la "Revue Populaire"; mais il y a si longtemps que j'ai fait cette rencontre que le squelette seul de ce récit m'est resté dans la mémoire. Aujourd'hui je veux ajouter la musculature à cette charpente, mais ce ne sera encore qu'un cadavre si le lecteur bienveillant, par un effort de bonne volonté et d'imagination, ne lui souffle l'étincelle de la vie pour en faire un personnage vivant; je veux dire vivant dans la mémoire. Plus d'une classe de notre jeunesse aimera à faire la connaissance de mon personnage; mais comme celui-ci est un médecin, nos carabins y prendront sans doute un intérêt plus intense que les autres; car ce sera pour eux une histoire de famille, un motif d'encouragement dans les rudes débuts de la vie et un exemple haut placé, il est vrai, mais à la portée de tous, puisqu'il s'agit des qualités du cœur. Quand on parle des qualités du cœur, un étudiant en génie civil, disons, peut, peut-être, passer outre, mais un carabin? jamais. Imaginez donc un médecin chez qui les qualités du cœur feraient défaut.

* * *

Nous sommes sur la fin du 18ème siècle et au commencement du 19ème. Pour être plus précis notre récit commence en novembre 1794, à peu près au lendemain de la première révolution française. A cette époque, Paris, pour être la première ville du monde, était loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui.

La distribution de l'eau ne se faisait pas par un système bien compliqué. On vendait l'eau dans les rues et, pour cet hum-

ble métier, on se servait de différents moyens. Ceux qui étaient depuis longtemps à cette besogne, ceux, surtout, qui, avec leur économie, avaient pu accumuler quelques fonds, se servaient d'une voiture traînée par un cheval. D'autres trainaient ou poussaient eux-mêmes une simple charrette dans laquelle était un petit tonneau. Les jeunes, ou les débutants, portaient l'eau dans des seaux suspendus à leurs bras. Ce dernier procédé était un humble et rude métier. Les doigts étaient souvent bleus et raidis par le froid.

Les sueurs, que les chaleurs de l'été amenaient, faisaient souvent que le pauvre porteur ne pouvait qu'à peine distinguer la longue chaîne de marche des escaliers, souvent raides et obscures.

Vers la fin de novembre, comme je viens de le dire, un jeune auvergnat du nom de Chasagne, arrivé depuis peu à Paris, se présentait devant la Concierge de son logis, demandant à celle-ci si elle voulait lui acheter les deux derniers seaux d'eau qui devaient terminer sa journée. Tout en acceptant, la Concierge pria le porteur de vouloir bien remettre une lettre à un jeune étudiant qui logeait là-haut, tout près de lui. "Ce jeune homme doit être malade, ajouta-t-elle, car je ne l'ai vu descendre depuis trois jours. Je suis aussi portée à croire qu'il n'a pas mangé de tout ce temps-là."

Le porteur alla frapper à la porte du jeune étudiant dont la chambre se trouvait exactement voisine de la sienne. Comme la lettre était affranchie, le pauvre diable croyait apporter de bonnes nouvelles à son voisin, peut-être de l'argent qui paraissait devoir être d'une grande utilité dans cette chambre.

Tout en montant, il vit bien que la let-

re portait le nom de Guillaume, mais l'obscurité l'empêcha de lire l'autre nom; peut-être aussi n'était-il pas très habile à déchiffrer les adresses. Une faible voix qui semblait partir du fond de la chambre invita le porteur à entrer. La chambre était de dimension moyenne; mais les meubles présentaient un aspect aussi pauvre que leur meuble était restreint. Un lit, une table, deux chaises, c'était tout le luxe que l'occupant s'était permis. Tout près du lit, à portée de la main, on pouvait voir une valise de voyageurs; elle était à moitié ouverte, et son contenu en partie répandu par terre.

"Monsieur, dit le porteur, on m'a chargé de vous remettre cette lettre; je crois, et j'espère qu'elle vous apporte de bonnes nouvelles."

Tout en le remerciant, le jeune étudiant, d'une main un peu tremblante, fait sauter le cahet et parcourt la messive avec des yeux qui décelaient un peu de fièvre et surtout beaucoup d'intérêt. La lecture finie, il regarde un moment dans un coin de la chambre tout distrait et comme oubliant la présence du porteur.

Tout à coup d'un mouvement saccadé, il froisse le papier dans sa main, le laisse tomber par terre et tombe ou plutôt s'affaisse sur son oreiller. Chassagne vit bien que l'espérance qu'il avait eue de procurer une heureuse surprise à son voisin, était déçue, car évidemment la lettre, au lieu de bonnes nouvelles, en contenait de mauvaises.

Il resta un moment interdit, ne sachant trop s'il devait sortir et respecter cette grande douleur, ou bien essayer d'entrer en conversation avec le malade. Il eut le temps de faire les réflexions suivantes: il n'y a pas que les porteurs d'eau qui souffrent en ce monde. Les épreuves de la vie ne sont pas réservées qu'à ceux qui gagnent des gages infimes, ou qui sont seuls dans le monde. Car lui n'est pas seul puisqu'on lui écrit, moi je fus orphelin dès mon plus bas âge, et je n'ai jamais connu l'amour d'une mère ou la sympathie d'un ami; cependant je n'ai jamais senti le désespoir, l'angoisse qui enserrant le cœur de ce pauvre enfant.

Tout à coup le porteur prend une décision hardie. "Monsieur, dit-il, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre ferme, monsieur! il ne me paraît pas bien de votre part de rester ainsi étranger vis-à-vis un voisin, et ce pour la raison seule, peut-être, que je suis un pauvre jeune homme, et que, vous, vous êtes bien vêtu et plus riche que moi." Chassagne savait bien que la lettre était la cause du malaise du jeune homme, mais il voulait frapper fort, suivre une piste. "Riche! dit le malade, riche! et je meurs de faim?" "C'est bien évident, lui dit Chassagne, et si vous le permettez je viendrai prendre ici mon souper avec vous."

Avant que le malade eut le temps de répondre, le porteur était sorti de la chambre, puis revenait une minute plus tard portant un magnifique étalage d'aliments; un petit pain blanc et pour deux sous de fromage. Avant de rentrer, il avait acheté ces provisions pour son repas du soir. Il plaça ces provisions sur la petite table disant en même temps: "je vais chercher quelque chose pour empêcher cela de trop sécher dans la bouche," et il revint de suite portant une petite bouteille de vin et deux verres. Le malade n'avait pas changé de position; sa figure indiquait autant de découragement qu'avant l'entretien; à part de petites nuances rouges sur le haut des joues, sa figure était pâle et on y lisait le découragement le plus complet.

Chassagne, sans se décourager, rompit le pain en deux parties égales et remplissant les deux verres de vin, en prit un, disant: "A votre santé, voisin."

Tout à coup la bonne humeur du porteur disparut; il venait de s'apercevoir que le malade ne faisait aucun signe indiquant qu'il voulait boire le vin qui lui était si cordialement offert. "Oh! dit-il, vous ne voulez pas boire avec moi? Est-ce parce que je suis un pauvre porteur d'eau?"

Ces paroles prononcées avec toute la franchise dont était capable ce pauvre auvergnat, parurent réveiller le malade ou du moins le tirer de sa torpeur.

"Pardonnons, dit-il; je vous fais mes excuses; mais laissez-moi vous dire que vous ne sauriez comprendre ma situation; vous

ne sauriez comprendre ce que je souffre. Vous, étranger pour moi, vous vous montrez si bon pour un inconnu quand un parent riche refuse de soulager ma misère."

Voici, dit-il, après avoir bu la moitié de son vin; les événements politiques minèrent complètement mon père. Je dus alors laisser le collège de La Marche et em réfugier à Paris. Ce fut alors que j'écrivis à mon parent, lui faisant connaître mon désir de continuer mes études, ainsi que la pénurie dans laquelle je me trouvais. Je lui demandai donc quelques louis pour me procurer un logis, des vêtements et du pain, et voilà que dans la lettre que vous m'avez remise, je trouve un louis, un pauvre louis. Et ce riche parent pense avoir ainsi acheté le droit de me faire des reproches et de me donner des conseils. Les riches croient toujours avoir le droit de donner des conseils aux pauvres, quand ils leur font l'aumône; si ce sont des parents, alors ils y ajoutent les reproches." "Allors, dit Chassagne, il faudra retourner ce louis," et, du revers de son habit, il essayait en même temps une grosse larme qui s'était échappée malgré lui.

L'étudiant lui pressa la main et demeurera quelque temps sans parler. "Je crois que vous avez raison, dit-il, enfin. Dans tous les cas, laissez-moi vous assurer qu'il fait bon de rencontrer, dans les chemins les plus cahoteux de la vie, un coeur ouvert et noble comme le vôtre. Je vais partager votre souper, mon ami, et renvoyer de suite l'argent du parent, même s'il me faut mourir de faim." "Mourir de faim, s'écria le porteur? Oh! n'ayez crainte de ce côté-là. Tant que mes bras pourront porter mes seaux d'eau, je n'abandonnerai pas un voisin, justement au moment où il a besoin de moi. Non, non; moi, je m'offre aujourd'hui, et demain j'implorerai peut-être votre secours. C'est comme cela dans la vie."

"Nobles et généreux sentiments, dit l'étudiant, qui s'était levé de son lit et se préparait à s'habiller; j'accepte votre offre généreuse dans l'espérance de m'acquitter un jour de cette dette que je contracte aujourd'hui. Je ne serai pas toujours l'étudiant pauvre et souffreteux que vous voyez

aujourd'hui devant vous, car j'ai mes ambitions; j'ai la ferme confiance que, si le Ciel me prête vie, je serai un jour un homme, un homme devant Dieu et devant les hommes. Je le sens en moi, je serai un jour chef d'hôpital, et alors, et peut-être avant, je prouverai ma reconnaissance."

"Je suis moi-même ambitieux, rétorqua le porteur, seulement mon ambition ne va pas si loin que la vôtre. J'espère avancer dans mon état. Mon ambition, à moi, est de posséder, en mon nom, un tonneau à l'eau, peint en rouge, avec des cercles bleus et monté sur deux roues. Quel beau jour pour moi quand je pourrai pousser devant moi une charrette ainsi montée?"

L'étudiant ne put s'empêcher de sourire en écoutant parler son ami: "Eh! combien coûterait un tel appareil? lui demanda-t-il." "Cela coûterait bien trois cents francs; mais, ajouta-t-il, sous forme de confidence, j'ai bien cent cinquante francs d'amassées déjà dans ce but. Maintenant que vous êtes plus dispos, il serait peut-être bien pour vous d'aller porter cette lettre; d'ailleurs, un peu d'air vous fera du bien."

Sans prétention aucune, il se permettait de donner un conseil à un étudiant en médecine mais en ce faisant il avait un but.

* * *

Une fois l'étudiant sorti, Chassagne termina son maigre repas et mit un peu d'ordre dans la chambre. Il avait à peine fini cette besogne que le propriétaire du logis entra. "Où est l'occupant de cette chambre, demanda le propriétaire, d'une voix cassante et brutale?" "Il est sorti pour quelques minutes, lui dit Chassagne, mais je lui remettrai votre message, si vous le voulez bien." "C'est bien, dit le propriétaire, alors sortez." Chassagne pensant recevoir un message, sortit de la chambre, mais le propriétaire s'empressa de tourner la clef et de mettre celle-ci dans sa poche. "Que faites-vous là, lui demanda le porteur d'eau?" "Vous le voyez bien, je reprends ma chambre parce que le locataire n'a pas payé depuis cinq semaines, et je ne crois pas qu'il soit capable de payer

d'ici à longtemps." Il allait en dire plus long, quand on entendit monter quelqu'un. Chassagne craignant l'arrivée de son ami, poussa le propriétaire dans sa chambre, lui disant à voix basse: "Si l'étudiant ne vous paie pas, je vous paierai moi-même." Ces paroles n'eurent pas pour effet de satisfaire le propriétaire, car le porteur d'eau ne lui inspirait guère plus de confiance que l'étudiant, bien que le porteur ne fut pas arriéré dans son loyer. Chassagne n'hésita pas de payer tout de suite, craignant de soumettre son ami à une nouvelle épreuve.

Après le départ du propriétaire, Chassagne alla trouver Guillaume, (car il ne faut pas oublier que le nom de notre étudiant est bien celui de Guillaume.) Celui-ci venait d'entrer dans sa chambre. Chassagne? lui dit Guillaume, n'ai-je pas entendu la voix du propriétaire? Il devait être dans votre chambre? Alors ne dois-je pas m'attendre à sa visite, puisque mon loyer n'est pas payé?" "N'ayez crainte de ce côté-là, lui dit Chassagne, j'ai arrangé votre affaire. Je lui ai dit que vous alliez le payer aussitôt que vous seriez chirurgien en chef à l'hôpital." Mais, fit l'étudiant, j'ai entendu sonner des pièces d'argent?" "Je le crois bien, car j'ai payé mon propre loyer." Noble mensonge! noble coeur! Guillaume avait bien un peu raison de ne pas pousser plus loin sa curiosité. "Alors, dit-il, je vais commencer à travailler dans ce but; il me faut devenir chirurgien de l'hôpital." "Et moi, dit Chassagne, il faut que je travaille pour m'acheter un tonneau sur des roues."

Cette situation bien que moins décourageante pour l'étudiant qu'elle ne l'était avant la rencontre de Chassagne, ne laissait pas d'inquiéter beaucoup notre futur chirurgien. Dans le but de résoudre d'une manière plus définitive le problème de son existence et de son avenir, il dirigea un jour ses pas chez un compagne de collègue, jeune, mais riche des biens de ce monde. Le père de cet ami était le duc de B... qui avait voulu établir son fils, encore sur le seuil de la vie, d'une manière digne des richesses et du sang qui étaient son partage. Guillaume dirigea donc ses

pas vers la demeure somptueuse de ce vieil ami. On s'y préparait à fêter le jour de naissance de ce jeune comte. "Tu arrives bien, lui dit le comte, car je dois recevoir ce soir mes amis, et si tu veux bien retourner faire un bout de toilette, je t'attendrai pour t'introduire." Un bout de toilette! Un bout de toilette! Ces paroles bourdonnèrent longtemps dans la tête de Guillaume. Il en était tout étourdi. Un bout de toilette! mais toute sa toilette, ne l'avait-il pas sur le dos? Revenu un peu de sa surprise, Guillaume relève le front. "Ecoute, Léon, car Léon était le vieux nom de collègue de son ami, laisse-moi te désabuser sur mon compte. Je ne suis pas venu ici pour m'amuser, ni jouir de l'amusement des autres. Voici. Mon père a été ruiné; je veux continuer mes études; tu comprends le reste." Oui, oui, dit Léon, je comprends très bien, car j'entends là une histoire de tous les jours. Il me faudrait les trésors d'un crésus pour venir en aide à ceux qui en demandent des secours. Et il te faudrait? "Dix louis, répondit le pauvre étudiant." Dix louis? mais il faudrait resserrer la vie, se priver de réjouissances pendant toute une semaine avec cette somme-là." "C'est vrai, dit Guillaume, je n'avais pas pensé à cela: alors, bonjour." "Bonjour, et reviens me voir quand je serai plus libre." "Je n'abuserai pas de ta liberté, Léon, mais peut-être aurons-nous l'occasion de nous rencontrer sur le chemin de la vie; alors, au revoir."

Le coeur navré, la tête basse, son ambition avec du plomb dans les ailes, un ecchymosée, dirait un carabin, Guillaume reprit le chemin du logis. Son pas était lourd et pesant; le ciel était sombre; il faisait noir dans le monde, "tempora si fuerint nebula, solus eris." Quelles réflexions ne dut-il pas se faire sur la vanité du monde, sur la fragilité des amitiés humaines et sur les ronces qui bordent le chemin de la vie.

En entrant, dans sa chambre il aperçut Chassagne qui s'était emparé du logis. Un bol d'une soupe fraîche préparée, l'attendait tout fumant sur la petite table. D'un côté deux petits pains blancs étaient accompagnés cette fois de quatre sous de

fromage, et la bouteille de vin semblait faire garde sur cet étalage prodigue de provisions.

“Dis donc, fit Guillaume en entrant; les dépenses augmentent; ton budget va s'en sentir mais d'une raison inverse. De ce train-là, la pénurie viendra bientôt nous tenir compagnie dans cette chambre.” M. Guillaume, les raisons inverses entre amis, moi, je ne connais pas cela; et si la pénurie frappe à notre porte, alors il ne faut pas dire “versez”. Je crois, en plus, qu'il ne faut pas s'occuper outre mesure de ces détails. Mes bras sont bons et solides, et en attendant que vous soyez chirurgien en chef à l'hôpital, et que moi j'aie ma charrette, vous n'avez qu'à avoir l'oeil sur l'hôpital et moi je me charge du reste. Dans tous les cas, laissez-moi vous dire que je suis toujours “l'obligé”, car avant aujourd'hui, je n'ai jamais eu de compagnon que je pourrais appeler du doux nom d'ami; je n'ai jamais connu la main fraternelle qui serrait la mienne au retour de mon travail; je n'ai jamais connu l'affection qui réchauffe la chambre froide du logis ou le coeur de l'orphelin. S'il vous plaît de m'en croire, je suis “l'obligé” Chassagne remarqua pour comble de satisfaction que l'étudiant cherchait en vain à dissimuler son émotion et repousser de grosses larmes qui s'obstinaient à couler.

L'hiver se passa non sans servir assez souvent de ces luttes fraternelles.

Au printemps le collègue changea son organisation et Guillaume obtint d'emblés une position d'interne à l'hôpital. C'était l'aurore qui se levait sur des jours meilleurs.

Un jour son chef le désigna pour donner ses soins à un patient très riche et haut placé dans le monde. Il y consacrait ses nuits, et faisait le jour son service d'hôpital. Le patient fut très reconnaissant pour les soins assidus et intelligents du jeune étudiant et à la dernière visite de celui-ci, il lui fit passer la somme assez rondelette de vingt-cinq louis. Quelle somme, grand Dieu? Guillaume sortit, le vertige dans la tête, mais la nature de cette sensation était bien différente de celle

qu'il avait ressentie en sortant de chez son ami Léon.

Le service de l'hôpital avait nécessairement séparé les deux amis. Leurs occupations les distraient pendant le jour, mais le soir, les amis se serraient la main. Chassagne avait l'habitude une fois sa journée faite, d'aller attendre son ami à la sortie de la cour de l'hôpital. Quelquefois Guillaume manquait au rendez-vous et alors Chassagne de se dire: “Mon ami travaille pour être chirurgien en chef.” Jamais une autre pensée n'assiégeait son esprit; le coeur s'y refusait.

Un soir après avoir attendu quelque temps, il entend quelque bruit dans la rue presque déserte. Bientôt il peut distinguer un objet indéfini produisant un bruit comme le roulement sur le pavé de la rue. Petit à petit il voit mieux et reconnaît une charrette de vendeur d'eau qui s'avance toujours sur lui. Le tonneau était peint de rouge et les cercles de bleu; un seau tout neuf pendait de chaque côté du tonneau. La charrette s'arrête et Chassagne reconnaît Guillaume qui poussait la voiture. “Dis donc, l'ami, dit Guillaume, aie donc la bonté de te charger de ta voiture, car je ne me crois pas de taille à faire le rude métier de cheval bien longtemps. “Ma voiture! M. Guillaume, ma voiture?” “Sans doute ta voiture: ne vois-tu pas ton nom écrit sur le tonneau?” Pour le moment, les épreuves, les tribulations, les souffrances de la vie étaient bannies de la surface de la terre, du moins chez Chassagne, et peut-être aussi chez Guillaume, car comme on l'a dit: il est plus doux de donner que de recevoir.

“Mais! où avez-vous donc pris ces belles choses, M. Guillaume?” “Je les ai achetées”, répondit Guillaume. “Vous les avez achetées? Mais êtes-vous chirurgien en chef à l'hôpital?” Non, mon cher Chassagne, pas encore, pas encore, mais ça viendra; je le sens en moi, ça viendra.” L'historien dit que Chassagne ne ferma l'oeil de la nuit, et l'histoire qui est parfois si menteuse doit cette fois dire vrai.

Nous sommes en 1816.

Par une belle matinée de mai, un magnifique équipage s'arrêtait dans la cour d'un

hôtel tout à fait fashionable du faubourg St-Germain. Un gentil homme laissa la voiture et demanda au concierge si le baron Dupuytren était chez lui. Sur la réponse affirmative du concierge, le gentilhomme présenta une carte, désirant se faire annoncer au baron. "Nous n'annonçons personne ici aux heures d'office du baron. S'il vous plaît de vouloir bien entrer et attendre votre tour." "Je suis bien pressé; c'est une affaire bien urgente" dit le nouvel arrivé. "Je n'y puis rien faire," dit le concierge; il vous faudra attendre votre tour."

Les deux patients qui attendaient eurent leur tour et celui du nouvel arrivé vint ensuite. "Bonjour, M. le baron; ou plutôt, mon cher Guillaume; car tu dois me reconnaître?" "Je vous reconnais très bien, M. le duc. S'il vous plaît de prendre un siège." Comme Guillaume ou plus tôt le baron Dupuytren disait ces mots, un homme fait irruption dans le bureau, s'écriant: "M. le Baron."

"Qu'y a-t-il, mon cher Chassagne, lui

dit le docteur?" "Ma fille est mourante, et je viens vous prier de la venir voir." Avant que le baron eut pu répondre, le duc intervint disant: "M. le Baron, je suis avant lui." C'est vrai, dit le docteur, mais vous ne m'avez encore parlé de rien; et d'ailleurs les droits de cet homme sont bien antérieurs aux vôtres. Chassagne! ordonne ma voiture, et je suis à toi." Baron, dit le duc, mon fils est mourant: c'est mon fils unique, mon héritier, et si vous passez ma visite la première, je vous donne cinq mille francs." "M. le duc, dit le baron, vous vous êtes trompé d'adresse; ici la reconnaissance et l'amitié passent avant les francs et les louis."

La voiture était prête; le docteur et Chassagne se dirigèrent vers une rue d'assez belle apparence, mais peu aristocratique. Quand il vit que la fille de Chassagne répondait au traitement, il tourna bride et se dirigea vers la demeure du duc. Il était trop tard; l'héritier venait de tourner le dos à l'héritage et à la vie.

LA DEBACLE

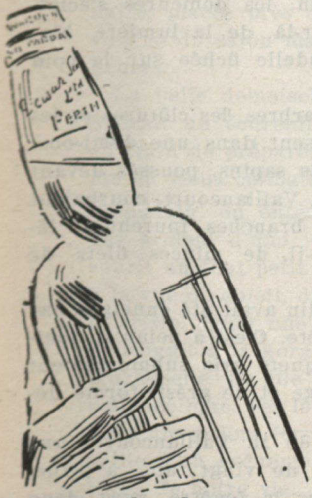
Le fleuve dans son lit ne voulant plus dormir,
Comme un jeune coursier frappé d'un coup de lance,
Terrible, impétueux, se redresse et s'élançe,
En rugissant si fort qu'il nous fait tous frémir.

Tandis que sur la rive on le voit rebondir,
Et qu'il semble agiter quelque crinière immense,
En tordant ses flots verts, dans sa sombre démençe,
On entend par les cieux, mille échos l'applaudir.

La glace avec fracas se brise, s'amoneëlle,
Forme un mont palpitant dont le sommet chancelle
Et plonge dans l'abîme en frissonnant d'horreur.

A le voir élever cette cime si fière
On dirait qu'il lui faut des volcans le cratère,
Pour épancher comme eux sa sublime fureur.

Albert Ferland.



DEWAR'S WHISKY

La Place Sure et Fashionnable

Pour Parfums, Savons, Poudre et les meilleurs articles de toilette et d'hygiène pour tous, surtout la femme.

Pour tous les articles servant à la photographie : toutes les qualités, toutes les variétés, toutes les quantités.

Pour faire remplir avec soin et promptitude toutes les prescriptions.

Téléphonez si vous voulez que le messenger de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir; il retournera avec les médicaments.

S. MOISAN, Pharmacien,
Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4730

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES,

626 PARC LAFONTAINE,
MONTREAL.

Le Sacrifice

Par Armand Ferry

(Pour la "Revue Populaire")

LES frimas de janvier avaient endurci la terre. La neige ne tombait plus. L'astre du jour s'était perdu dans la grande draperie des cieux. C'est le moment où il n'est plus jour et pas encore nuit.

Dans le lointain, les demeures s'éclairaient, par-ci, par-là, de la lumière blafarde d'une chandelle fichée sur le coin d'une huche.

Au dehors, les arbres, les clôtures et les champs disparaissent dans une demi-obscurité. Les grands sapins, poussés devant la demeure de M. Vaillancourt, courbaient tristement leurs branches fourchues, lézardées, semblait-il, de minces filets de glace.

La haie du jardin avait été enneigée par la dernière tempête. C'est à peine si quelques têtes de piquets gris submergeaient de l'amas de neige et de grésil formé depuis peu.

Dans le salon de M. Vaillancourt, une jeune demoiselle de vingt ans à peine, tambourinait dans la fenêtre avec deux épinglettes enlevées aux dentelles de son tour de cou.

C'est une personne d'une beauté suave, j'allais dire parfaite. Petite, mais remarquable pour la douceur de son teint, elle ressemble à une de ces madones peintes par Alonzo Cano. Son front ample, blanc comme marbre, porte fièrement une forêt de cheveux châtons, arrangés à la Pompadour. Deux plis onduleux, sont les seules saillies que l'on y voit. Deux profonds sillons, largement creusés, qui parlent de souffrances physiques, et morales aussi peut-être.

Mais on devait se tromper, sur le dernier

point du moins. Allons donc! A-t-on de la peine au coeur, à vingt ans! L'âge du plaisir, le temps des fleurs, l'époque où commencent les amours! Bah! on voyait mal probablement.

Pourtant ces beaux yeux bleus et doux étaient pleins de tristesse. On eut dit qu'ils étaient près de s'éteindre tant ils avaient pleuré. Ses lèvres roses laissaient voir une double rangée de dents de l'ivoire le plus pur. Mais, le croirait-on, elles paraissaient avoir oublié à sourire.

Port élégant et noble, taille fine, pieds mignons, bien enchassés dans des pantouffles de fourrures, "cette jeune fille est née pour agrémenter la vie de quelque grand seigneur au gousset remplis de beaux écus sonnants," songeaient les gens du voisinage.

La sonnerie d'une vieille horloge centenaire, placée près du foyer dans la pièce voisine du salon marqua la demie de sept heures.

La belle demoiselle regardait d'un air distrait un écureuil blotti dans son trou, en train de préparer son "ordinaire" comme un vieux célibataire qu'il était.

Soudain, on entendit le joyeux carillon des grelots d'une voiture. L'adolescente sourit un tout petit peu, comme le malade à la vue du soleil, d'un sourire langoureux et triste. Puis une toux sèche, irritante, l'étreignit à la gorge. "Je mourrai," murmura-t-elle. Et elle devint de plus en plus mélancolique. Ses lèvres s'agitaient comme dans une prière fervente que l'on fait à la veille d'un événement qui doit changer le cours de notre vie.

"Madeleine," fit une voix dans l'autre pièce, "quelqu'un t'attend ici."

"Oui, oui," fit-elle rapidement, "faites entrer." Et tout bas: "Je l'aime, mais je ne puis accepter de l'épouser."

Machinalement, Madeleine passa les mains dans ses cheveux, puis replaça une chaise ou deux. Une personne était à la porte du salon.

Dans la cuisine, une vieille personne, laide et à l'air maussade, s'occupait à restaurer une culotte veuve de deux ou trois boutons, sans oublier de jeter de fréquents

(A suivre à la page 98)

LE SECRET DE LA Perfection du Buste

ET DE LA TAILLE

Envoyé Gratuitement



Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garantissant le buste de six pouces; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de 400 photos graphiques avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

MADAME THORA TOILET CO
TORONTO, Ont.

DEVELOPPEZ VOTRE BUSTE

50c PAQUET GRATIS

Pour 10c en timbres ou argent pour défrayer la distribution, nous enverrons un paquet de 50c du traitement merveilleux du Dr Catherine E. Kelly pour rendre le buste replet et ferme; aussi notre brochure "La Forme Parfaite". Elle s'est servie de ce traitement elle-même et il a amélioré non seulement les proportions de son développement mais aussi celles de ses clientes, de 4 à 7 pouces. Ecrivez aujourd'hui.

DR KELLY Company
Dept. 359,
Buffalo, N. Y.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-American, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.



8

regards sur une glace placée en face de la porte du salon restée ouverte.

Le visiteur devait en avoir long à dire, car l'entretien se prolongea tard dans la nuit. Ce qu'il lui dit, nul ne le sut jamais, mais lorsqu'il partit, deux larmes brûlantes perlaient aux cils de Madeleine.

Un an après, Madeleine descendait dans la tombe. Un jeune homme agenouillé sur le gazon près de la pierre sépulcrale, priait pour la chère disparue. Il dit, entre deux sanglots: "Je vois pourquoi tu n'as pas voulu."

LES JUGES VALLIÈRES ET ROLLAND

Un jour, on montrait au juge Rolland le portrait du juge Vallières:

—C'est beau, dit Rolland, mais ce n'est pas ressemblant.

Peu de temps après, l'hon. Rolland ayant montré à l'hon. Vallières son portrait qu'il venait de faire prendre chez Hamel:

—Ah! dit Vallières, c'est ressemblant, mais ce n'est pas beau.

UNE DANGEREUSE EXPERIENCE

L'abbé Dumoulin, missionnaire du poste de Pembina vers 1820, au Nord-Ouest, s'était acquis l'estime et la vénération de tout le monde.

Les sauvages de ce poste le regardaient, dit-on, comme un être surnaturel. Un jour qu'il était occupé à lire son bréviaire sur le bord de la rivière, un Indien campé sur le côté opposé, voulut s'assurer si vraiment le missionnaire était de chair et d'os comme les autres mortels, et si une balle tirée sur lui pourrait le blesser; il saisit donc son fusil, et visa de son mieux à la tête de M. Dumoulin. Celui-ci portait un chapeau à haute forme; la balle traversa le chapeau à deux pouces au-dessus des cheveux. M. Dumoulin en fut quitte pour une bonne peur; mais l'Indien resta persuadé que le prêtre était invulnérable.

Abbé G. Dugas.

Pourquoi ne pas
vous abonner?

La Revue Populaire

Le seul vrai magazine de langue française en Amérique.

Il est illustré avec goût.

Il publie un roman complet dans chaque numéro.

Il contient un choix superbe d'articles instructifs et amusants.

Il donne 100 pages de texte et de gravures par mois.

Il ne coûte qu'un dollar par année ou 50c par six mois.

Si vous désirez passer d'agréables moments procurez-vous cette publication.

COUPON D'ABONNEMENT

1910
Ci-contre veuillez trouver la somme de..... d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom

Adresse.....

Ce coupon n'est valable que pour les personnes demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal excepté.)